

N°
100

été
2026

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui

100^e
numéro

Hayom

היום TODAY

25
ans
2001 - 2026

GIL

Adaptez vos lunettes solaires à votre vue

CHF 60.-

Verres unifocaux



EXAMEN
DE VUE
OFFERT

PRENDRE
RENDEZ-VOUS
EN MAISON



CONTHEY • FRIBOURG • GENÈVE • LAUSANNE • MARIN CENTRE
MONTHÉY • NYON • NEUCHÂTEL • SION • VEVEY

ACUITIS.COM

Acuitis 
Maison d'Optique et d'Audition

Édito



Chères lectrices, Chers lecteurs,

Le chiffre 100 possède une résonance particulière dans notre tradition. C'est le sommet d'une ascension, le symbole d'une plénitude mais aussi, selon la Genèse, l'âge où l'impossible devient possible. Aujourd'hui, en tenant ce **100^e numéro** entre vos mains, nous ne fêtons pas seulement une étape de papier et d'encre : nous célébrons un dialogue qui dure, une pensée qui s'affine et une communauté d'idées qui ne cesse de s'élargir.

Pour marquer ce jubilé, nous avons voulu voir grand, et surtout voir « humain ». Nous avons délaissé l'actualité pour nous plonger dans le temps long de la transmission et ainsi vous proposer, au final, 100 portraits et une centaine de trajectoires de vie qui, chacune à leur manière, ont réparé un éclat du monde, ce fameux Tikkoun Olam qui nous est si cher.

De la plume tourmentée de Kafka aux équations d'Einstein, des combats juridiques de Ruth Bader Ginsburg aux mélodies mélancoliques de Leonard Cohen, ces visages dessinent une surprenante géographie de l'esprit. Vous croiserez dans ces pages, des génies de l'humour, des bâtisseurs d'empires, des vigies du droit et des artistes qui ont réinventé notre regard. Certains sont des noms familiers, d'autres des découvertes que nous sommes fiers de vous offrir.

Ce qui réunit ces 100 destins ?

D'abord une certaine manière d'habiter le monde. Puis une identité juive vécue non pas comme un repli, mais comme un levier pour l'universel. Des péripéties humaines qui prouvent que l'héritage culturel, lorsqu'il est porté par l'audace et la liberté, devient une lumière pour tous, bien au-delà des frontières de la confession.

Ce numéro spécial est aussi et enfin un hommage à la résilience, à l'intelligence et, surtout, à l'impertinence créatrice. C'est aussi notre façon de vous dire merci. Merci de nous lire, de nous bousculer et de faire vivre ce judaïsme libéral, ouvert et curieux, qui nous anime depuis le premier numéro.

Tournez maintenant la page. Partez à la rencontre de ces 100 « magiciens de l'imaginaire » et autres « sentimentelles de la cité ». Puisse leur parcours vous inspirer autant qu'il nous a passionnés. Et passez un magnifique été !

Avec toute ma reconnaissance,

Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

VOTRE EXIGENCE

CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confience* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire
Conseil en investissement
Négociation et administration de valeurs mobilières
sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.



4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

Note de la rédaction
Un immense merci à toutes les rédactrices et tous les rédacteurs qui ont collaboré à ce 100^e numéro. Et cela, en grande majorité, de manière bénévole. Nos remerciements également à Denise, Karen et Myriam pour la relecture précise de tous les articles qui forment ce magazine hors-série !

Communauté juive libérale de Genève – GIL
Chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef, responsable de l'édition & publicité
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Agence Hémisphère
Genève

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir ? N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à : HAYOM – Courrier des lecteurs : hayom@gil.ch

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Été 2026
Tirage : 3200 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution :
Hayom 101
Automne 2026

Les images de ce 100^e numéro ont été créées avec l'IA.



4. **PLUMES DE L'EXISTENCE**
Les architectes de la pensée et du récit qui ont façonné la littérature mondiale



34. **L'ÉCRAN DE NOS VIES**
Les maîtres du septième art et de la petite lucarne qui ont réinventé le regard

13. **SCÈNES ET LUMIÈRES DU SIÈCLE**
Les ambassadeurs de la création qui ont révolutionné l'esthétique moderne



66. **LES ARCHITECTES DU RIRE**
Ces esprits subversifs qui ont réinventé l'humour et la dérision



78. **L'ESPRIT DE CONQUÊTE**
Les légendes du sport et du jeu qui ont défié le destin

1. **ÉDITO**
100 numéros, 100 visages, une seule humanité
4. **PLUMES DE L'EXISTENCE**
Les architectes de la pensée et du récit qui ont façonné la littérature mondiale
13. **SCÈNES ET LUMIÈRES DU SIÈCLE**
Les ambassadeurs de la création qui ont révolutionné l'esthétique moderne
21. **L'AUDACE DE BÂTIR**
Les capitaines d'industrie et pionniers de l'économie qui ont dessiné le monde de demain
28. **SENTINELLES DE LA CITÉ**
Les figures politiques et les militants de la liberté qui ont engagé leur destin pour la justice

34. **L'ÉCRAN DE NOS VIES**
Les maîtres du septième art et de la petite lucarne qui ont réinventé le regard
42. **L'INTELLIGENCE EN PARTAGE**
Les pionniers de la science et de la guérison qui ont repoussé les limites de l'humain
50. **LES GARDIENS DU SENS**
Le rabbinat et les figures spirituelles qui ont guidé le GIL vers la modernité
52. **ÉCLAIREURS DU SACRÉ**
Les penseurs et philosophes qui ont réconcilié tradition et modernité
54. **LES CONSCIENCES ÉVEILLÉES**
Ces justes et militants qui ont fait du droit et de la dignité leur seule boussole

58. **LES VOIX ET MÉLODIES DU PATRIMOINE**
Les voix et mélodies du patrimoine : les maestros et icônes qui ont résonné au-delà des frontières
66. **LES ARCHITECTES DU RIRE**
Ces esprits subversifs qui ont réinventé l'humour et la dérision
72. **PASSION ET ENGAGEMENT**
Les femmes de conviction qui ont brisé les plafonds de verre
78. **L'ESPRIT DE CONQUÊTE**
Les légendes du sport et du jeu qui ont défié le destin
82. **LES SAVEURS DE LA MÉMOIRE**
Ces artisans du goût qui ont porté le patrimoine culinaire juif aux tables du monde entier

PLUMES DE L'EXISTENCE

Les architectes de la pensée et du récit qui ont façonné la littérature mondiale



← Albert COHEN et Anne FRANK

Albert COHEN

Le chantre de la Méditerranée et de la passion universelle

S'il est un écrivain qui a su marier la splendeur du verbe français à l'âme vibrante du judaïsme séfarade, c'est incontestablement Albert Cohen. Né en 1895 à Corfou et mort en 1981 à Genève, cet homme-orchestre — tour à tour diplomate à l'ONU et romancier visionnaire — a offert à la littérature mondiale une épopée où le sacré se mêle au trivial, où la dérision devient une forme supérieure de la tendresse humaine.

Issu d'une famille de commerçants juifs de Corfou, Cohen arrive à Marseille dès l'enfance, emportant avec lui le parfum d'un Orient qu'il ne cessera de réinventer. Diplôme de carrière, il consacre sa vie publique à la protection des réfugiés, une mission qui résonne avec son identité de fils d'exilés. Mais c'est dans le silence de son bureau genevois qu'il bâtit son

véritable monument : le cycle de Solal. Son chef-d'œuvre, « Belle du Seigneur » (1968), couronné par l'Académie française, est bien plus qu'une histoire d'amour ; c'est une dissection impitoyable de la passion et de la vanité humaine.

La judéité d'Albert Cohen n'est ni austère ni repliée. Elle est portée par les figures inoubliables des « Valeureux », ces oncles truculents et bavards qui incarnent un judaïsme méditerranéen plein de vie, de rituels et de fraternité. À travers Solal, le héros solaire mais tourmenté, Cohen explore la tension de l'homme juif moderne : celui qui réussit dans les hautes sphères de l'Occident tout en restant hanté par la fidélité à ses racines, à la figure de la mère et à la mémoire de son peuple. Son œuvre est un cri d'amour pour l'humanité juive, célébrée dans toute sa fragilité.

Aujourd'hui, l'apport de Cohen dépasse largement le cadre littéraire. Il reste le modèle d'une intégration réussie qui refuse l'assimilation par l'oubli. Dans une époque marquée par le retour des identités crispées, Cohen propose une « identité heureuse » et poétique, capable de parler de l'exil avec une jubilation verbale sans pareille. Ses travaux sur la condition humaine, sa critique féroce de la « loi de la jungle » sociale et son lyrisme absolu continuent d'inspirer ceux qui voient dans l'écriture un acte de résistance contre la mort et l'indifférence.

Anne FRANK

La voix de l'intériorité contre l'oubli

Le destin d'Anne Frank est souvent résumé à la tragédie de la Shoah. Pourtant, limiter son œuvre à un simple document historique serait ignorer le génie littéraire d'une jeune fille qui, entre treize et quinze ans, a révolutionné l'art du journal intime. Née en 1929 à Francfort-sur-le-Main et disparue à Bergen-Belsen en 1945, Anne Frank n'est pas seulement une victime, elle est une architecte de la pensée dont la plume a transformé un confinement forcé en une exploration universelle de l'âme humaine.

Réfugiée avec sa famille aux Pays-Bas pour fuir le nazisme, Anne entre dans la clandestinité en juillet 1942. Dans l'exiguïté de « l'Annexe », elle consacre ses journées à l'étude et, surtout, à l'écriture. Son journal, qu'elle nomme affectueusement « Kitty », devient son confident et son champ de bataille intellectuel. Elle y documente avec une maturité sidérante les tensions de la vie recluse, ses premiers émois amoureux mais aussi ses réflexions profondes sur la religion, la condition féminine et la dualité de la nature humaine.

Pour Anne, l'identité juive n'est pas subie comme un fardeau mais vécue comme une source de force et d'espérance. Dans les pages les plus sombres de son exil intérieur, elle écrit : « Dieu ne nous a jamais abandonnés. À travers les siècles, les Juifs ont dû souffrir mais à travers les siècles, ils sont restés vivants. » Sa foi, ancrée dans un humanisme libéral avant l'heure, refuse le nihilisme. Elle cherche la beauté là où l'on ne voit que des cendres, faisant de son héritage culturel le socle d'une résilience qui continue d'inspirer les générations.

L'apport majeur d'Anne Frank réside dans sa capacité à avoir donné un visage et une voix à l'indicible. Traduit dans plus de 70 langues, son journal est devenu le manuel éthique de l'humanité moderne. À l'heure où les discours de haine resurgissent, Anne nous rappelle que l'écriture est l'ultime rempart contre la barbarie. Ses travaux ont ouvert la voie à une littérature du témoignage où le « je » devient le porte-parole de tous les opprimés. Elle reste, pour notre monde contemporain, la sentinelle de l'espoir, prouvant que même une voix étouffée dans un grenier peut finir par résonner à l'oreille du monde entier.

→ Romain GARY,
Franz KAFKA
et Primo LEVI



Romain GARY

Le caméléon
de la promesse

Romain Gary, né Roman Kacew à Vilnius en 1914, incarne l’une des figures les plus fascinantes et inclassables du XX^e siècle. Son parcours est une épopée marquée par l’exil, l’héroïsme et une réinvention permanente de soi. Arrivé en France à l’âge de quatorze ans, il voue une reconnaissance absolue à sa patrie d’adoption pour laquelle il s’engage comme aviateur dans les Forces Françaises Libres dès 1940. Cette loyauté lui vaudra la Croix de la Libération mais c’est sur le terrain des lettres qu’il accomplira ses plus grands exploits. Diplomate de carrière et romancier prolifique, il reste à ce jour le seul écrivain à avoir décroché deux fois le prix Goncourt, une prouesse réalisée grâce au pseudonyme d’Émile Ajar, mystifiant ainsi tout le milieu littéraire parisien. Derrière ce goût du masque et du panache se cache un homme qui a fait de sa vie une œuvre d’art totale, guidé par la promesse faite à une mère dont l’amour démesuré a tracé son destin.

Son héritage culturel juif, bien qu’il l’ait souvent abordé de manière oblique ou par le biais de la fiction, irrigue la totalité de son œuvre. Gary porte en lui la mémoire du shtetl d’Europe de l’Est tout en embrassant l’universalisme républicain. Sa judéité se manifeste par un humour noir salvateur, une autodérision qui sert de rempart contre la tragédie et une empathie profonde pour les marginaux et les opprimés. Dans des ouvrages comme « La Danse de Gengis Cohn », il affronte la mémoire de la Shoah avec une audace provocatrice, utilisant le rire comme une arme de résistance spirituelle. Pour lui, être juif, c’est appartenir à une lignée de survivants qui ont appris à transformer la douleur en une force de vie inépuisable. Cet héritage se mêle à un humanisme vibrant qui refuse toutes les assignations identitaires trop étroites, préférant la liberté de se définir soi-même à chaque instant.

L’impact de ses travaux sur notre monde contemporain réside dans son plaidoyer incessant pour la dignité humaine et le droit à l’imaginaire. Gary a anticipé les débats actuels sur la pluralité de l’identité et le refus des frontières mentales. « La Promesse de l’aube » demeure l’un des textes les plus lus et étudiés car il parle à tous ceux qui, par l’éducation et la volonté, cherchent à s’élever au-dessus de leur condition initiale. Son apport majeur est d’avoir prouvé que la fiction peut être plus vraie que la réalité et que l’espoir est une décision politique. Aujourd’hui, son œuvre continue d’inspirer par son refus du désespoir et sa célébration de la fraternité. En affirmant que « l’humour est l’affirmation de la dignité, la déclaration de la supériorité de l’homme sur ce qui lui arrive », Romain Gary nous a légué une méthode pour rester debout face aux tempêtes de l’histoire.

Primo LEVI

Le chimiste
de la mémoire

Chimiste de profession et écrivain par nécessité de témoignage, Primo Levi occupe une place singulière dans la littérature du XX^e siècle. Né à Turin en 1919 au sein d’une famille de la bourgeoisie juive piémontaise, il mène des études scientifiques brillantes avant d’être rattrapé par les lois raciales de l’Italie fasciste. Son engagement dans la résistance se solde par son arrestation et sa déportation à Auschwitz en 1944. C’est de cette expérience de l’abîme que naîtra son œuvre majeure, « Si c’est un homme », publiée dans l’indifférence de l’après-guerre avant de devenir un pilier de la conscience universelle. Son parcours est celui d’un homme qui a utilisé la rigueur de l’analyse scientifique pour disséquer l’horreur, refusant le pathos pour privilégier une clarté quasi clinique dans la description du système concentrationnaire.

Franz KAFKA

L'arpenteur
de l'invisible

Si le mot « kafkaïen » est entré dans le langage courant pour décrire l’absurdité bureaucratique de notre monde, on oublie souvent que derrière l’adjectif se cache un homme dont l’œuvre est indissociable d’une judéité vécue comme une tension permanente. Né à Prague en 1883, Franz Kafka n’est pas seulement l’écrivain de l’angoisse, il est aussi l’architecte d’un pont entre la tradition exégétique juive et le vide spirituel de la modernité.

Fils d’une bourgeoisie juive germanophone et assimilée, Kafka effectue un parcours entre deux mondes et grandit dans l’ombre d’un père autoritaire, figure herculéenne contre laquelle il bâtira son identité de « scribe ». Docteur en droit, il mène une double vie : employé modèle dans une compagnie d’assurances le jour et écrivain acharné la nuit. Son œuvre, qu’il souhaitait voir brûlée après sa mort, a survécu grâce à la « trahison » salutaire de son ami Max Brod.

La judéité de Kafka n’est pas faite de dogmes mais de questions. Vers la fin de sa vie, il se passionne pour le théâtre yiddish, étudie l’hébreu avec ferveur et envisage même de s’installer en Palestine mandataire. Son écriture porte les stigmates de cette recherche : le tribunal du Procès ou le château inatteignable du roman éponyme évoquent, pour beaucoup de commentateurs, une forme de divinité absente ou un Talmud dont on aurait perdu les clefs, laissant l’homme seul face à une Loi impénétrable.

L’apport de Kafka à notre monde contemporain est colossal. Il a anticipé, avec une précision chirurgicale, la déshumanisation des sociétés administratives et la fragilité de l’individu face aux systèmes de pouvoir. Ses travaux ont ouvert la voie à l’existentialisme et au théâtre de l’absurde. Aujourd’hui, lire Kafka, c’est apprendre à rester debout dans l’incertitude. Il nous enseigne que même dans l’impasse, la dignité réside dans l’acte d’écrire et de nommer le réel. Pour le judaïsme libéral, il incarne cette liberté d’examen absolue : celle qui refuse les réponses faciles pour mieux chérir l’exigence de la vérité.

Son héritage culturel juif transparaît non pas comme un dogme religieux mais comme une structure mentale faite de questionnement, de mémoire et de dignité. Pour Levi, la condition juive est intrinsèquement liée à une forme de résistance par l’intellect. Dans ses récits, il explore la richesse des traditions du judaïsme italien, ce mélange unique de culture humaniste et de racines ancestrales. Il analyse avec une finesse rare ce qu’il nomme la zone grise, cet espace moral complexe où les frontières entre bourreaux, victimes et complices s’estompent sous la pression de la survie. Sa judéité se manifeste dans ce refus catégorique de la haine aveugle, préférant le devoir de comprendre et de transmettre, faisant de la mémoire un acte de justice quotidien.

L’impact de ses travaux sur notre monde contemporain est colossal car il a su transformer le témoignage historique en une réflexion philosophique sur l’humain. En décrivant la mécanique de la déshumanisation, il a fourni les outils intellectuels nécessaires pour identifier les prémices de la barbarie dans nos sociétés modernes. Son apport majeur réside dans cette démonstration que la culture et la pensée sont les ultimes remparts contre l’anéantissement de l’individu. Lire Primo Levi aujourd’hui, c’est s’armer de sa lucidité pour défendre la dignité humaine partout où elle est menacée. Il nous a légué une boussole éthique indispensable, nous rappelant sans cesse que « puisque cela fut, cela peut encore advenir ».



← Arthur MILLER
et Clarice LISPECTOR

Clarice LISPECTOR

La sphinge de l'intériorité

Clarice Lispector – née Chaya Pinkhasovna Lispector en 1920 en Ukraine et arrivée au Brésil encore bébé – est l'une des figures les plus énigmatiques et puissantes de la littérature mondiale du XX^e siècle. Souvent comparée à Virginia Woolf ou à Franz Kafka pour sa capacité à sonder les tréfonds de la conscience, elle a révolutionné la langue portugaise par une prose qui semble naître du silence et de l'épiphanie. Journaliste et romancière, elle a vécu une existence de diplomate à travers le monde avant de se fixer définitivement à Rio de Janeiro, où sa beauté de statue et son regard magnétique ont alimenté

une véritable légende. Son œuvre, de « Près du cœur sauvage » à « L'Heure de l'étoile », délaisse les intrigues conventionnelles pour se concentrer sur l'instant pur, la sensation brute et le mystère d'être vivant. Elle ne décrit pas le monde, elle le recrée à travers le prisme d'une subjectivité radicale, faisant de chaque phrase une expérience métaphysique.

Son héritage culturel juif est une clé fondamentale, bien que souvent souterraine, de son écriture. Sa famille a fui les pogroms d'Ukraine, une tragédie qui a marqué sa naissance et son enfance dans le Nordeste brésilien. Bien qu'elle ait rarement abordé le judaïsme de front, sa prose est hantée par des structures de pensée hébraïques: le questionnement incessant du nom, le poids du silence de Dieu et une mystique de l'immanence. Pour Clarice, chaque objet, chaque animal, comme la poule ou le cafard dans ses nouvelles célèbres,

Arthur MILLER

Le dramaturge de la conscience américaine

Né à New York en 1915, Arthur Miller est l'une des figures les plus imposantes du théâtre du XX^e siècle, un auteur qui a su transformer la scène en un tribunal de la moralité humaine. Issu d'une famille juive dont la fortune s'est effondrée lors de la Grande Dépression, Miller a puisé dans cette déchéance sociale la matière de son œuvre. Son chef-d'œuvre, « Mort d'un commis voyageur », a déconstruit avec une lucidité cruelle le mythe du rêve américain, montrant comment la quête de réussite peut broyer l'individu. Mais c'est son intégrité face à l'histoire qui a forgé sa légende. Refusant de dénoncer ses confrères devant la Commission des activités antiaméricaines durant le maccarthysme, il a écrit « Les Sorcières de Salem », une allégorie puissante de la paranoïa collective. Homme de convictions, Miller a toujours refusé de dissocier l'art de la responsabilité civique, faisant de chaque pièce un acte de résistance contre l'injustice et le conformisme.

Son héritage culturel juif, bien qu'il ne soit pas toujours le sujet explicite de ses pièces, constitue le socle éthique de toute sa production. Pour Miller, le judaïsme est avant tout une affaire de justice, de responsabilité envers le prochain et de refus de l'indifférence.

Cette influence est manifeste dans son roman « Focus » qui traite frontalement de l'antisémitisme aux États-Unis, ou dans sa pièce tardive « Vichy 1942 » qui explore la question de la culpabilité et de l'identité juive face à l'extermination. Sa judéité se manifeste dans son style: un mélange de réalisme social et de questionnement métaphysique où le poids du passé et de la faute hante chaque dialogue. Il incarne un judaïsme séculier et humaniste, fidèle à la tradition prophétique qui exige que l'on se tienne debout pour défendre la vérité, même quand celle-ci est impopulaire. Pour Miller, l'homme est indissociable de sa communauté et de ses actes, une vision qui fait écho aux valeurs les plus profondes de la Loi.

L'impact d'Arthur Miller sur notre monde contemporain réside dans sa défense acharnée de la liberté d'expression et de la dignité humaine. En tant que président international du PEN Club, il a lutté pour les écrivains persécutés à travers le globe, prouvant que la célébrité est un outil d'engagement. Son apport majeur est d'avoir créé des archétypes modernes, comme Willy Loman, qui continuent de nous parler de la fragilité de la condition humaine dans une société obsédée par la performance. Aujourd'hui, ses pièces sont jouées partout car elles touchent au cœur du dilemme éthique: comment rester fidèle à soi-même dans un monde qui pousse au compromis? Il a enfin légué une vision du théâtre comme un lieu de réflexion nécessaire à la démocratie, enseignant que « l'homme est la somme de ses choix » et que la plus grande tragédie n'est pas l'échec, mais la perte de son honneur et de sa propre vérité intérieure face aux pressions de la foule.

Patrick MODIANO

L'archéologue de l'absence

Patrick Modiano, né à Boulogne-Billancourt en 1945, a bâti l'une des œuvres les plus singulières de la littérature française contemporaine, récompensée par le prix Nobel en 2014. Son univers, souvent qualifié de petite musique, est une quête incessante dans les replis du passé, les zones d'ombre de l'Occupation et les rues d'un Paris qui semble s'effacer. Fils d'un père juif italien au parcours trouble durant la guerre et d'une actrice belge, Modiano a fait de sa généalogie lacunaire le moteur de son écriture. Ses romans, de « La Place de l'étoile » à « Dora Bruder », ne sont pas des reconstitutions historiques classiques mais des enquêtes oniriques où le narrateur tente de retrouver des silhouettes disparues, des adresses oubliées et des destins brisés par le fracas de l'histoire. Son style, d'une simplicité trompeuse, masque une profondeur vertigineuse où l'oubli est perçu comme une seconde mort.

Son héritage culturel juif se manifeste par une obsession de la trace et du nom. Modiano est l'écrivain de l'après-coup, celui qui porte le deuil d'un monde qu'il n'a pas connu mais dont il ressent les vibrations douloureuses. Sa

judéité n'est pas religieuse mais mémorielle et spectrale. Dans « Dora Bruder », son œuvre la plus emblématique, il part d'une petite annonce parue dans un journal de 1941 pour redonner une existence littéraire à une jeune fille juive déportée. Par ce geste, il s'inscrit dans la tradition juive du souvenir, le Zakhor, qui fait du rappel du nom un acte sacré. Il explore la figure du Juif errant, du Juif traqué ou du Juif assimilé avec une mélancolie qui refuse l'oubli administratif. Son héritage est celui d'une identité en pointillé, marquée par le traumatisme de la guerre et la nécessité absolue de réparer les silences du père.

L'impact de ses travaux sur notre monde contemporain est essentiel dans notre rapport à la mémoire collective et individuelle. Modiano a inventé une forme littéraire qui traite de la hantise du passé sans jamais tomber dans le didactisme. Il nous montre que l'identité est souvent faite de manques et de secrets et que l'écriture est la seule manière de combler le vide laissé par les disparus. Son apport majeur réside dans cette archéologie des âmes anonymes, rappelant que chaque vie, aussi brève ou oubliée soit-elle, mérite d'être nommée. Aujourd'hui, son œuvre résonne comme un avertissement contre l'indifférence et le gommage des mémoires urbaines. En arpenter inlassablement les mêmes rues à la recherche de fantômes, Patrick Modiano nous apprend à regarder sous la surface du présent pour y déceler les échos d'une histoire qui refuse de s'éteindre tout à fait.



↑ Irène NÉMIROVSKY et Patrick MODIANO

Irène NÉMIROVSKY

La chroniqueuse de l'orage

Irène Némirovsky, née à Kiev en 1903 dans une famille de la haute finance juive, occupe une place tragique et fulgurante dans les lettres françaises. Après avoir fui la révolution bolchevique, elle s'installe à Paris où elle devient, dès les années trente, une romancière à succès admirée pour la finesse de ses analyses sociales. Son premier grand succès, « David Golder », révèle un style incisif et une capacité rare à disséquer les mécanismes de l'ambition et de l'argent. Naturalisée de cœur, mais jamais administrativement, elle continue d'écrire avec passion alors que les nuages de la guerre s'accumulent. Son destin bascule en 1942 lorsqu'elle est arrêtée par la police française et déportée

à Auschwitz, où elle meurt quelques semaines plus tard. Elle laisse derrière elle un manuscrit inachevé, sauvé par ses filles, qui deviendra soixante ans plus tard un phénomène littéraire mondial sous le titre de « Suite française », fresque magistrale de la France sous l'Occupation.

Son héritage culturel est marqué par une tension complexe entre ses racines russes, sa judéité et son amour inconditionnel pour la culture française. Si Irène Némirovsky a souvent été critiquée pour certains portraits de personnages juifs jugés ambivalents, sa judéité se manifeste pourtant dans sa posture de témoin lucide et parfois cruel d'un monde en décomposition. Elle décrit avec une précision chirurgicale la chute des barrières sociales et les compromissions de la bourgeoisie, LE regard d'UNE étrangère qui, malgré sa conversion au catholicisme en 1939, ne sera jamais totalement intégrée aux yeux des persécuteurs. Sa judéité est celle de l'exil et de la fragilité de l'appartenance,

une thématique qui hante ses récits où les personnages sont souvent rattrapés par une fatalité historique dont ils ne peuvent s'échapper. Elle incarne cette génération d'intellectuels juifs européens qui ont cru en l'universalité des Lumières avant d'être broyés par la barbarie.

Le monde contemporain peut redécouvrir son œuvre qui a forcé une réflexion profonde sur la mémoire et la justice littéraire. L'attribution du prix Renaudot à titre posthume pour « Suite française » en 2004, une première dans l'histoire du prix, a symbolisé la réparation d'un silence de plusieurs décennies. Irène Némirovsky a su capturer, dans l'instant même où les événements se déroulaient, l'atmosphère de lâcheté et de courage de l'exode de 1940. Aujourd'hui, elle est lue comme l'une des plus grandes stylistes capables de transformer l'observation sociologique en une tragédie universelle. Son œuvre rappelle la puissance de la littérature face au néant et la nécessité de nommer les choses pour qu'elles ne s'effacent pas totalement.

→ Gerturde STEIN



Gertrude STEIN

La forgeuse du verbe moderne

Gertrude Stein, née en Pennsylvanie en 1874 et installée à Paris dès 1903, est la figure de proue de l'avant-garde littéraire et artistique du début du XX^e siècle. Femme de lettres au style radical, elle a transformé son appartement de la rue de Fleurus en l'épicentre de la modernité où se croisaient Picasso, Matisse et Hemingway. Sa plume, influencée par ses études de psychologie et de philosophie auprès de William James, a cherché à capturer le présent immédiat à travers une langue déconstruite, faite de répétitions et d'une syntaxe circulaire. Dans des ouvrages comme « Tendres Boutons » ou « L'Autobiographie d'Alice B. Toklas », elle a dynamité les conventions narratives pour inventer un cubisme littéraire. Mentor de la Génération perdue, terme qu'elle a elle-même forgé, elle n'était pas seulement une collectionneuse de génies mais une théoricienne visionnaire qui a compris, avant tous, que le langage devait s'affranchir du passé pour dire la fragmentation du monde moderne.

Son héritage culturel juif, bien que vécu de manière séculière et parfois complexe, infuse sa position d'éternelle étrangère et son rapport au texte. Issue d'une famille d'immigrants juifs allemands prospères, elle a porté en elle cette identité de la diaspora qui permet de porter un regard décalé et critique sur les cultures nationales. Sa judéité se manifeste dans son rapport au mot comme une entité concrète, presque plastique, rappelant l'importance du verbe dans la tradition hébraïque où nommer, c'est créer. Malgré l'ambiguïté de sa position durant l'Occupation en France, sa vie aux côtés de sa compagne Alice B. Toklas a constitué une forme de résistance identitaire par la marge, créant un foyer intellectuel juif et homosexuel au cœur de Paris. Elle incarne une judéité de l'esprit, cosmopolite et iconoclaste, qui refuse les assignations pour privilégier la liberté absolue de la création, faisant de son exil volontaire le laboratoire d'une langue universelle.

Son impact sur notre monde contemporain est immense car elle a ouvert la voie à la poésie expérimentale, au nouveau roman et à l'art conceptuel. Elle a démontré que la répétition n'est pas une redondance mais une manière d'épuiser le réel pour en extraire l'essence, une technique qui innove encore aujourd'hui la littérature contemporaine et la musique minimaliste. Elle a redéfini le rôle de l'écrivain comme un explorateur de la perception pure, libéré de l'obligation de raconter une histoire pour se concentrer sur l'acte même de penser. Aujourd'hui, son héritage se retrouve chez tous les créateurs qui interrogent les limites du langage et la construction de l'identité. En affirmant que « une rose est une rose », elle a gravé dans la mémoire collective une leçon de présence et de vérité. Elle nous permet enfin de retenir que le génie consiste à regarder le monde comme s'il venait d'être créé, avec une audace qui ne craint jamais l'incompréhension.

SCÈNES ET LUMIÈRES DU SIÈCLE

Les ambassadeurs de la création qui ont révolutionné l'esthétique moderne

Sarah BERNHARDT

L'impératrice du théâtre mondial

Sarah Bernhardt, née à Paris en 1844 et disparue en 1923, demeure la première véritable « star » internationale de l'histoire, une tragédienne dont le génie et l'extravagance ont fasciné le monde entier. Surnommée « la Divine » ou encore « la Voix d'or » par Victor Hugo, elle a régné sans partage sur les scènes de la Belle Époque, de la Comédie-Française à ses propres théâtres. Son talent ne connaissait aucune frontière, ni de genre ni de géographie : elle a triomphé dans les rôles les plus exigeants du répertoire classique, comme « Phèdre », mais a aussi osé incarner des personnages masculins, notamment dans « L'Aiglon » de Rostand ou « Hamlet ». Femme d'affaires redoutable, sculptrice, peintre et pionnière du cinéma naissant, elle a transformé sa vie en une œuvre d'art totale, voyageant avec sa propre ménagerie et son cercueil de voyage, cultivant une légende où le sacré du théâtre se mêlait indissociablement à une liberté de mœurs alors scandaleuse pour son temps.

Son héritage culturel est marqué par une judéité complexe, vécue entre ombre et lumière au cœur d'une France déchirée par les tensions identitaires. Née d'une mère juive d'origine néerlandaise et baptisée par nécessité sociale, elle n'a jamais renié ses racines, même face à la virulence des attaques antisémites qui ont jalonné sa carrière, notamment lors de l'Affaire Dreyfus où elle s'engagea avec courage aux côtés de Zola. Sa judéité se manifeste dans sa résilience acharnée, son goût pour le tragique biblique et une forme de mysticisme de la scène où elle se voyait comme une prêtresse du verbe. Elle incarne cette figure de l'Israélite intégrée mais toujours « autre », capable d'incarner l'esprit français le plus pur tout en conservant cette distance propre aux destins d'exil. Pour Sarah Bernhardt, être juive consistait à porter une fierté indomptable et une capacité de métamorphose permanente, utilisant le masque du théâtre pour affirmer sa propre vérité face aux préjugés d'une société conservatrice.

Sarah Bernhardt aura inventé le concept moderne de la célébrité et de l'émancipation de la figure féminine dans les arts. Elle aura prouvé qu'une actrice pouvait diriger des troupes, produire ses spectacles et imposer ses choix esthétiques à l'échelle



↑ Sarah BERNHARDT

mondiale, ouvrant la voie à toutes les grandes interprètes de son siècle. Aujourd'hui, son influence se fait encore sentir dans la manière dont les artistes gèrent leur image et leur rapport au public. Elle a légué une vision du métier d'acteur comme un sacerdoce. Son courage physique – elle qui continua de jouer après son amputation de la jambe en 1915 – reste une leçon de volonté pure. Notre époque retiendra d'elle que la véritable gloire ne réside pas dans les applaudissements mais dans l'audace de rester soi-même, envers et contre tout, jusqu'au dernier souffle.



↑ Peggy GUGGENHEIM, Norbert CYMBALISTA et Marc CHAGALL

Marc CHAGALL

Le peintre de l'âme volante

Marc Chagall, né Moïshe Zakharovitch Chagalov en 1887 dans une petite bourgade de Biélorussie et mort en 1985 à Saint-Paul-de-Vence, est l'un des magiciens les plus singuliers de l'art moderne. Arrivé à Paris en 1910, il a traversé les révolutions du cubisme et du surréalisme sans jamais s'y enfermer, préférant inventer son propre lexique visuel où les lois de la gravité n'existent plus. Son œuvre est un défilé onirique de violonistes sur les toits, de fiancés flottant dans les airs et de chèvres bleues, créant un univers où le merveilleux vient transfigurer la réalité. Peintre, graveur, sculpteur et créateur de vitraux monumentaux, il a paré de couleurs éclatantes aussi bien le plafond de l'Opéra de Paris que les cathédrales d'Europe et les institutions de Jérusalem. Chagall n'était pas un illustrateur de rêves mais un poète de la matière

qui a su préserver, jusque dans sa vieillesse, la pureté du regard de l'enfance et la conviction que « l'art est avant tout un état d'âme ».

Son héritage culturel est le cœur battant de sa création, puisant ses racines dans le « shtetl » de Vitebsk et la mystique du 'hassidisme. Pour Chagall, la judéité n'est pas un sujet de peinture, c'est l'atmosphère même de son monde. Son œuvre est une conversation permanente avec la Bible, qu'il considérait comme la plus grande source de poésie de tous les temps, et avec les traditions populaires d'Europe de l'Est. À travers ses toiles, il a sauvé de l'oubli la vie quotidienne des Juifs de Russie, ses rabbins volants et ses mariés de village, les élevant au rang de symboles universels de l'amour et de l'espérance. Sa judéité se manifeste dans son rapport au sacré, un sacré joyeux et immanent où Dieu est présent dans chaque animal, chaque fleur et chaque geste de tendresse humaine. Il incarne un judaïsme de la lumière et du mouvement, capable de survivre aux tragédies du siècle par la force d'une imagination qui refuse de se laisser enchaîner par la laideur ou le désespoir.

Marc Chagall a su réconcilier l'art d'avant-garde avec l'émotion populaire et la spiritualité tout en montrant que la modernité n'était pas nécessairement une rupture avec le passé, mais pouvait être une continuité transfigurée par la liberté. Aujourd'hui, ses vitraux continuent de baigner de lumière les lieux de culte du monde entier, offrant aux croyants comme aux incroyants une vision de paix et de fraternité. Il a légué une œuvre qui est un rempart contre le cynisme, rappelant que « dans notre vie, il y a une seule couleur, comme sur une palette de peintre, qui donne le sens de la vie et de l'art : c'est la couleur de l'amour ». Chagall peut se vanter de nous avoir transmis que la véritable révolution artistique est celle qui parvient à toucher l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus intemporel, faisant de chaque toile une fenêtre ouverte sur l'infini.

Norbert CYMBALISTA

Le gardien des cloches de la mémoire

Figure discrète mais essentielle du mécénat culturel international, Norbert Cymbalista incarne à 99 ans une vie de dévouement à la préservation de la beauté et de la spiritualité juives. Né en Pologne avant de s'établir en Suisse, cet homme d'affaires visionnaire a toujours considéré que la réussite matérielle n'avait de sens que si elle servait à protéger les traces fragiles de l'histoire. Son nom est mondialement associé à la Synagogue et au Centre de l'Héritage Juif de l'Université de Tel-Aviv, un chef-d'œuvre architectural conçu

par Mario Botta qu'il a offert pour favoriser le dialogue entre les courants religieux et laïcs. Pourtant c'est dans l'intimité de sa collection personnelle que se cache son trésor le plus émouvant : un ensemble exceptionnel de cloches de la Torah, les « rimonim », qu'il a patiemment rassemblés au fil des décennies. Ces objets, destinés à orner les rouleaux de la Loi ne sont pas pour lui de simples pièces d'orfèvrerie, mais les témoins sonores d'un monde disparu qu'il s'est donné pour mission de faire résonner à nouveau.

Son héritage culturel se lit dans l'éclat de cet argent ciselé, provenant des quatre coins de la diaspora, de l'Europe de l'Est au bassin méditerranéen. Chaque paire de rimonim de sa collection raconte une épopée

particulière, celle d'une communauté, d'un artisanat et d'une dévotion ayant survécu aux tourmentes du XX^e siècle. Sa judéité se manifeste dans cet attachement viscéral à l'objet rituel en tant que vecteur de transmission. Pour Norbert Cymbalista, posséder ces cloches n'est jamais une fin en soi mais une responsabilité de gardiennage. En admirant la finesse des motifs et en écoutant le tintement léger de ces ornements, on perçoit sa volonté de relier le passé au présent. Il incarne ainsi ce judaïsme libéral et humaniste qui voit dans l'art un langage universel capable de transcender les tragédies pour ne conserver que la splendeur du sacré. Son regard sur ces objets est celui d'un fils fidèle qui refuse que le silence ne s'installe sur l'héritage de ses ancêtres.

L'influence de Norbert Cymbalista sur notre monde contemporain prend aujourd'hui une dimension historique alors qu'il s'apprête – au seuil de son

centenaire ! – à léguer sa collection à un musée. Ce geste de générosité absolue assure que ces trésors ne resteront pas enfermés dans un écrin privé mais deviendront un patrimoine accessible à tous, chercheurs comme simples curieux. Son apport majeur réside dans cette transmission du beau comme rempart contre l'oubli et la barbarie. En offrant ces témoins de la vie synagogale au domaine public, il transforme sa collection en une leçon d'histoire vivante. Aujourd'hui, son action inspire les nouveaux mécènes à percevoir l'art comme un bien commun indispensable à la compréhension de notre identité collective. Il nous légue, à travers le rayonnement de ses rimonim, une symphonie de lumière et d'argent qui continuera de briller pour les générations futures.

dans la culture le seul véritable ancrage possible. Sa vie fut une quête de reconnaissance au-delà de son lignage, utilisant sa liberté pour bâtir un pont entre les continents. Pour elle, être juive consistait à transformer l'errance en une exploration esthétique permanente, faisant de son palais vénitien un refuge ultime où les identités se fondent dans la beauté universelle des formes.

Peggy Guggenheim avait une vision démocratique et audacieuse de l'art. Elle avait compris, avant tous, que l'art moderne n'était pas une provocation passagère mais le miroir nécessaire d'une humanité en pleine mutation. Aujourd'hui, sa collection à Venise reste l'un des lieux les plus visités au monde, témoignant d'un goût qui n'a jamais cédé aux modes. Elle a légué une méthode de mécénat fondée sur l'intimité avec les créateurs et le risque intellectuel. Son courage à défendre des œuvres alors jugées incompréhensibles a ouvert la voie à la reconnaissance institutionnelle de l'art contemporain. De Peggy Guggenheim, il faudra peut-être retenir que la fortune n'a de sens que si elle sert à protéger la liberté de l'esprit, et que la véritable élégance consiste à mettre sa vie au service d'une passion qui nous dépasse et nous survit.

Peggy GUGGENHEIM

La passionnée du siècle

Peggy Guggenheim, née à New York en 1898 et disparue à Venise en 1979, fut bien plus qu'une simple héritière : elle fut l'accoucheuse de l'art moderne. Issue d'une des familles les plus fortunées d'Amérique, elle choisit de rompre avec les conventions de la haute société pour se jeter dans le tumulte de la bohème européenne. De Londres à Paris, elle a transformé sa fortune en un bouclier pour les artistes, collectionnant « un tableau par jour » au début de la Seconde Guerre mondiale pour sauver les chefs-d'œuvre de l'avant-garde de la destruction nazie. Fondatrice de galeries mythiques comme « Art of This Century » à New York, elle a imposé le surréalisme et

l'abstraction au public américain, révélant notamment le génie de Jackson Pollock. Reine de Venise dans son palais inachevé, elle a créé l'un des musées les plus personnels au monde, prouvant que la collection d'art n'est pas une accumulation de biens, mais une véritable profession de foi et un engagement de chaque instant.

Son héritage culturel est celui d'une judéité new-yorkaise à la fois écrasante et libératrice. Fille de Benjamin Guggenheim, mort héroïquement sur le Titanic, elle a porté le poids d'un nom synonyme de puissance industrielle et de philanthropie. Quant à sa judéité, elle se manifeste dans son esprit d'indépendance radicale et sa solidarité instinctive envers les artistes persécutés, dont beaucoup étaient juifs et exilés comme elle. En finançant le départ de Max Ernst ou de Marcel Duchamp vers les États-Unis, elle a agi comme une gardienne de la civilisation face à la barbarie. Elle incarne ce judaïsme cosmopolite qui voit

Annie LEIBOVITZ

*L’œil du pouvoir
et de la grâce*

Née dans le Connecticut en 1949, Annie Leibovitz est sans conteste la photographe la plus influente de notre époque, celle qui a su transformer le portrait de célébrité en une mythologie contemporaine. Révélée par ses reportages iconiques pour le magazine « Rolling Stone » durant les années 70, elle a capturé l’essence de la contre-culture avant de devenir la portraitiste attitrée des plus grandes figures de ce monde, de John Lennon à la Reine Elizabeth II. Son style se reconnaît à sa mise en scène magistrale, son usage dramatique

de la lumière et sa capacité à placer ses sujets dans des contextes narratifs audacieux, souvent à la frontière entre le documentaire et la peinture classique. Qu’elle photographie les athlètes des Jeux olympiques ou les acteurs de Hollywood, elle ne cherche pas la simple ressemblance mais la révélation d’une vérité intérieure, faisant de chaque cliché un monument visuel qui définit l’image publique de son modèle pour l’éternité.

Héritière d’une judéité américaine profondément liée à la mobilité et à l’observation, elle est la fille d’un lieutenant-colonel de l’armée de l’air dont la famille était originaire d’Europe de l’Est. Elle a grandi dans une itinérance constante, faisant de la vitre de la voiture son premier cadre photographique. Sa judéité s’exacerbe dans son

éthique de travail acharnée et dans cette curiosité insatiable pour l’humain, typique d’une culture qui privilégie le témoignage et la transmission. Pour elle, l’appareil photo est un outil d’intégration et de compréhension du monde. On retrouve dans son œuvre une forme de « Hutzpah » artistique, cette audace qui lui permet de demander à l’actrice Whoopi Goldberg de poser dans un bain de lait ou à Demi Moore d’apparaître nue et enceinte en couverture. Elle incarne un judaïsme séculier où l’image remplace le texte pour consigner l’histoire, transformant le portrait en une exégèse visuelle de la puissance et de la fragilité humaine.

Annie Leibovitz domine l’esthétique médiatique depuis un demi-siècle. Elle a effacé la frontière entre la photographie commerciale et l’art de musée, prouvant qu’une commande pour un magazine peut devenir un chef-d’œuvre de composition. Aujourd’hui, ses images constituent les archives visuelles de notre civilisation, influençant la manière dont nous percevons la renommée et l’intimité. Elle a légué une vision de la photographie comme une mise en scène de la psyché, rappelant que « le portrait n’est pas le sujet, c’est le rapport entre le sujet et le photographe ». Sa capacité à rester pertinente à l’ère du numérique témoigne d’une maîtrise technique et d’une intuition artistique hors du commun. Grâce à elle, nous savons que regarder est un acte d’engagement total et que la plus belle photographie est celle qui parvient à figer, dans un battement de cil, toute la complexité d’un destin.

Marcel MARCEAU

*Le poète du silence
éternel*

Marcel Marceau, né Marcel Mangel à Strasbourg en 1923 et disparu en 2007, a redonné au mime ses lettres de noblesse en faisant du silence le plus éloquent des langages. Inspiré par les maîtres du cinéma muet comme Chaplin ou Keaton, il a créé en 1947 son double scénique, « Bip », un clown mélancolique au chapeau orné d’une fleur rouge, devenu l’ambassadeur universel de la fragilité humaine. Sur les scènes du monde entier, sans aucun décor ni accessoire, il parvenait à rendre visible l’invisible, sculptant l’air de ses mains agiles pour faire surgir des mondes entiers, des tempêtes en mer aux cages transparentes. Marceau n’était pas seulement un virtuose du geste, il était un métaphysicien du mouvement, capable de résumer en quelques minutes le cycle entier de l’existence dans son célèbre numéro « Le Tribunal », ou de figer la fuite du temps. Pour lui, le mime était une « grammaire de l’âme », une discipline exigeante où le corps entier devient l’instrument d’une poésie pure et immédiate.

Son héritage culturel est marqué par le sceau du drame et de la résistance, une judéité vécue dans l’épreuve de l’Histoire. Fils d’un boucher juif polonais déporté et assassiné à Auschwitz, il a rejoint la Résistance aux côtés de son frère Simon, sauvant des dizaines d’enfants juifs en les faisant passer en Suisse. C’est durant cette période de clandestinité qu’il a pris le nom de Marceau et qu’il a commencé à utiliser le mime pour rassurer les enfants et les mener au silence pour leur survie. Sa judéité se manifeste dans cette

résilience par le rire et le geste, ainsi que dans une quête spirituelle nourrie par la conscience du néant. On retrouve dans son art l’écho de la culture yiddish, faite d’un mélange de tragique et de burlesque et une volonté de reconstruire la dignité humaine sur les ruines de la barbarie. Il incarne ce judaïsme de la transmission et de l’humanisme, où le silence n’est pas un oubli mais un recueillement sacré devant la mémoire des siens et la beauté de la vie retrouvée.

Marcel Marceau a rendu l’art du mime accessible à toutes les cultures, prouvant que l’émotion ne nécessite aucun traducteur. Son apport majeur est d’avoir fondé une école internationale de mimodrame à Paris, formant des générations d’artistes à la précision du geste et à l’économie de la parole. Aujourd’hui, son influence se fait sentir non seulement au théâtre, mais aussi dans la danse contemporaine, le cinéma et même la culture pop, Michael Jackson lui ayant emprunté son célèbre « marche contre le vent ». Il a légué une œuvre qui nous rappelle que, dans un monde saturé de bruits et d’images futiles, le silence reste l’espace le plus vaste de la liberté. En affirmant que « le silence est une musique que l’on écoute avec les yeux », il nous a appris non seulement à regarder au-delà des apparences mais aussi que le rôle de l’artiste est de rendre l’humanité plus légère, en transformant le poids du destin en une danse de lumière.

Yehudi MENUHIN

*L’archet de la paix
universelle*

Yehudi Menuhin, né à New York en 1916 et disparu à Berlin en 1999, demeure l’un des plus grands violonistes du XX^e siècle, une figure dont la virtuosité n’avait d’égale que l’élévation spirituelle. Enfant prodige au talent phénoménal, il bouleversa le monde musical

dès l’âge de sept ans en jouant le concerto de Mendelssohn avec l’Orchestre symphonique de San Francisco. Sous l’égide de ses maîtres Georges Enesco et Adolf Busch, il développa une sonorité d’une pureté absolue, alliant une technique transcendante à une profondeur métaphysique. Menuhin ne se contenta pas d’être un interprète d’exception, il fut un explorateur infatigable, n’hésitant pas à sortir du cadre classique pour collaborer avec le sitariste Ravi Shankar ou le violoniste de jazz Stéphane Grappelli. Créateur d’écoles prestigieuses et chef d’orchestre respecté, il a fait de son violon un instrument de dialogue entre les cultures, convaincu que la musique est le seul langage capable de réconcilier une humanité déchirée.

Héritier d’une judéité vécue comme un humanisme radical et universel, il est fils d’immigrants juifs russes. Son prénom même, le « Juif » en hébreu, fut choisi par sa mère en réaction à un commentaire antisémite, comme une affirmation de fierté et de dignité. Sa judéité se manifeste dans son engagement éthique constant et sa volonté de réparation du monde. Durant la Seconde Guerre mondiale, il donna plus de cinq cents concerts pour les troupes alliées et les survivants des camps. Son courage fut immense lorsqu’il devint, dès 1947, le premier artiste juif à rejouer en Allemagne avec Wilhelm Furtwängler, prônant le pardon et la reconstruction plutôt que la vengeance. Il incarne ce judaïsme de la conscience qui refuse les ghettos mentaux, voyant dans sa propre identité une porte ouverte vers l’autre. Pour Menuhin, la musique était une forme de prière laïque, une quête incessante de l’harmonie intérieure capable de guérir les blessures de l’Histoire.



← Annie LEIBOVITZ,
Marcel MARCEAU et
Yehudi MENUHIN

Yehudi Menuhin possédait une vision holistique de l’artiste, citoyen du monde et défenseur des droits de l’homme. Il a utilisé sa notoriété pour porter des causes alors marginales, comme la protection de l’environnement, la pratique du yoga pour les musiciens ou le soutien aux minorités à travers son programme « Mus-E ». Aujourd’hui, son influence perdure à travers ses académies qui forment des musiciens complets, attentifs à la dimension spirituelle de leur art. Il a légué une œuvre immense, marquée par un refus total du sectarisme et une soif de connaissance qui l’a mené à présider le Conseil international de la musique à l’UNESCO. Il a aussi laissé un guide de survie pour les temps troublés, expliquant que le véritable génie réside dans la bonté et que l’archet doit toujours servir à bâtir des ponts plutôt qu’à tracer des frontières.

Amedeo MODIGLIANI

Le peintre de l’âme étirée

Amedeo Modigliani, né à Livourne en 1884 et mort à Paris en 1920, demeure l’archétype de l’artiste maudit dont la vie brève et incandescente a laissé une trace indélébile sur l’art moderne. Arrivé à Montparnasse en 1906, ce prince de la bohème a brûlé ses jours dans une quête esthétique d’une pureté absolue, loin des théories académiques. Son style, immédiatement reconnaissable, se caractérise par ses portraits aux cous étirés, ses visages en amande aux yeux souvent dépourvus de pupilles et ses nus d’une sensualité mélancolique. Influencé par la sculpture antique,

l’art africain et les maîtres de la Renaissance, il a cherché à atteindre l’essence psychologique de ses modèles plutôt que leur simple ressemblance physique. Modigliani n’appartenait à aucune école. Il était un sculpteur de la ligne et un poète de la couleur qui, malgré la pauvreté et la maladie, n’a jamais sacrifié son exigence artistique au confort ou au succès commercial de son vivant.

Son héritage culturel est celui d’une judéité sépharade italienne, vécue avec une fierté élégante et une grande érudition. Issu d’une famille intellectuelle de Livourne, ville réputée pour sa tolérance envers la communauté juive, il est arrivé à Paris en se présentant simplement ainsi: «Je suis Modigliani, juif». Sa judéité se manifeste non pas par des thèmes religieux, mais par une posture éthique et une soif d’absolu. Pour lui, le portrait était une forme de «Tsedaka» spirituelle, une reconnaissance de la dignité intrinsèque de l’individu, qu’il s’agisse de ses amis artistes comme Soutine ou des anonymes des rues de Paris. Il incarne ce judaïsme de l’ouverture et de l’universalité, où la mémoire des ancêtres se mêle à la modernité la plus radicale. Sa quête du visage, qu’il ne cessait de dessiner pour en extraire la vérité intérieure, résonne comme une méditation mystique sur l’altérité, faisant de chaque toile une rencontre sacrée entre le peintre et son prochain.

Son œuvre nous pousse à une fascination universelle car il a su capturer la vulnérabilité humaine avec une élégance formelle qui refuse le misérabilisme. Aujourd’hui, ses visages énigmatiques continuent de nous interroger sur notre propre intériorité, prouvant que la beauté peut être un rempart contre le désespoir. Il a légué une vision de l’artiste comme un sacrifié dont la mission est de révéler la part d’éternité cachée sous les traits de ses contemporains. Modigliani a ouvert la voie à une approche psychologique de la peinture: il partage avec ses contemporains et les autres générations l’idée que le rôle de l’art est de nous aider à nous regarder enfin les uns les autres car «pour peindre tes yeux, je dois d’abord connaître ton âme».

Itzhak PERLMAN

L’archet de la joie et de la résilience

Itzhak Perlman, né à Tel-Aviv en 1945, est universellement reconnu comme l’un des plus grands violonistes de notre temps, un artiste dont la virtuosité technique n’a d’égale que la chaleur humaine qu’il dégage sur scène. Frappé par la poliomyélite à l’âge de quatre ans, il a dû apprendre à dompter son instrument en restant assis, transformant ce qui aurait pu être un obstacle en une signature posturale unique. Révélé au public américain dès l’âge de treize ans lors du célèbre «Ed Sullivan Show», il a entamé une carrière fulgurante qui l’a mené des plus prestigieux pupitres philharmoniques aux plateaux de cinéma, notamment pour sa participation bouleversante à la bande originale de «La Liste de



← Amedeo MODIGLIANI et Itzhak PERLMAN

Schindler». Perlman n’est pas seulement un interprète hors pair du répertoire classique; il est un pédagogue dévoué et un ambassadeur de la musique pour tous, convaincu que l’art est le vecteur suprême de la communication humaine, capable de transcender les barrières physiques et sociales.

Son héritage culturel est profondément ancré dans la tradition juive, qu’il a célébrée avec une ferveur particulière à travers sa redécouverte de la musique klezmer. Pour Perlman, le violon est l’instrument juif par excellence, celui qui sait rire et pleurer dans une même note, traduisant à la fois la douleur de l’exil et la ferveur de la célébration. Sa judéité se manifeste dans son jeu

par une générosité de ton, un vibrato expressif et une capacité à raconter une histoire à chaque coup d’archet. Dans son projet «In the Fiddler’s House», il a rendu hommage aux musiciens itinérants d’Europe de l’Est, prouvant que cette musique populaire possède une noblesse et une profondeur spirituelle égales aux plus grandes œuvres symphoniques. Il incarne un judaïsme de la vitalité, où la mémoire des racines nourrit une joie de vivre communicative, faisant du partage culturel un acte de résistance contre l’oubli et la tristesse.

Itzhak Perlman a marqué notre monde contemporain par sa force d’inspiration. Pour des millions de personnes à travers le globe, il a aussi prouvé que le handicap n’est jamais une limite au génie et que la dignité de l’artiste réside dans sa

capacité à offrir sa vulnérabilité en partage. Aujourd’hui, son influence se prolonge à travers le «Perlman Music Program» où il forme la relève avec une bienveillance rare, insistant sur l’importance de l’âme autant que sur celle de la technique. Il a légué une vision de la musique comme une source de réconfort universel, enseignant du même coup que la véritable maîtrise consiste à transformer la souffrance en une symphonie de lumière, et que le rôle de l’artiste est de rester, envers et contre tout, un gardien de l’espoir et un artisan de la fraternité humaine.



↑ Barbra STREISAND

Barbra STREISAND

L'icône de l'affirmation souveraine

Si le nom de Barbra Streisand est devenu synonyme de perfectionnisme et de succès planétaire, il raconte avant tout l'histoire d'une conquête: celle d'une jeune fille de Brooklyn qui a refusé de lisser son identité pour plaire aux standards d'Hollywood. Née en 1942 dans une famille juive ashkénaze modeste, elle a grandi marquée par l'absence d'un père précocement disparu et par la force de caractère d'une

communauté où la voix et l'esprit sont des outils de survie. Figure incontournable du divertissement américain pendant des décennies, elle a excellé avec une audace rare comme chanteuse, actrice, réalisatrice et productrice, brisant un à un les plafonds de verre de l'industrie.

Sa voix exceptionnelle de soprano dramatique a redéfini la pop orchestrale des années 1960 et 1970. Avec des albums légendaires comme « People » ou « The Way We Were », elle a su insuffler une dimension théâtrale et une vulnérabilité vibrante à la chanson populaire. Ce talent hors norme lui a valu de rejoindre le cercle très restreint des artistes « EGOT », ayant remporté les quatre récompenses majeures (Emmy, Grammy, Oscar et

Tony). Au cinéma, ses performances dans « Funny Girl » ou « A Star is Born » ont durablement marqué les esprits, imposant un charisme qui ne doit rien aux canons esthétiques traditionnels et tout à une présence magnétique.

L'apport de Streisand à la culture juive contemporaine est fondamental car elle a choisi de faire de sa singularité une force universelle. Elle n'a jamais dissimulé ses origines, les intégrant au cœur de son art, notamment dans le film « Yentl » (1983). En adaptant cette nouvelle d'Isaac Bashevis Singer, elle a réalisé un coup d'éclat artistique et politique, mettant en scène une jeune femme bravant l'interdit pour étudier le Talmud. Ce projet, qu'elle a porté contre vents et marées, a symbolisé son propre combat pour la reconnaissance des femmes dans la création.

Au-delà de la scène, elle s'est engagée avec ferveur pour de nombreuses causes humanitaires à travers sa propre fondation, tout en devenant une figure de proue du féminisme à Hollywood. Elle a ouvert la voie à des générations d'artistes en prouvant que l'intégrité artistique et la fidélité à ses racines sont les plus sûrs chemins vers la postérité. Aujourd'hui, Barbra Streisand demeure cette figure de proue qui a enseigné au monde que la beauté réside dans la différence et que le talent, lorsqu'il est doublé d'une détermination farouche, peut transformer l'histoire culturelle d'une nation. 🇮🇱

L'AUDACE DE BÂTIR

Les capitaines d'industrie et pionniers de l'économie qui ont dessiné le monde de demain

Michael BLOOMBERG

L'architecte de l'information globale

Michael Bloomberg (né en 1942) a transformé la donnée brute en un levier de puissance absolue. Après un passage formateur chez Salomon Brothers, il a l'intuition de créer un terminal capable de livrer les données des marchés financiers en temps réel, une révolution qui a instantanément déplacé le centre de gravité de Wall Street. Mais l'entrepreneur ne s'est pas arrêté à la fortune. Il a ensuite dirigé New York pendant douze ans, insufflant à la mairie une rigueur de gestionnaire et une vision urbaine audacieuse. Philanthrope combatif sur les fronts du climat et du tabagisme, il incarne un leadership où le chiffre n'est pas une fin mais un outil de précision au service de la cité et de la planète.



↑ Michael BLOOMBERG

Cette discipline de fer puise sa source dans un milieu modeste du Massachusetts où le travail était la seule monnaie d'échange. Sa trajectoire reflète une éthique typiquement juive américaine: celle d'une méritocratie sans concession couplée à une responsabilité sociale impérieuse. Pour lui, appartenir à cette tradition signifie agir concrètement pour réparer les failles de la société, loin des débats stériles. Bloomberg a fait de la philanthropie un prolongement logique de son succès, investissant dans l'éducation et la culture avec la même exigence de résultat que dans ses affaires. Son pragmatisme, imperméable aux dogmes, témoigne d'une identité fondée sur la résilience et l'efficacité au profit du bien commun.

Aujourd'hui, les standards de la finance mondiale reposent sur l'écosystème qu'il a bâti, où la transparence est devenue la règle d'or. Son influence irrigue désormais l'écologie globale et l'urbanisme moderne, imposant une méthode où chaque décision doit être étayée par une mesure précise. En transformant l'ambition personnelle en un moteur de service public, il a prouvé que la réussite financière n'atteint sa plénitude que lorsqu'elle structure le progrès collectif. Bloomberg reste le symbole d'une puissance qui, pour être légitime, doit se traduire par une amélioration tangible de la condition humaine.

Sergey BRIN

L'alchimiste des données

Sergey Brin, né à Moscou en 1973, est l'un des rares hommes à avoir modifié la structure même de la pensée humaine en cofondant Google. Arrivé aux États-Unis à six ans, ce mathématicien hors pair a conçu à Stanford l'algorithme « PageRank », transformant l'océan chaotique du web en un savoir organisé et accessible. Brin est l'âme exploratrice de la Silicon Valley. De l'intelligence artificielle à la quête de l'immortalité, il traque les frontières de l'impossible. Derrière son image décontractée se cache un bâtisseur qui a compris, avant l'aube du nouveau siècle, que l'information serait la ressource la plus précieuse de l'humanité. Pour lui, la technologie est une clé de libération universelle, un pont jeté vers une connaissance sans entraves.

Son destin est indissociable du départ forcé de sa famille, des intellectuels juifs russes fuyant l'étouffement soviétique et l'antisémitisme d'État. En trouvant en Amérique une terre de liberté académique, Brin a converti cet exil en une soif insatiable d'innovation. Sa démarche intellectuelle porte les stigmates de cette tradition : un goût prononcé pour l'abstraction, une remise en question permanente de l'ordre établi et une conviction profonde que la science doit être un rempart contre l'obscurantisme. Pour lui, porter cette identité, c'est assumer une responsabilité envers l'humanité, où l'étude et la recherche ne sont pas des exercices vains mais des outils de progrès moral. Son parcours de réfugié devenu géant de la tech illustre la rencontre entre une éthique de l'excellence millénaire et le dynamisme du rêve américain, plaçant la transmission du savoir au cœur de son moteur créatif.

L'existence moderne est désormais indissociable des outils qu'il a forgés, changeant radicalement notre rapport à la mémoire et à l'apprentissage. Son génie a consisté à faire de l'ignorance un choix personnel tant l'accès aux données est devenu fluide. Google n'est plus seulement une entreprise, c'est une infrastructure mentale de la civilisation contemporaine. En instaurant une philosophie de l'audace guidée par une intention humaine, Brin a rappelé que la puissance des algorithmes exige une boussole éthique. Il nous laisse cette certitude que l'avenir appartient aux esprits qui osent poser des questions « impossibles ». Son œuvre témoigne que la technologie, lorsqu'elle est mise au service d'une vision globale, possède le pouvoir unique de transformer les utopies les plus folles en réalités quotidiennes.



↑ Sergey BRIN, Estée LAUDER et Ralph LAUREN

Estée LAUDER

L'icône de la beauté conquise

Estée Lauder (1908 – 2004), née Josephine Esther Mentzer, a bâti un empire à partir d'une intuition simple : chaque femme veut se sentir belle. De son Queens natal aux comptoirs du monde entier, elle a inventé le marketing de l'intimité, créant le concept du « cadeau contre achat » pour fidéliser sa clientèle. Ambassadrice infatigable, elle a conquis les grands magasins par la seule force de sa ténacité, vendant bien plus que des crèmes mais une promesse de confiance en soi. Sa réussite fulgurante a prouvé que dans l'industrie du luxe, l'audace

et le sens du contact direct sont les ingrédients les plus efficaces de la pérennité.

Issue d'une famille d'immigrants juifs d'Europe centrale, elle a transformé la modestie de ses origines en une volonté farouche d'ascension sociale. Cette identité s'est exprimée par un esprit d'entreprise hors du commun et un culte de la famille qui irrigue toujours son groupe aujourd'hui. Pour elle, le succès était une manière de transposer les secrets artisanaux du Vieux Monde dans l'éclat de la modernité américaine. Elle a incarné cette ambition élégante qui utilise le travail comme un levier d'émancipation, tout en restant loyale à une lignée industrielle. En partant de rien pour devenir la reine de la cosmétique, elle a démontré que la vision d'une femme pouvait redéfinir les codes d'un marché mondial.

Son influence sur l'industrie de la beauté est totale : Estée Lauder a imposé la globalisation et la professionnalisation du soin de soi. Elle a compris que le désir d'élégance était un langage universel capable de franchir toutes les frontières culturelles. En léguant une méthode fondée sur l'empathie et le luxe accessible, elle a brisé les barrières d'un monde des affaires autrefois exclusivement masculin. Estée Lauder nous rappelle que la passion reste le moteur premier de toute réussite et que le véritable luxe consiste à permettre à chacun d'exprimer la meilleure version de soi-même.

Ralph LAUREN

Le couturier du rêve américain

Ralph Lauren, né Lifshitz dans le Bronx en 1939, est l'homme qui a sculpté l'image de l'Amérique idéale. Des cravates vendues dans un modeste tiroir de l'Empire State Building à l'édification d'un empire du style, il a su marier le flegme de l'aristocratie européenne à l'énergie brute

du Nouveau Monde. Sous le logo « Polo », il a assemblé un univers où se croisent le cow-boy solitaire, l'étudiant d'Ivy League et le glamour hollywoodien. Plus qu'un couturier, il est un conteur d'aspirations qui a compris que le vêtement n'est que la porte d'entrée vers une narration de la réussite. Sa force réside dans cette capacité à transformer des symboles classiques en icônes intemporelles, prouvant que la mode est avant tout une question d'image et d'identité.

Fils d'immigrants juifs biélorusses, il a grandi dans la grisaille du Bronx, les yeux rivés sur l'éclat des écrans de cinéma. Cette position d'outsider a aiguisé son regard, lui permettant d'observer et de réinterpréter les codes de « l'establishment » avec une sensibilité unique. Pour lui, l'identité juive s'est

traduite par ce génie de la réinvention de soi, cette capacité à s'approprier des traditions séculaires pour les sublimer. En changeant son nom à l'adolescence, il n'a pas cherché à effacer ses racines mais à se donner l'envergure nécessaire pour une ambition universelle. Il incarne ce judaïsme de l'intégration créative qui transforme l'observation fine des classes sociales en une force de séduction planétaire. Son parcours démontre que l'on peut naître dans une ruelle sombre et finir par définir le goût d'une nation entière, à condition d'avoir assez d'imagination pour peindre ses propres couleurs sur la toile du rêve américain.

L'empreinte de Ralph Lauren dépasse largement les podiums pour devenir un art de vivre total, englobant la maison, le sport et même la gastronomie. Il a imposé le concept de marque globale où chaque produit est un fragment d'un rêve cohérent. Son style « preppy » est devenu une

« LA BOITE BLEUE »

Plus qu'une boîte de Tzedakah, un symbole qui se transmet de génération en génération...



Maintenez, vous aussi, ce lien transgénérationnel avec Israel :

**E-Mail : info@kklsuisse.ch
Tel. : 022 346 96 76**



↑ Larry PAGE, Sheryl SANDBERG et George SOROS

référence mondiale de l’élégance décontractée, privilégiant la pérennité sur les tendances éphémères. En léguant cette vision d’un design fondé sur la dignité personnelle, il a prouvé que l’autodidacte pouvait surpasser les techniciens par la seule force de sa sensibilité esthétique. Ralph Lauren nous enseigne que le véritable luxe est une forme de respect de soi et que l’élégance est un langage démocratique accessible à ceux qui osent rêver. Il nous rappelle que l’habit est un outil de transformation, capable d’accompagner chaque individu vers sa propre légende.

Larry PAGE

L'architecte de l'intelligence universelle

Larry Page (né en 1973) est le cerveau discret qui a réorganisé la connaissance mondiale. En concevant le moteur de

recherche Google, il a offert à la civilisation un outil de tri instantané, changeant à jamais notre rapport à l’information. Derrière cette réussite se cache un esprit insatiable, poussant sa maison mère Alphabet vers des « moonshots » — des projets à la limite de la science-fiction, de la santé à l’énergie. Pour lui, l’informatique est le levier ultime pour résoudre les grands défis humains, une approche qui repose sur le refus systématique des limites technologiques traditionnelles.

Issu d’une famille intellectuelle juive du Michigan où la science était la valeur suprême, il a grandi dans un environnement qui privilégiait l’esprit critique. Cette culture de l’étude et de l’innovation a forgé chez lui une volonté de réparer le monde par le progrès technique. Pour Page, l’organisation des données est une quête de clarté presque mystique, une manière d’utiliser l’intelligence artificielle pour déchiffrer les mécanismes

profonds de l’univers. Il incarne ce judaïsme de la connaissance pure où la curiosité académique devient le moteur d’une révolution industrielle globale, prouvant que l’ambition scientifique peut remodeler la condition humaine.

Son impact réside dans le fait qu’il a façonné l’infrastructure même de nos échanges et de nos réflexions. En transformant l’internet en un cerveau collectif, il a bouleversé l’éducation et le lien social. Son héritage est une philosophie du risque nous rappelant que l’immobilisme est le seul véritable échec. Larry Page nous enseigne que la technologie est une immense responsabilité et que la véritable réussite réside dans la création d’outils qui servent l’humanité entière. Il rappelle enfin que l’avenir ne se construit pas seulement avec des algorithmes mais avec une vision audacieuse du progrès humain.

Sheryl SANDBERG

La voix du leadership au féminin

Sheryl Sandberg, née à Washington en 1969, est la stratège qui a transformé Facebook en un mastodonte économique mondial tout en s’imposant comme une boussole pour le leadership féminin. Durant plus d’une décennie au poste de Directrice des opérations, elle a forgé le modèle publicitaire du réseau social mais son influence a rapidement débordé des bilans financiers. Avec le mouvement « Lean In » (En avant toutes), elle a secoué les structures du pouvoir, exhortant les femmes à prendre toute leur place dans les cercles de décision. Sa force est d’avoir su lier la haute performance économique à un engagement sociétal vibrant, faisant de la vulnérabilité et de la résilience des outils de management modernes. Pour elle, le succès n’est complet que s’il s’accompagne d’une réflexion sur l’égalité, une leçon qu’elle a portée avec un courage rare face à ses propres épreuves personnelles.

Son parcours s’inscrit dans une judéité engagée, héritée d’une famille active dans la défense des droits humains et des Juifs soviétiques. De cette éducation, elle a gardé un sens aigu du devoir de parole et de l’action collective. Dans son style de direction, cette identité se traduit par une priorité donnée à la communication, à l’empathie et à la volonté de corriger les déséquilibres structurels de la société. Pour Sandberg, être juive, c’est conjuguer une exigence d’excellence avec une attention constante à la fragilité de l’autre. Elle représente ce judaïsme moderne qui utilise le succès professionnel comme un

levier pour des causes plus vastes, notamment à travers une philanthropie active. En partageant sa propre traversée du deuil à travers le prisme de ses valeurs culturelles, elle a montré que la force de caractère et la spiritualité sont les fondations nécessaires pour naviguer dans un monde en mutation.

L’empreinte de Sheryl Sandberg se mesure au catalyseur qu’elle a été pour l’ambition des femmes à travers le globe. Elle a prouvé qu’il était possible de piloter l’une des entreprises les plus complexes de l’histoire tout en menant un combat idéologique de front. Aujourd’hui, les cercles qu’elle a fondés continuent de structurer des carrières et d’ouvrir des portes autrefois fermées. En léguant une vision du travail où l’humain reste au centre, elle a redéfini le leadership comme la capacité à rendre les autres meilleurs en sa présence. Elle explique que le véritable pouvoir est celui qui ouvre la voie pour les suivants et que la réussite ne prend son sens que dans l’engagement sincère pour une société plus juste. Et elle rappelle que la résilience et la solidarité sont les seules vraies boussoles de la réussite.

George SOROS

Le philanthrope de la société ouverte

George Soros (né en 1930) est une figure dont la complexité n’a d’égale que l’influence. Financier redoutable ayant marqué l’histoire des marchés avec son « Quantum Fund », il est surtout l’homme qui a réinvesti sa fortune dans un projet philosophique titanesque. Survivant de l’occupation nazie en Hongrie, il a fait de ses fondations « Open Society » un rempart mondial pour la démocratie et les droits de

l’homme. Disciple de Karl Popper, il combat tous les totalitarismes, convaincu que la transparence et la liberté de pensée sont les piliers indispensables du progrès humain.

Cette méfiance absolue envers les dogmes fermés trouve sa source dans une jeunesse passée sous une fausse identité pour échapper à la Shoah. Sa judéité s’exprime dans un engagement universel pour les minorités et le refus radical de l’exclusion. Pour lui, porter cette mémoire impose de défendre l’inclusion partout où elle est menacée. Il incarne ce judaïsme de l’universel qui voit dans la démocratie libérale le meilleur bouclier contre le retour des démons du passé. Malgré les attaques et les polémiques, il reste fidèle à une mission de réparation sociale, utilisant son capital comme un levier politique et humaniste pour protéger la dignité humaine.

Son impact est immense dans la renaissance de la société civile, notamment en Europe de l’Est. Il a démontré que la réussite financière pouvait servir un dessein historique de grande envergure, du soutien à l’éducation supérieure à la défense des journalistes indépendants. Son héritage est une méthode de philanthropie stratégique qui lie l’économie à la morale. Soros a compris que la liberté est un bien fragile exigeant un investissement constant et transmet que la véritable puissance réside dans la capacité à soutenir ceux qui luttent pour la vérité, faisant de la responsabilité humaine l’unique boussole de la richesse.

Levi STRAUSS

L'inventeur de l'uni-
forme universel

Levi Strauss (1829 – 1902) est l'homme qui a offert à l'humanité son langage vestimentaire commun : le jeans. Arrivé de Bavière en pleine ruée vers l'or californienne, ce fils d'immigrants a d'abord fourni des toiles de tentes avant de s'associer au tailleur Jacob Davis pour breveter le pantalon renforcé par des rivets de cuivre. Ce qui n'était qu'un habit utilitaire pour les mineurs est devenu, par sa vision, le symbole mondial de la liberté individuelle et de la robustesse. Levi Strauss n'était pas seulement un industriel habile, il fut un pilier de la cité de San Francisco, bâtissant une entreprise sur des valeurs d'intégrité et de qualité

qui ont traversé les siècles sans se démoder. Son héritage est celui d'une invention qui a effacé les frontières sociales, prouvant que la simplicité est la clé de l'universalité.

La trajectoire incarne la judéité de pionnier, courageuse et ancrée dans le pragmatisme du Far West. Dans cet espace de liberté nouvelle, il a trouvé un terrain où ses origines n'étaient plus un frein mais un moteur de solidarité et d'entreprise. Sa démarche fut celle d'une intégration active à l'identité américaine naissante, sans jamais renier ses racines, comme en témoigne son soutien constant aux orphelinats et aux synagogues. Pour lui, être juif signifiait réussir par un labeur acharné tout en restant fidèle à un idéal de partage. En tant que bienfaiteur discret, il a transformé sa fortune en un levier de progrès social local, attaché à la dignité de ses ouvriers. Il a prouvé que l'on pouvait bâtir un empire industriel tout en restant un homme de cœur, laissant derrière lui une

marque qui demeure, plus d'un siècle après, le premier uniforme global de la jeunesse et de la modernité.

L'empreinte de Levi Strauss sur le monde contemporain est indélébile car il a créé un vêtement qui nivelle les classes sociales, porté aussi bien par les révoltés que par les puissants. Son apport majeur est d'avoir transformé un outil de travail en une icône culturelle intemporelle. Aujourd'hui, sa marque incarne toujours l'innovation et la durabilité dans un monde de consommation rapide. Il a légué la notion de culture d'entreprise fondée sur la qualité, rappelant que les idées les plus simples sont souvent les plus révolutionnaires. Son héritage témoigne du fait que la consécration d'une œuvre se mesure à sa pérennité. En créant un habit capable de traverser les époques et d'épouser chaque basculement de l'histoire, il a prouvé qu'un simple vêtement peut devenir le témoin silencieux de nos révolutions et le garant immuable de notre bien-être.

Gilbert TRIGANO

L'inventeur du
bonheur en vacances

Gilbert Trigano (1920 – 2001) a révolutionné notre conception du temps libre en créant le « Club Méditerranée ». Fils d'un épicier séfarade et ancien résistant, il a transformé une aventure associative en un empire mondial du loisir. Son coup de génie fut d'inventer une parenthèse de liberté absolue, un monde sans argent ni barrières sociales où le bonheur devenait la seule priorité immédiate. En restaurant les villages de vacances et la figure du G.O., il a démocratisé

l'exotisme et la convivialité. Humaniste convaincu, il voyait dans le brassage des cultures le meilleur rempart contre les conflits, faisant du loisir un laboratoire de paix sociale.

La judéité méditerranéenne s'exprimait dans un sens inné de l'accueil, une gouaille fraternelle et une volonté de célébrer la vie ensemble. Ayant connu l'exil et la guerre, il a choisi de transformer ces épreuves en une terre d'accueil pour tous, refusant les ghettos et les barrières. Pour lui, l'identité juive était une invitation à l'ouverture et à la générosité, faisant du Club Med un espace de rédemption par le plaisir partagé. Trigano a su marier la rigueur de l'entrepreneur avec la fantaisie du rêveur, restant fidèle à ses idéaux de jeunesse tout en bâtissant une marque mondiale. Il

a fait des vacances une expérience spirituelle, une manière de rendre à chacun sa dignité par la joie.

Son impact réside dans la naissance du tourisme moderne et la redéfinition du bonheur comme projet industriel. Il a prouvé que le loisir était un droit fondamental et que la convivialité pouvait être une valeur économique majeure. Aujourd'hui, son modèle du « tout compris » est universel, mais son esprit de fraternité reste sa signature. Il a légué une vision où la réussite n'a de sens que si elle apporte de la joie aux autres. La leçon de Trigano réside dans ce pari audacieux sur la noblesse de l'âme humaine. Il laisse derrière lui la certitude que l'allégresse est une richesse inaltérable et que, par-delà les destinations lointaines, la véritable exploration demeure celle qui nous mène vers l'autre dans un esprit de concorde.

Mark ZUCKERBERG

Le bâtisseur du
monde connecté

Mark Zuckerberg, né à New York en 1984, est le créateur de Facebook et l'architecte d'une mutation radicale de la communication humaine. De sa chambre d'étudiant à la tête du géant Meta, il a tissé une toile numérique reliant aujourd'hui plus de trois milliards d'individus. Personnalité aussi influente que controversée, il a transformé nos interactions privées en un nouveau moteur économique, modifiant au passage les règles de la politique et de la vie sociale. Zuckerberg incarne ce prodige technologique insatiable, projetant désormais ses ambitions vers le métavers et l'intelligence artificielle pour définir les contours de notre futur virtuel.

Sa mission, rendre le monde « plus ouvert et connecté », est portée par une détermination qui l'a propulsé au rang des plus jeunes et des plus puissants dirigeants de la planète.

La trajectoire s'inscrit dans une judéité américaine moderne, naviguant entre héritage culturel et innovation de rupture. Élevé dans une famille qui mariait les traditions à une curiosité technologique précoce, il a vu son lien avec ses racines se renforcer au fil de sa maturité. Cette identité s'exprime notamment par un engagement philanthropique colossal via la « Chan Zuckerberg Initiative », dont l'objectif affiché est d'éradiquer les maladies majeures d'ici la fin du siècle. Pour lui, être juif signifie s'inscrire dans une lignée de bâtisseurs convaincus que le progrès est une responsabilité envers les générations futures. Il représente ce judaïsme de l'ambition globale qui perçoit la technologie comme un levier permettant de restaurer l'humanité par l'organisation du savoir et du lien humain. Malgré les débats éthiques

sur la protection des données, il revendique une action fondée sur la construction, faisant de son influence un moteur pour des transformations sociales d'une envergure inédite.

L'empreinte de Mark Zuckerberg s'avère fondamentale puisqu'il a dessiné les contours de nos échanges contemporains. Il a mis en évidence la centralité du lien social dans la modernité, bouleversant pour toujours nos codes de confidentialité et nos rapports à l'autre. Maître du paysage médiatique universel, il suscite des réflexions majeures sur la pérennité de nos libertés politiques. Par la transmission d'un modèle fondé sur l'agilité technique, il met en exergue le fait que le progrès exige de l'aplomb, sans occulter que le réseau est une puissance paradoxale. Son œuvre nous invite à considérer que le grand défi à venir sera de sauver la part d'humanité dans un univers de plus en plus éthéré. Il nous renvoie à l'idée que nous demeurons les maîtres d'œuvre de notre environnement numérique, la technologie agissant comme le simple écho de nos responsabilités. 🧠

↓ Levi STRAUSS, Gilbert TRIGANO et Mark ZUCKERBERG





← Robert BADINTER,
David BEN GOURION
et Léon BLUM

SENTINELLES DE LA CITÉ

Les figures politiques et les militants de la liberté qui ont engagé leur destin pour la justice

Robert BADINTER

L'avocat de l'humanité

Robert Badinter (1928 – 2024) restera dans l'histoire comme l'homme qui a arraché la France à la barbarie de la peine de mort. Avocat brillant, universitaire et Garde des Sceaux, il a mené un combat solitaire et courageux contre une opinion publique alors hostile, pour obtenir l'abolition du couperet en 1981. Marqué par l'horreur de l'exécution d'un de ses clients, il a fait de la défense de la dignité humaine

le pivot de sa vie. Président du Conseil constitutionnel, il a été le gardien vigilant des libertés fondamentales et un artisan majeur de la construction du droit européen.

Le matricule de la douleur s'est mué chez lui en une exigence de justice absolue. Fils d'un déporté juif raflé à Lyon, Robert Badinter n'a jamais laissé la tragédie de la Shoah se transformer en amertume, mais en une fidélité indéfectible aux valeurs républicaines. Sa judéité, c'était cette vigilance de chaque instant, ce refus de voir l'autre réduit à l'état de paria. En plaçant l'éthique au-dessus de la vengeance froide, il a agi comme un passeur entre la mémoire des opprimés et la rigueur du Code pénal. Pour lui, la

Loi n'était pas un carcan, mais un rempart contre le retour de la barbarie, transformant chaque plaidoirie en un souffle de vie face aux ténèbres.

Son passage aux affaires a irrémédiablement ancré la France dans une modernité juridique où la vie humaine devient le socle inviolable de la cité. Sa voix, grave et solennelle, continue de hanter les prétoires pour fustiger les reculs sécuritaires ou les atteintes aux libertés. En refusant que la justice soit associée à la mort, il a élevé le débat politique vers une hauteur morale rare. Plus qu'un grand serviteur de l'État, il fut une conscience debout, nous rappelant que la force d'une démocratie se juge à sa capacité à ne jamais sacrifier ses principes sur l'autel de la haine.

David BEN GOURION

Le prophète de l'état

David Ben Gourion (1886 – 1973), né David Gruen en Pologne, est l'architecte principal et le premier visage de l'État d'Israël. Leader charismatique et pragmatique du mouvement sioniste, il a porté sur ses épaules la responsabilité historique de proclamer l'indépendance en 1948, au cœur d'un conflit mondial et régional sans précédent. Visionnaire, il a dirigé le pays durant ses années les plus critiques, gérant l'accueil massif des réfugiés et le développement du désert du Néguev où il choisit de finir ses jours dans le kibboutz de Sde Boker.

Ce «vieux lion» de la politique puisait son énergie dans un sionisme pionnier où la renaissance de l'hébreu et le retour physique à la terre étaient les clés d'un nouveau destin. Pour Ben Gourion, la Bible n'était pas un simple livre religieux, mais un cadastre spirituel et une boussole historique permettant de renouer le fil d'un dialogue interrompu avec la souveraineté. En quittant la passivité de l'exil pour assumer la complexité du pouvoir, il a incarné une volonté juive capable de pétrir la réalité à même le sable. Son ascétisme, son style direct et sa quête d'une société égalitaire reflétaient son ambition de voir Israël devenir une «lumière pour les nations», un laboratoire où la justice sociale se mesurerait à l'aune de l'éthique prophétique.

L'existence d'Israël sur la scène internationale est l'incarnation concrète de son audace. Il a balayé les doutes et les obstacles en imposant une unité de fer au service de la survie collective. Aujourd'hui, la vitalité technologique et démocratique du pays porte encore la trace de ses intuitions fondatrices. Sa vie témoigne que l'histoire appartient à ceux qui osent forcer le destin, même au milieu des miracles. Son ultime retraite dans le silence du désert reste un geste d'humilité magistral, le signe qu'un dirigeant ne trouve sa véritable stature qu'en restant proche de la terre et des espoirs de sa jeunesse. Il demeure l'homme qui a su conjuguer le verbe construire au futur simple.

Léon BLUM

L'esthète de la justice sociale

Léon Blum (1872 – 1950) est la figure la plus noble et la plus tourmentée du socialisme français, un intellectuel brillant devenu l'homme des grandes conquêtes populaires. Normalien et juriste d'exception au Conseil d'État, il a pris la tête de la SFIO après l'assassinat de Jaurès. Premier Juif à diriger un gouvernement français en 1936, il a transformé radicalement la vie des travailleurs en instaurant les congés payés et la semaine de quarante heures.

Sous l'élégance du critique littéraire battait le cœur d'un humaniste radical qui voyait dans le socialisme un accomplissement des Lumières. Sa judéité, vécue avec une dignité glacée face aux torrents de boue antisémites, était une force morale discrète mais invincible. Il ne cherchait pas à s'excuser d'exister, il cherchait à instaurer la «justice sur terre», voyant dans son action politique le prolongement naturel d'un messianisme laïque. Même face à ses juges à Riom ou dans l'enfer de Buchenwald, sa parole n'a jamais fléchi, prouvant que l'intelligence et la culture étaient ses armes de résistance les plus acérées. Pour Blum, gouverner était un sacerdoce destiné à arracher le peuple à la misère pour l'amener vers la beauté.

Le visage de la France moderne s'est dessiné lors de cet été 1936, où le droit au repos est devenu une réalité pour des millions de citoyens. En prouvant que la réforme sociale pouvait se faire sans la violence, il a légué une méthode de gouvernement fondée sur le respect de la parole donnée. Aujourd'hui, son nom évoque une exigence éthique qui refuse de dissocier l'économie du bonheur humain. Son courage face à la barbarie et sa capacité à penser le futur dans les heures les plus sombres font de lui une référence éternelle. Il nous rappelle que la véritable politique est un art de l'espérance, une lumière capable de percer les brouillards de la haine.

Theodor HERZL

Le visionnaire de l'état des juifs

Theodor Herzl (1860 – 1904) est le père fondateur du sionisme politique moderne, l'homme qui a transformé un rêve millénaire en un projet diplomatique et national concret. Journaliste viennois brillant, il menait une vie de dandy intégré jusqu'à ce que le choc de l'affaire Dreyfus à Paris lui fasse prendre conscience de la persistance de l'antisémitisme en Europe. Dans son ouvrage prophétique « L'État des Juifs », il pose les bases d'une souveraineté juive comme seule solution.

Ce Moïse en habit de soirée a compris que la dignité ne se quémande pas, elle se construit. Déchiré entre sa culture centre-européenne cosmopolite et le rejet brutal des sociétés environnantes, Herzl a fait de l'identité juive un choix politique radical. Il a couru les cours impériales et les ambassades non pas comme un paria

mais comme l'ambassadeur d'une nation encore sans terre, insufflant une énergie diplomatique là où il n'y avait que des prières. Pour lui, l'urgence de l'histoire commandait de créer un refuge concret pour les opprimés, transformant la « question juive » en un dossier international incontournable. Son talent fut d'allier l'élégance du dandy à la ferveur du pionnier, bâtissant les institutions d'un futur État alors que le projet semblait encore une pure utopie aux yeux des sceptiques.

La carte géopolitique du Proche-Orient a trouvé sa source dans ses intuitions, prouvant que la volonté est la force motrice suprême des peuples. Herzl n'a pas vécu pour voir la réalisation de son projet, mais il a laissé les plans détaillés d'une société juste, technologique et ouverte. Son visage, présent dans chaque salle de classe d'Israël, est celui de la ténacité absolue face au destin. Il a imposé cette idée que si l'on veut quelque chose de tout son être, le rêve finit par devenir réalité. Son humanisme, teinté d'une vision prophétique, nous exhorte à ne jamais baisser les bras devant l'adversité. Il reste celui qui a prouvé que l'organisation et la foi en une cause juste peuvent réécrire le récit des siècles.

Le traumatisme de l'effondrement de sa terre natale a forgé chez lui une allergie profonde aux utopies. Pour ce juif allemand marqué par l'exil, la morale ne valait rien sans la force pour la protéger. Il préférerait en effet l'ordre au chaos, même au prix de choix impitoyables. Sa vision du monde était celle d'une partie d'échecs permanente où la sécurité ne se gagne qu'à la pointe du pragmatisme. Kissinger a délaissé les idéaux lyriques pour se concentrer sur la mécanique du pouvoir, convaincu que la paix mondiale dépendait de calculs précis plutôt que de vœux pieux. Cette méfiance instinctive envers les élans passionnés a fait de lui l'architecte d'un monde multipolaire fondé sur la raison d'État et le secret des chancelleries.

La structure des relations internationales actuelles est encore largement tributaire de ses coups de maître diplomatiques. En faisant sortir Washington de la simple opposition binaire avec Moscou, il a inauguré une ère de complexité stratégique dont nous sommes les héritiers. Sa méthode, alliant intelligence cynique et efficacité redoutable, continue de diviser mais sature les écoles de pensée géopolitique. Son parcours rappelle que l'histoire est une tragédie où les dirigeants doivent souvent naviguer entre le pire et le moindre mal. Henry Kissinger reste ce maestro de l'équilibre, persuadé que dans un monde dangereux, la volonté humaine est le seul levier capable de brider la démesure de la puissance.



↑ Theodor HERZL, Henry KISSINGER et Golda MEIR

Henry KISSINGER

Le maestro de la realpolitik

Henry Kissinger (1923 – 2023), né Heinz Kissinger, demeure la figure la plus influente et débattue de la diplomatie américaine. Émigré fuyant le nazisme, il est devenu le Secrétaire d'État des présidents Nixon et Ford, orchestrant les grands équilibres de la Guerre froide. Artisan de la détente avec l'URSS et du rapprochement avec la Chine, il a pratiqué une « Realpolitik » froide, privilégiant l'équilibre des puissances.

Golda MEIR

La dame de fer d'Israël

Golda Meir (1898 – 1978), née Mabovitch à Kiev, fut la première et seule femme à occuper le poste de Premier ministre d'Israël. De son enfance marquée par les pogroms à son émigration aux États-Unis, puis son installation en Palestine mandataire en 1921, son parcours est celui d'une conviction totale. Surnommée « le seul homme du cabinet », elle a dirigé le pays durant la traumatisante guerre du Kippour en 1973.

D'arrière le tablier de cuisine se cachait une volonté de granit forgée par les larmes de la Russie tsariste. Golda Meir n'avait pas besoin de fioritures diplomatiques pour se faire entendre car son langage était celui de la terre, de l'action et de la survie. Pour elle, être juive, c'était porter la responsabilité d'un peuple qui n'avait plus le droit de reculer, transformant chaque défi sécuritaire en une question de vie ou de mort. Elle a incarné un sionisme travailliste où la solidarité ressemblait à celle d'une famille élargie, n'hésitant pas à parcourir le monde pour assurer l'existence de son pays. Sa fermeté légendaire et son humour mordant cachaient une obsession unique : faire en sorte qu'aucun enfant juif ne connaisse plus jamais la peur primitive du pogrom. Elle fut la « mère de la nation », celle qui savait que la

souveraineté demandait autant de tendresse pour les siens que de dureté envers l'adversaire.

Sa figure demeure un symbole universel de résilience féminine au plus haut niveau de l'État. Elle a brisé les plafonds de verre bien avant que le concept n'existe, prouvant qu'une autorité naturelle peut commander au milieu des tempêtes militaires les plus violentes. Malgré les critiques sur le début de la guerre de 1973, sa capacité à maintenir le cap a permis à Israël de surmonter son épreuve la plus sombre. Son héritage se lit dans la persévérance d'une nation qui refuse de s'excuser d'exister. Elle rappelle que le courage n'est pas l'absence de doute, mais la clarté d'un objectif sacré. Golda reste cette bâtisseuse infatigable pour qui la paix était une exigence, mais jamais au prix de la dignité.



↑ Pierre MENDÈS FRANCE, Bernie SANDERS et Simone VEIL

Pierre MENDÈS FRANCE

L'éthique au pouvoir

Pierre Mendès France (1907–1982) s’impose comme la figure de proue d’une politique de la vérité, laissant une empreinte indélébile dans l’imaginaire républicain malgré un exercice du pouvoir singulièrement bref. Résistant de la première heure, évadé des geôles de Vichy pour rejoindre les Forces Françaises Libres comme pilote, il a insufflé à la gauche française une doctrine neuve, conjuguant une rigueur budgétaire inflexible et une audace décoloniale nécessaire. Son passage à Matignon en 1954 a agi comme un électrochoc, prouvant qu’une parole politique peut être à la fois brève, efficace et habitée par le courage.

Loin des calculs partisans, ce fils d’une lignée de juifs portugais percevait le service de l’État comme un sacerdoce laïque, une exigence de justice héritée d’une conscience historique profonde. Face au déchaînement de la haine antisémite dans l’hémicycle, il opposait une dignité souveraine, convaincu que la clarté de la Raison était l’unique rempart contre le naufrage des institutions. Pour lui, l’action publique ne devait jamais être le terrain des compromissions feutrées, mais celui du contrat sincère avec la nation. En instaurant ses célèbres causeries radio-phoniques, il a inventé une pédagogie de la citoyenneté, considérant chaque Français comme un interlocuteur capable de comprendre la complexité du monde. L’intégrité n’était pas pour lui une posture, mais le fondement même d’une légitimité conquise par le refus du mensonge.

Le «mendésisme» s’est imposé comme une boussole morale, rappelant que la politique peut transformer le réel lorsqu’elle est portée par une clarté de vision radicale. En dénouant le drame indo-chinois en un temps record et en amorçant la modernisation de l’économie française, il a démontré qu’une volonté sans faille pouvait briser l’immobilisme des systèmes les plus sclérosés. Son nom évoque aujourd’hui une noblesse d’esprit qui place les principes au-dessus des portefeuilles ministériels. Sa démission volontaire, motivée par un refus de cautionner une politique contraire à ses convictions, demeure l’un des gestes les plus emblématiques de l’histoire parlementaire. Pierre Mendès France a ancré dans notre culture l’idée que le respect des citoyens est la condition de l’autorité, et que le désintéressement personnel est le plus sûr moteur de la grandeur nationale. Il reste le témoin d’une époque où l’intelligence au pouvoir n’était pas une option, mais un devoir.

Bernie SANDERS

Le tribun de l’égalité radicale

Bernie Sanders, né à Brooklyn en 1941, est le sénateur du Vermont qui a bouleversé la politique américaine en plaçant le «socialisme démocratique» au cœur du débat national. Fils d’un immigrant juif polonais, il a mené deux campagnes présidentielles historiques, mobilisant la jeunesse autour d’un programme radical : couverture santé universelle et lutte contre l’oligarchie financière.

Sa voix enrouée et ses cheveux en bataille sont les emblèmes d’une colère saine dirigée contre les injustices du système. La mémoire de la Shoah, qui a décimé la famille de son père, a infusé chez lui une haine viscérale de l’indifférence face à la souffrance sociale. Sanders est l’héritier direct du syndicalisme juif de Brooklyn, ce «Bund» laïque qui voyait dans la lutte des classes une forme de justice universelle. Pour lui, la politique n’est pas un plan de carrière, mais une «révolution» permanente contre l’égoïsme des puissants. Il incarne ce judaïsme du combat quotidien où la solidarité n’est pas une option, mais une obligation morale. En rappelant sans cesse son origine modeste, il a su créer un lien organique avec ceux que le rêve américain a laissés sur le bord de la route, faisant de chaque rassemblement un cri de ralliement pour la dignité des travailleurs.

L’agenda politique des États-Unis a été durablement déplacé par ses coups de boutoir contre le statu quo. Il a prouvé qu’un message de gauche radicale, financé par de petits dons populaires, pouvait faire trembler les structures les plus solides du pouvoir. Aujourd’hui, les nouvelles générations voient en lui le dernier des justes, celui qui n’a jamais changé de discours pour plaire aux lobbies.

Son influence se mesure à la vitalité des mouvements sociaux qui se réclament de son exemple. Bernie Sanders nous rappelle que la persévérance est la seule réponse digne face à l’injustice et que le véritable pouvoir appartient à ceux qui s’organisent pour le bien commun. Sa «révolution» est un appel à ne jamais se résigner, prouvant que la voix d’un seul homme peut finir par réveiller la conscience d’une nation entière.

Simone VEIL

L’icône de la réconciliation

Simone Veil (1927–2017) s’impose comme la figure féminine la plus emblématique de la France contemporaine, une personnalité dont le destin tragique s’est mué en une quête inlassable de justice. Matricule 78651, rescapée de l’enfer d’Auschwitz, elle a puisé dans l’innommable la force de reconstruire non seulement sa vie, mais aussi les fondations éthiques de son pays. Magistrat de carrière avant de devenir ministre de la Santé, elle a bravé les insultes et les calomnies en 1974 pour offrir aux femmes la liberté de disposer de leur corps à travers la loi sur l’IVG. Son courage, teinté d’une dignité glacée face à l’adversité, a fait d’elle le visage d’une modernité qui ne transige jamais avec les droits fondamentaux.

L’encre indélébile sur son bras n’a jamais été un fardeau victimaire, mais une boussole éthique guidant chacune de ses décisions publiques. Pour cette femme dont la famille fut décimée par la barbarie nazie, la judéité n’était pas une revendication communautaire, mais un ancrage historique imposant une vigilance de chaque instant face au retour

des démons de l’exclusion. Elle a choisi de transformer le silence des camps en une parole bâtisseuse, devenant la première présidente d’un Parlement européen élu au suffrage universel. En refusant que l’amertume ne dicte sa conduite, elle a privilégié la froide rigueur du droit sur l’émotion de la plainte, incarnant une droiture qui forçait le respect de ses plus féroces opposants. Sa lutte pour l’émancipation féminine n’était à ses yeux qu’un pan d’un combat plus vaste : celui de l’égale dignité de chaque être humain, quelle que soit sa condition ou son origine.

Son accueil au Panthéon aux côtés de son époux Antoine a consacré sa stature de gardienne de la mémoire nationale. Elle a démontré qu’une existence brisée par l’horreur pouvait redevenir un socle pour l’intérêt général, faisant de la réconciliation entre les peuples et de la protection des plus fragiles son œuvre majeure. Son influence rayonne bien au-delà des frontières de l’Hexagone puisqu’elle demeure l’allégorie d’une Europe qui s’est relevée de ses cendres pour ne plus jamais trahir ses idéaux. En rejetant systématiquement le repli identitaire et l’indifférence, elle a transmis une conception du monde où l’humanité reste l’unique mesure de toute action politique. Le parcours de Simone Veil est une leçon de survie et d’audace et rappelle que la véritable noblesse consiste à convertir ses propres fêlures en remparts pour la liberté des autres. Elle reste, dans l’ombre de la coupole comme dans le cœur des Français, une lumière qui refuse de s’éteindre. 🕯

Les maîtres du septième art et de la petite lucarne qui ont réinventé le regard

Woody ALLEN

*L'alchimiste
de l'angoisse*

**Woody Allen, né Allan Stewart
Konigsberg en 1935 à Brook-
lyn, a réussi le tour de force de
transformer ses névroses en une
mythologie cinématographique
universelle. Inventeur de la
comédie intellectuelle new-
yorkaise, il a fait de Manhattan son
terrain de jeu et de la psychanalyse
sa grammaire. De « Annie Hall à
Manhattan », ses films ne sont
pas de simples divertissements,
mais des autopsies douces-
amères de l'âme moderne,
où le burlesque des débuts
s'est mué en une méditation
métaphysique sur l'absurdité du
destin. Musicien de jazz et écrivain
prolifère, il a bâti une œuvre
où le rire sert de paratonnerre
contre la peur de la mort. Son
style, porté par des réparties
d'une précision chirurgicale, a
fait de lui le portraitiste d'une
certaine intelligentsia urbaine,
prouvant que l'humour reste la
seule réponse élégante au chaos
de l'existence.**

Son identité est indissociable d'une judéité vécue sur le mode du ques- tionnement permanent. Il a réin- venté la figure du « Schlemiel », ce gaffeur intellectuel égaré dans un univers qu'il ne comprend pas, pour en faire le porte-pa- role de nos propres doutes. Dans son cinéma, être juif, c'est posséder cette acuité de regard qui transmute chaque situation banale en un débat moral ou

philosophique. On retrouve dans son œuvre l'écho des humoristes du « Borscht Belt » fusionné avec l'exigence esthétique d'un Bergman. Pour Allen, le doute n'est pas une faiblesse, mais une forme de piété laïque, un moteur créatif qui refuse les certitudes rassurantes. Malgré les controverses qui ont jalonné sa vie, il est resté fidèle à cette discipline quasi monacale de produire un film par an, mû par le besoin viscéral de « faire oublier la réalité le temps d'une projection ».

L'empreinte de Woody Allen sur la culture contemporaine est si profonde qu'elle a redéfini le paysage de la comédie moderne. Il a ouvert la voie à un cinéma de l'intime et du réalisme psychologique où la vulnérabilité devient une force de séduction. Aujourd'hui, sa filmographie est un monument à la gloire de l'esprit critique et de l'autodérision. En affirmant que « la vie n'imité pas l'art, elle imite la mauvaise télévision », il nous rappelle l'im- portance de cultiver notre propre singularité face à l'uniformisation du monde. Son parcours nous enseigne que le rire est le plus court chemin entre deux êtres humains et que l'art, s'il ne peut sauver le monde, a au moins le mérite de le rendre un peu plus supportable.

Lauren BACALL

L'insolence souveraine

**Lauren Bacall (1924–2014), née
Betty Joan Perske, est l'image
même de l'indépendance au sein
de la machine hollywoodienne.
Propulsée à dix-neuf ans au
sommet de la gloire dans « Le
Port de l'angoisse », celle que le
monde a surnommée « The Look »**

**a imposé une féminité inédite :
une voix grave, un regard de braise
et une maturité qui défiait son
âge. Face à Humphrey Bogart,
elle n'était pas l'objet du désir,
mais son égale, capable de
tenir tête aux hommes avec une
répartie cinglante et une élégance
qui refusait tout compromis.
Sa carrière, qui a traversé les
décennies du film noir jusqu'aux
planches de Broadway, témoigne
d'une longévité bâtie sur un
caractère d'acier. Bacall n'était
pas une star de studio docile, elle
était avant tout une femme de
convictions, une combattante
dont la franchise et la loyauté sont
restées légendaires.**

Issue d'une famille d'immigrants juifs polonais et roumains, elle a gardé de son éducation dans le Bronx une soif de vérité et un mépris pour les faux-sem- blants. Sa judéité s'est manifestée par un engagement politique courageux, notamment lorsqu'elle s'est dressée contre le maccarthysme en pleine période de paranoïa à Hollywood. Pour elle, l'identité n'était pas un accessoire de scène, mais le socle d'une force morale qui lui a permis de naviguer dans une industrie souvent cruelle. En empruntant son nom de scène à sa mère, elle a fait de sa réussite un hommage à ses racines et à une dignité que les projecteurs n'ont jamais pu altérer. Elle incarnait ce judaïsme de la droiture, prouvant que l'on pouvait être une icône de mode tout en conservant un esprit critique et un mordant impitoyable.

Lauren Bacall a ouvert la voie à une lignée d'actrices autonomes, montrant qu'une femme pouvait être à la fois spirituelle, forte et vulnérable sans jamais baisser les



↑ Daniel DAY-LEWIS, Lauren BACALL et Woody ALLEN

yeux. Son héritage ne réside pas seule- ment dans ses films, mais dans son exemple de résilience après la disparition de Bogart et sa capacité à se réinventer au théâtre. Aujourd'hui, son style intemporel continue d'inspirer, rappelant que « votre seule responsabilité est d'être vous- même ». Elle a enseigné que la véritable séduction naît de la force de caractère et que le glamour n'a de valeur que s'il est porté par une authenticité sans faille. Sa vie nous rappelle que la célébrité est éphé- mère, mais que la classe, elle, est une signature éternelle.

Daniel DAY-LEWIS

*Le sacerdoce
de l'acteur*

**Daniel Day-Lewis, né à Londres
en 1957, incarne l'excellence
poussée jusqu'à l'ascétisme.
Unique acteur récompensé par
trois Oscars du meilleur acteur
pour des rôles aussi divers que
« My Left Foot », « There Will
Be Blood » et « Lincoln », il a
transformé l'art dramatique en
une quête mystique. Célèbre pour**

**sa méthode d'immersion totale,
il s'efface littéralement derrière
ses personnages, habitant leur
corps, leur voix et leur psyché
pendant des mois, bien après que
les caméras ont cessé de tourner.
Cette rigueur absolue, qui l'a
parfois mené à l'épuisement, fait
de chacune de ses apparitions
un événement sacré. Day-Lewis
ne joue pas : il se métamorphose,
cherchant une vérité organique
qui dépasse le simple artifice pour
toucher à l'essence même de la
condition humaine.**

Fils du poète Cecil Day-Lewis et de l'actrice Jill Balcon, il est l'héritier d'une lignée marquée par l'excel- lence intellectuelle et la bourgeoisie juive lettone. Cette part de son identité infuse son approche du métier, à savoir une passion pour l'étude minutieuse, un sens du détail presque exégétique et une recherche permanente de la perfection. Pour lui, être acteur s'apparente à un service, une responsabilité morale envers la souffrance et la complexité des âmes qu'il incarne. On retrouve dans son travail

la discipline des scribes, où chaque geste est pesé pour sa justesse éternelle. Day-Lewis vit l'art comme un sacerdoce, une manière de réparer le monde en offrant sa propre chair à la vérité du texte, loin des compromis de la célébrité et des mondanités de l'industrie du spectacle.

L'impact de Daniel Day-Lewis réside dans cette redéfinition de l'interprétation comme un acte de dévotion totale. Il a prouvé que le cinéma pouvait encore atteindre une grandeur tragique par la seule force d'un regard ou d'un silence. Sa rareté, ponctuée de retraites prolongées où il s'est parfois consacré à l'ébénisterie ou à la cordonnerie, ajoute à sa légende d'artisan solitaire. En annonçant son retrait de la scène, il a fait preuve d'une ultime élégance : savoir s'arrêter au sommet de sa maîtrise par respect pour son art. Il enseigne que la véritable spiritualité demande du temps et du recueillement, et que la lumière de la création ne jaillit qu'au prix d'une plongée courageuse dans les ombres de l'âme. Sa carrière reste un hymne à la dignité de l'artiste engagé.

Harrison FORD

L'artisan des étoiles

Harrison Ford, né à Chicago en 1942, occupe une place unique dans l’imaginaire collectif car il est l’homme qui a donné un visage humain à l’épopée. Ancien charpentier devenu icône planétaire, il a sculpté deux des figures les plus marquantes du septième art : l’insolent Han Solo dans « Star Wars » et l’intrépide Indiana Jones. Son jeu, subtil alliage de grognements bourrus, d’ironie mordante et de vulnérabilité, a su rendre accessibles des héros pourtant légendaires. Loin de se cantonner aux blockbusters, Ford a exploré la complexité de l’âme humaine dans la mélancolie de « Blade Runner » ou la droiture de « Witness ». Pour lui, l’acteur n’est pas une idole, mais un artisan, un technicien de la précision qui privilégie la sincérité du moment aux artifices de la gloire.

Cette solidité puise sa source dans une double ascendance, irlandaise par son père et juive par sa mère. De cet héritage maternel, il a gardé un pragmatisme à toute épreuve et un sens aigu de l’autodérision qui désamorce les grandes envolées lyriques d’Hollywood. Être juif, selon ses propres mots empreints d’humour, c’est posséder cette sagesse terre-à-terre, ce besoin de rester ancré au sol alors même qu’on navigue parmi les galaxies. Il incarne une force tranquille, un judaïsme de l’action et de la loyauté où l’intégrité se mesure aux actes plutôt qu’aux discours. Fidèle aux valeurs de ses ancêtres immigrés, il a fait

de son nom une garantie de fiabilité, voyant dans son métier une mission simple : servir l’histoire avec une authenticité brute.

Le rayonnement de Harrison Ford dépasse les chiffres du box-office. Il a aussi redéfini le héros moderne en le rendant faillible, remplaçant la force brute par l’ingéniosité et l’humour. Figure tutélaire de la culture populaire, il traverse les époques avec une dignité qui refuse le déclin. Son engagement pour la préservation de la nature, mené avec une détermination farouche, prolonge à la ville le combat de ses personnages pour la justice. Il témoigne que la véritable grandeur ne réside pas dans le faste, mais dans la volonté de rester un homme simple face à un destin extraordinaire. Harrison Ford transmet enfin cette leçon essentielle : peu importe l’immensité de la galaxie, la seule boussole qui vaille est celle de notre propre humanité.

Ida KAMINSKA

Le souffle du yiddishkeit

Ida Kaminska (1899–1980) fut la grande dame du théâtre yiddish, une artiste dont la force tragique a transcendé les frontières de l’Europe dévastée. Fille de légendes de la scène juive, elle a porté sur ses épaules la renaissance culturelle d’après-guerre en dirigeant le Théâtre National Juif de Varsovie. Sa performance dans « Le Miroir aux alouettes », qui lui valut une nomination à l’Oscar en 1967, fit d’elle la première actrice d’un pays du bloc de l’Est ainsi

honorée. Plus qu’une interprète, Kaminska était la gardienne d’un patrimoine linguistique millénaire. Pour elle, la scène était un acte de résistance, une proclamation de survie face à la tentative d’effacement d’un peuple.

La judéité était un humanisme ancré dans le « Yiddishkeit », une fidélité viscérale à la langue maternelle qu’elle considérait comme le réceptacle de l’âme juive. Dans les décombres de la Shoah, elle s’est donnée pour mission de reconstruire un monde spirituel, portant la responsabilité d’une transmission interrompue. Ida incarne cette résilience lumineuse, capable de surmonter l’exil, de l’Union soviétique aux États-Unis, sans jamais trahir son art. Son théâtre était une forme de Tikkoun Olam par le verbe, prouvant qu’une culture ne meurt jamais tant qu’une voix s’élève pour en porter la dignité.

L’impact d’Ida Kaminska réside dans son rôle de pont entre le monde disparu d’Europe centrale et la modernité. Elle a fait reconnaître l’art dramatique juif comme une pièce maîtresse du patrimoine mondial. Aujourd’hui, son nom reste une boussole pour ceux qui luttent pour la préservation des cultures minoritaires. Elle a légué une vision du métier fondée sur la rigueur et l’émotion vraie, rappelant que la scène est le lieu où la vérité humaine éclate avec le plus de force. Son parcours nous enseigne que la grandeur naît de la fidélité à ses racines et que, même dans l’ombre, la beauté de la parole reste le plus sûr chemin vers l’espérance.



↑ Harrison FORD, Ida KAMINSKA et Stanley KUBRICK

Stanley KUBRICK

L'architecte du regard absolu

Stanley Kubrick (1928–1999) n’était pas un simple réalisateur, mais un demiurge dont chaque film a agi comme un séisme sur l’histoire des formes. De la symphonie spatiale de « 2001 : l’Odyssée de l’espace » à la terreur géométrique de « Shining », de la satire grinçante de « Docteur Folamour » à la fresque picturale de « Barry Lyndon », il a exploré les confins de la violence, de la technologie et de la folie avec une précision d’orfèvre. Photographe de formation, il a injecté dans le septième art une rigueur visuelle sans précédent, inventant ses propres outils techniques pour capturer des images d’une beauté souvent glacée, mais toujours fascinante. Son œuvre est une

interrogation métaphysique permanente sur la place de l’individu au sein de systèmes qui le dépassent, faisant de la mise en scène un langage philosophique capable de sonder l’insondable.

Cette exigence trouve sa source dans une judéité new-yorkaise intellectuelle et laïque, imprégnée d’un scepticisme radical et d’une soif insatiable de savoir. Issu d’une lignée juive austro-hongroise, Kubrick a grandi dans un environnement où l’excellence et l’étude étaient des valeurs cardinales. Cette identité transparaît dans son approche analytique du réel, ce souci du détail presque obsessionnel qui visait à démonter, pièce par pièce, les mécanismes de l’autorité et de la bêtise humaine. Pour ce maître du doute, l’appartenance au judaïsme se traduisait par une distance critique nécessaire pour observer la civilisation comme une construction aussi complexe que fragile. Il a incarné une intelligence pure, où le questionnement l’emporte sur la certitude et où l’ironie tragique sert de rempart contre le désespoir. Kubrick

envisageait le cinéma comme un miroir sans complaisance, une confrontation brutale avec la vérité pour forcer l’humanité à sortir de sa torpeur intellectuelle.

Le sillage laissé par Kubrick est immense, ayant élevé la technique cinématographique au rang d’expérience sensorielle totale. Il a prouvé qu’un film pouvait modifier durablement la perception de celui qui le regarde, transformant le spectateur en témoin d’une vision sans compromis. Son influence sature aujourd’hui la science-fiction comme le film de guerre et ses cadres symétriques sont devenus des icônes de notre mémoire collective. Il nous laisse une filmographie où chaque œuvre est un monument d’indépendance, un défi lancé aux studios et aux conventions. Kubrick nous apprend que la vision véritable exige du temps, du silence et un refus systématique du médiocre. Il reste le gardien d’un regard lucide, nous rappelant que si la réalité est un terrain de jeu effrayant, elle est le seul qui mérite d’être exploré avec une honnêteté absolue. En refusant les illusions rassurantes, il a offert au cinéma sa plus grande leçon de liberté.



↑ Claude LANZMANN et Louis B. MAYER

Claude LANZMANN

Le gardien de la mémoire absolue

Claude Lanzmann, né à Paris en 1925 et disparu en 2018, est l'homme qui a donné au monde « Shoah », un chef-d'œuvre monumental de neuf heures qui a révolutionné le cinéma documentaire et la manière de représenter l'indicible. Écrivain, journaliste et directeur de la revue « Les Temps Modernes », il fut une figure centrale de la vie intellectuelle française, compagnon de lutte de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir. Son œuvre cinématographique refuse toute image d'archive pour se concentrer sur la parole des témoins, les lieux du crime et le silence des paysages, créant un présent éternel de la mémoire.

Lanzmann n'était pas un simple réalisateur; il était un inquisiteur de la vérité, un homme dont la rigueur morale et l'exigence intellectuelle étaient sans concession. Pour lui, la Shoah était un événement unique, sans précédent et sans comparaison possible, dont le cinéma devait porter le témoignage ultime pour lutter contre l'oubli et le déni, faisant du temps cinématographique un espace de recueillement et de confrontation nécessaire.

Son héritage culturel est celui d'une judéité française résistante et intellectuelle, marquée par l'engagement physique et philosophique. Membre des Francs-tireurs et partisans dès l'âge de dix-huit ans, il a vécu le siècle comme un combat permanent pour la liberté et la justice. Sa judéité se manifeste dans son attachement viscéral à l'histoire du peuple juif et à la défense de l'État d'Israël, qu'il a célébré dans des

films comme « Tsahal ». Pour lui, être juif, c'est porter la responsabilité d'une mémoire qui ne doit jamais s'éteindre et d'une lucidité qui refuse les compromis. Il incarne ce judaïsme de l'action et du verbe, où la pensée doit se traduire en actes concrets pour transformer le monde. Son œuvre cinématographique est une authentique réparation de la dignité humaine par la reconnaissance de la souffrance des victimes. Il enseigne que le rôle de l'artiste est d'être une sentinelle, un gardien infatigable de la vérité historique qui ne craint pas de bousculer les consciences pour préserver l'humanité de ses propres démons.

L'impact de Claude Lanzmann sur notre monde contemporain est immense car il a imposé une éthique de la représentation qui a marqué tous les historiens et cinéastes après lui. Son apport majeur est d'avoir montré que le cinéma peut être l'outil d'une vérité plus profonde que le simple récit, une expérience de pensée qui nous oblige à regarder l'horreur en face pour mieux la comprendre. Aujourd'hui, « Shoah » demeure la référence indépassable de la mémoire cinématographique, une œuvre qui appartient au patrimoine de l'humanité. Il a légué une vision du témoignage comme un acte sacré, rappelant que « la parole est l'image la plus forte qui soit ». Sa force de caractère et sa passion dévorante pour la vérité demeurent un modèle de courage intellectuel. Il contribue enfin à ce que la mémoire ne soit pas un poids mais une force qui permet de bâtir un futur plus juste. Et rappelle que le silence des morts exige de nous une parole qui soit à la hauteur de leur sacrifice.

Louis B. MAYER

Le patron des rêves

Louis B. Mayer (v. 1884 – 1957), né Lazar Meir en Biélorussie, est l'homme qui a bâti la cathédrale du divertissement mondial : la Metro-Goldwyn-Mayer. En affirmant vouloir créer « plus de stars qu'il n'y en a au ciel », cet ancien ferrailleur ayant fui les pogroms a transformé une industrie naissante en un empire de l'imaginaire. Sous son règne autocratique, la MGM est devenue le sanctuaire du prestige, produisant des piliers de la culture pop tels que « Autant en emporte le vent » ou « Le Magicien d'Oz ». Mayer ne se contentait pas de gérer des budgets, il agissait en démiurge de la morale, convaincu que le public avait un besoin vital de récits idéalisés. Pour lui, l'écran était un outil de cohésion nationale capable de magnifier les valeurs américaines par le prisme du glamour et de l'émotion.

Sa trajectoire incarne l'ambition d'une judéité immigrée, portée par une gratitude immense envers une terre d'accueil offrant tous les possibles. Son identité se lisait dans un esprit d'entreprise féroce et une fibre patriarcale qui le voyait diriger son studio comme une famille élargie. Réussir par le travail et l'imagination était, à ses yeux, la réponse ultime à l'exil. Il a inventé les codes du spectacle moderne pour souder une nation cosmopolite autour de symboles universels, faisant du cinéma une forme de justice culturelle offrant la beauté au plus grand nombre. Ce patriarche redoutable percevait le divertissement comme un acte de dignité, prouvant qu'un enfant

sans ressources pouvait dicter les rêves de la planète entière par la seule puissance de sa volonté.

L'empreinte de Louis B. Mayer sature encore l'industrie actuelle : il est l'architecte du « star-system » et du divertissement globalisé. En imposant des standards de perfection technique et de narration, il a fait de Hollywood la fabrique universelle des émotions. Sa réussite témoigne d'une résilience hors norme, illustrant comment la culture peut devenir le moteur d'une influence mondiale. Mayer nous laisse en héritage la certitude que le rêve est une marchandise précieuse qui exige autant de rigueur que de respect pour le cœur du public. Il nous rappelle, avec la force des pionniers, que l'Amérique s'est bâtie sur des bobines de film autant que sur des rails d'acier.

Steven SPIELBERG

L'enchanteur et le témoin

Steven Spielberg, né dans l'Ohio en 1946, s'est imposé comme le maître absolu de la narration visuelle, un créateur capable de redéfinir le divertissement populaire tout en sondant les abîmes de la mémoire collective. Des frissons des « Dents de la mer » à l'émerveillement de « E.T. », de la solennité de « La Liste de Schindler » au réalisme spontané de « Il faut sauver le soldat Ryan », il a fusionné

l'innovation technologique et la vibration émotionnelle pour toucher un public planétaire. Son talent particulier tient à ce regard qui conserve la pureté de l'enfance sans occulter les complexités de l'âge d'homme. Spielberg dépasse la fonction de metteur en scène pour devenir un archiviste du siècle, mobilisant sa caméra pour arracher à l'oubli la Shoah, l'esclavage ou les combats pour la liberté. À ses yeux, l'écran fonctionne comme un vecteur de fraternité, un lien sacré qui unit les individus à travers les frontières, transformant chaque projection en une méditation partagée sur nos destinées.

Sa trajectoire s'enracine dans une identité juive américaine vécue comme un cheminement vers la paix intérieure et le devoir de transmission. Longtemps marqué par un sentiment d'altérité, il a transcendé cette expérience en embrassant son histoire personnelle, point de bascule magistral marqué par la réalisation de son chef-d'œuvre consacré à Oskar Schindler. Cette conscience s'exprime par une volonté farouche de préserver les traces du passé, notamment à travers la création de la « Shoah Foundation », dédiée à la sauvegarde de la parole des survivants. Pour lui, appartenir à cette lignée impose de veiller sur le souvenir, fort de la certitude qu'un geste de sauvetage singulier possède une portée cosmique. Il représente cette pensée où l'attachement aux racines nourrit un humanisme sans frontières. Les thématiques de la cellule familiale, de la rupture et de la quête de sens irriguent sa filmographie, plaçant



← Louis B. MAYER, Steven SPIELBERG
et Jack WARNER

l'individu au cœur de chaque récit. Spielberg envisage l'art comme une tentative de restaurer l'harmonie du monde, notamment par la puissance des histoires.

l'imagination, lorsqu'elle est guidée par l'éthique, devient l'outil le plus puissant pour chasser les ténèbres et nous rapprocher les uns des autres.

Jack WARNER

Le poing de l'image

Jack Warner (1892-1978), né Jacob Warner, fut le moteur électrique de la Warner Bros. le studio qui osa « donner une voix au cinéma ». Plus jeune d'une fratrie d'immigrés juifs polonais, il a dirigé l'empire de Burbank d'une main de fer pendant quatre décennies. Sous son impulsion, la Warner s'est imposée comme le studio du réalisme social et du film noir, ancrant la fiction dans les soubresauts de l'actualité. En lançant « Le Chanteur de jazz » en 1927, il a brisé le

silence de l'écran, prouvant que l'audace technologique est le socle de la puissance culturelle. Warner n'était pas un esthète contemplatif, mais un combattant du récit, persuadé que le cinéma devait être à la fois un spectacle populaire et un levier d'engagement civique.

Son identité est celle d'un pionnier dont la judéité se traduisait par une énergie inépuisable et un patriotisme de reconnaissance. Bien avant la mobilisation générale, il engagea son studio dans une lutte courageuse contre le nazisme, faisant de ses films des armes de vérité. Pour lui, être juif signifiait réussir par le risque et la volonté pour honorer la liberté de sa terre d'accueil. Cette « Tsedaka » laïque consistait à offrir au public une vision sans fard du monde tout en lui permettant de s'en évader. Redouté pour son autoritarisme, il n'en restait pas moins un visionnaire dont le parcours, de la misère à la direction d'une multinationale de l'image, demeure le symbole même de l'ascension fulgurante.

L'impact de Jack Warner est structurel : il a imposé un style direct et énergique qui définit encore le cinéma classique. Aujourd'hui, sa marque reste synonyme d'innovation. Il a légué une culture d'entreprise fondée sur le flair, rappelant que si le cinéma est une usine de rêves, elle doit fonctionner avec la précision d'une horloge. Son héritage enseigne que la véritable influence naît de la capacité à anticiper les battements de cœur du public, prouvant que derrière l'éclat des stars, le travail acharné reste l'unique moteur du changement. 🎬



L'ABRI DU KEREN HAYESSOD QUI A SAUVÉ DES VIES

Six adolescents ont eu la vie sauve grâce à un abri mobile à Karmiel. Surpris par la sirène en plein match de football, ils n'ont eu que quelques secondes pour s'y réfugier. Efi a mis ses amis à l'abri juste avant que le missile tiré du Liban ne s'abatte à dix mètres de là où ils se trouvaient.

Un abri mobile coûte CHF 15'000. Grâce aux donateurs du Keren Hayessod, davantage de vies peuvent être protégées.



Don en ligne
www.keren.ch



“ Je suis entré le dernier. J'ai poussé mes amis dans l'abri et fermé la porte juste avant l'explosion. ”
Efi Schwartz, 12 ans
Habitant de Karmiel

MAISON JUIVE POUR PERSONNES ÂGÉES Etablissement Médico-Social

LIEU DE VIE
ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26
info@marronniers.ch
www.marronniers.ch

L'INTELLIGENCE EN PARTAGE

Les pionniers de la science et de la guérison qui ont repoussé les limites de l'humain

Hannah ARENDT

La sentinelle de la liberté

Hannah Arendt (1906 – 1975) n’a jamais cherché le confort des systèmes clos. Élève de Heidegger et de Jaspers, cette juive allemande contrainte à l’exil a fait du traumatisme du totalitarisme le moteur d’une pensée d’une lucidité implacable. En analysant la « banalité du mal » lors du procès Eichmann, elle a soulevé un voile terrifiant : l’abdication de la pensée individuelle devant la machine bureaucratique. Pour elle, la politique n’est pas une affaire d’administration, mais l’espace sacré de l’action et de la parole, le seul lieu où l’humain peut s’accomplir dans sa pluralité. Sa méfiance envers les idéologies de masse et son exigence de « penser sans garde-fou » en font une figure inclassable, érigeant l’exercice du jugement en ultime rempart contre la barbarie.

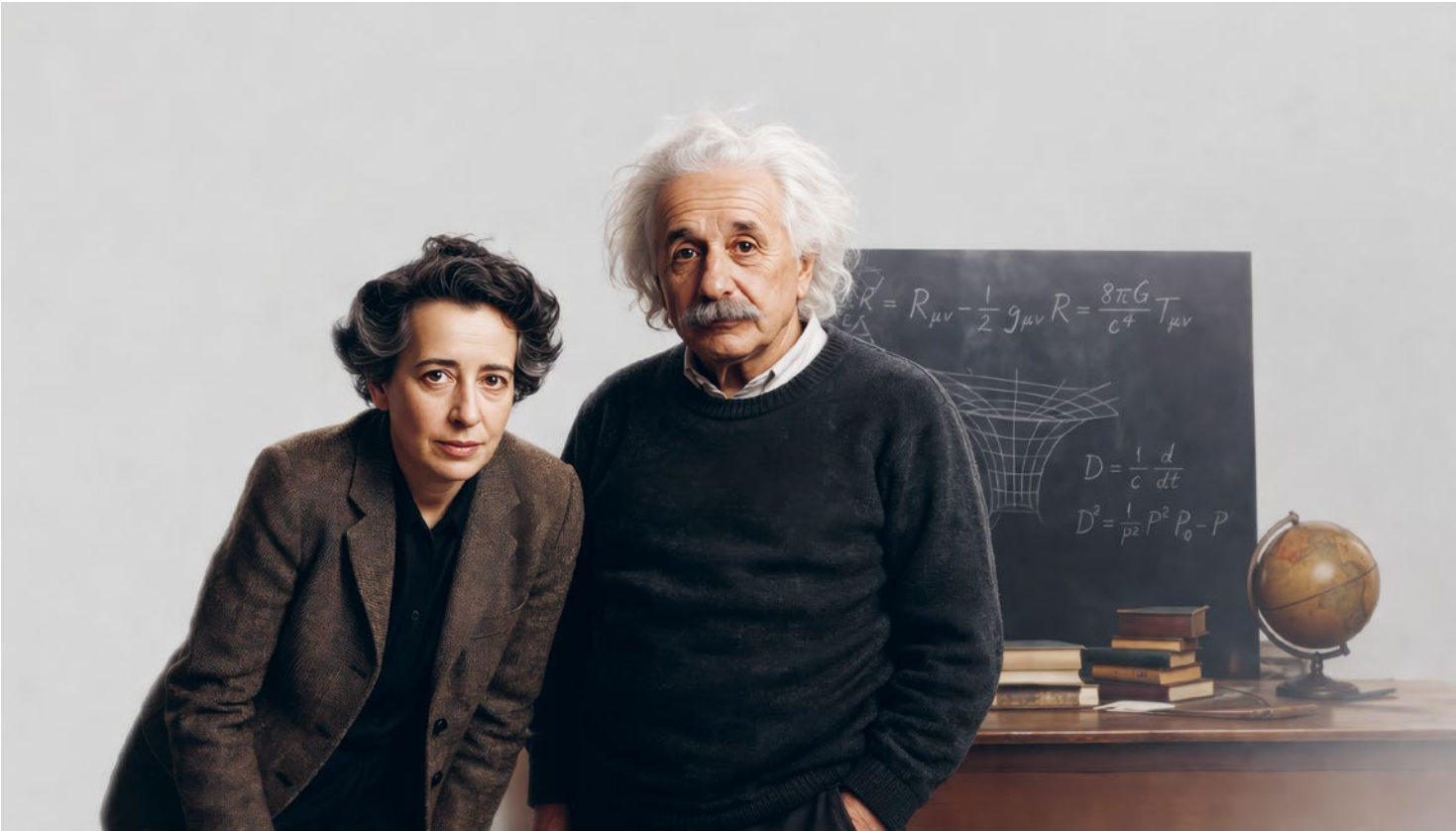
Cette identité, elle l’a vécue comme une « paria consciente », refusant l’assimilation comme le repli nationaliste. Son ancrage historique s’est mué en une réflexion universelle sur l’exclusion et la responsabilité morale du témoin. Être juive signale chez elle une obligation de clarté envers un monde en ruines, une volonté de comprendre l’incompréhensible pour protéger l’avenir. Elle incarne une intelligence rebelle, capable de heurter les consensus si la vérité l’exige. Dans son œuvre, l’acte de penser s’apparente à une forme de justice de l’esprit, un effort permanent pour rendre la cité plus habitable. Son héritage ne se trouve pas dans des dogmes, mais dans une méthode : celle de la vigilance absolue face à l’érosion du débat public.

Aujourd’hui, les concepts d’Arendt offrent les clés nécessaires pour décrypter les crises démocratiques et les nouveaux populismes. Elle a démontré que le mal s’enracine là où la responsabilité s’efface. La citoyenneté, soussaplume, devient une activité vitale, une pratique quotidienne plutôt qu’un statut passif. En nous apprenant que le rôle de l’intellectuel est de dire la vérité au pouvoir, elle a bâti le socle d’une éthique républicaine impérissable. Son courage rappelle que la liberté est un muscle qui s’atrophie dès qu’on cesse de l’exercer, et que le silence est le premier complice de la tyrannie.

Albert EINSTEIN

L'équation de l'humanité

Albert Einstein (1879 – 1955) n’a pas seulement redessiné les cartes du ciel ; il a réinventé la grammaire même de la réalité. En 1905, depuis son bureau de l’Office des brevets de Berne, ce jeune physicien iconoclaste pulvérise les piliers de la physique newtonienne. Sa théorie de la relativité révèle un univers où le temps se dilate et l’espace se courbe, une trame invisible et souple où la matière et l’énergie ne sont que les deux faces d’une même pièce. Pourtant, derrière l’abstraction mathématique de



↑ Hannah ARENDT et Albert EINSTEIN

E=mc², se cache un homme pour qui la science était une forme de spiritualité laïque. Einstein ne cherchait pas simplement à résoudre des équations. Il tentait de déchiffrer « la pensée de Dieu », convaincu que l’univers recelait une harmonie profonde que l’esprit humain avait le devoir de protéger contre le chaos de l’ignorance.

Lorsque l’ombre du nazisme s’étend sur l’Allemagne en 1933, Einstein transforme sa renommée mondiale en un bouclier politique. Contraint à l’exil, il s’installe à Princeton, d’où il devient le défenseur infatigable des réfugiés et des opprimés. Sa judéité, qu’il portait comme un héritage éthique plutôt que religieux,

irriguait son allergie viscérale à l’autorité aveugle. Il voyait dans le questionnement permanent — ce trait si caractéristique de l’exégèse juive — le moteur de la survie humaine. Pour lui, la poursuite de la vérité n’avait de sens que si elle s’accompagnait d’une quête de justice sociale. En déclinant la présidence de l’État d’Israël, il réaffirmait sa nature profonde : celle d’un intellectuel indépendant, refusant les cadres nationaux pour rester un « citoyen du monde ». Le concept de « Tikkoun Olam » trouvait chez lui sa traduction la plus pure dans l’alliance de la rigueur scientifique et de la compassion universelle.

Aujourd’hui, l’héritage d’Einstein s’insinue dans chaque recoin de notre quotidien technologique, de la précision des GPS

aux fibres optiques des lasers. Mais sa plus grande leçon réside peut-être dans son tourment des avant engagé. Conscient que son génie avait ouvert la voie à l’atome, il passa les dernières années de sa vie à plaider pour un désarmement mondial, rappelant que notre puissance technique ne doit jamais dépasser notre sagesse éthique. Sa silhouette, devenue l’allégorie de l’intelligence pure, nous rappelle que la curiosité est une vertu sacrée. Einstein nous laisse en partage la certitude que l’imagination est le véritable levier de la découverte. Il nous exhorte à conserver, malgré la complexité du monde, cette capacité d’émerveillement propre à l’enfance, prouvant que l’on peut scruter les confins de la galaxie tout en restant viscéralement ancré dans la défense de la dignité humaine.

Rosalind FRANKLIN

La vérité dans la matière

Rosalind Franklin (1920 – 1958) est la figure de proue d’une justice scientifique longtemps différée. Cristallographe d’exception, elle est l’autrice de la « Photo 51 », ce cliché de diffraction des rayons X qui a révélé la double hélice de l’ADN. Bien que ses travaux aient été exploités à son insu par Watson et Crick, sa rigueur expérimentale reste le socle de la biologie moléculaire moderne. Dans un milieu masculin souvent condescendant, elle a imposé une détermination sans faille, voyant dans la recherche une quête de vérité pure, loin des honneurs et de la gloriole. Pour elle, décrypter la nature était une discipline de l’observation fine, une lecture patiente des secrets de la vie.

Issue de la haute bourgeoisie juive londonienne, elle portait en elle un sens aigu du devoir et de l’excellence académique. Sa pratique scientifique reflétait une probité intellectuelle sans concession, où l’étude rigoureuse du monde devenait une forme de respect pour le vivant. Elle incarne ce judaïsme de la raison qui place l’éducation au-dessus de tout. Même frappée par la maladie, elle a poursuivi ses recherches sur les virus jusqu’à ses dernières forces, habitée

par une passion intacte. Franklin a transformé la connaissance en une offrande à l’humanité, devenant une icône de l’intégrité féminine dans un univers qui cherchait à l’effacer.

L’empreinte de Rosalind Franklin est aujourd’hui partout : dans les thérapies géniques comme dans les biotechnologies. Elle a révélé la géométrie de notre héritage biologique, ouvrant une ère médicale nouvelle. Désormais célébrée comme un modèle pour les chercheuses du monde entier, elle symbolise une éthique de la précision refusant les conclusions hâtives. Sa résilience face à l’injustice de ses pairs offre une leçon de dignité universelle. Elle nous a appris que la science et la vie quotidienne sont indissociables et que la lumière finit toujours par percer l’ombre des laboratoires pour rendre justice au génie.

Sigmund FREUD

L’architecte des profondeurs

Sigmund Freud (1856 – 1939) n’a pas seulement soigné les maux de son époque, il a forcé l’humanité à une introspection radicale, infligeant ce qu’il nommait lui-même une « blessure narcissique » au monde civilisé. En affirmant que le moi n’est pas maître dans sa propre demeure,

ce neurologue viennois a pulvérisé l’illusion d’un sujet totalement rationnel. Il a révélé l’existence de l’inconscient, ce continent immergé où bouillonnent nos désirs refoulés, nos pulsions et nos souvenirs d’enfance. À travers l’invention de la psychanalyse, Freud a transformé le cabinet médical en un laboratoire de l’âme. Sa méthode, la « cure par la parole », repose sur une conviction révolutionnaire : le langage possède le pouvoir de dénouer les nœuds du psychisme. Des méandres de « L’Interprétation du rêve » aux analyses de la culture, il a dépeint l’esprit comme un théâtre tragique où

↑Rosalind FRANKLIN et Sigmund FREUD

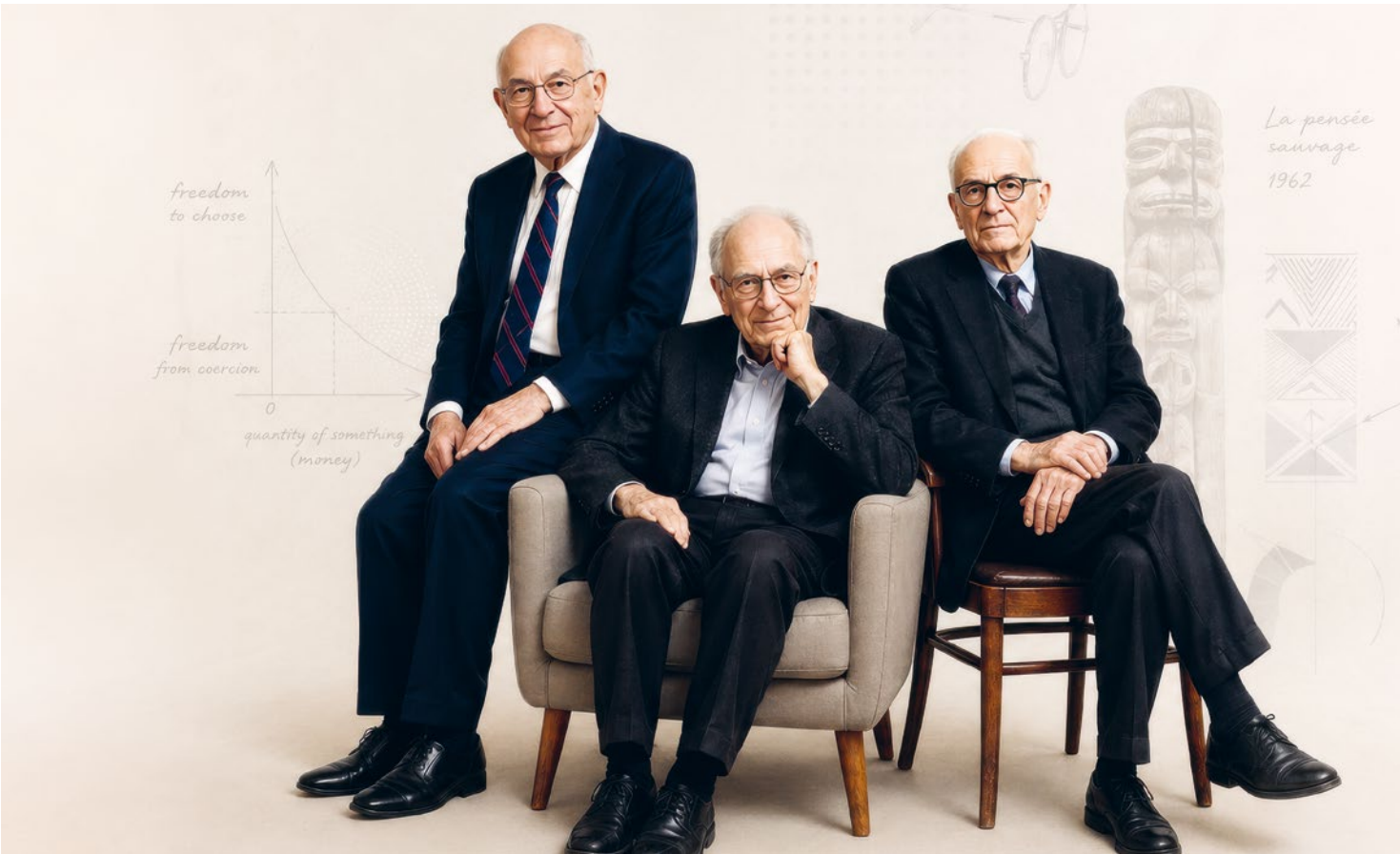
la conscience tente, tant bien que mal, de négocier avec ses propres ombres.

Cette audace intellectuelle, Freud la puisait dans une judéité vécue comme un rempart contre le conformisme. Bien que se revendiquant « juif athée », il voyait dans son appartenance à un peuple minoritaire la source de son indépendance de jugement. C’est cette posture de « outsider » qui lui a permis de braver les tabous de la Vienne puritaine pour explorer la sexualité infantile ou les mécanismes de la névrose. On retrouve dans son œuvre la trace d’une tradition de l’exégèse millénaire, déportée de l’étude des textes sacrés vers celle du langage humain, des rêves et des

lapsus. Pour lui, chaque mot, chaque silence est un signe à décoder. Contraint de fuir la barbarie nazie en 1939, il a emporté avec lui cette dignité de l’esprit qui préfère l’exil à la soumission. Il incarnait une pensée subversive dont l’ambition ultime était de « réparer » l’individu — une forme de « Tikkoun Olam psychologique » — en substituant la connaissance de soi à la répétition aveugle des souffrances.

Aujourd’hui, l’héritage de Freud est si vaste qu’il en est devenu atmosphérique. Notre façon de concevoir l’éducation, la sexualité, l’art ou même le marketing est littéralement imbibée de ses découvertes. Des termes comme « refoulement », « complexe » ou « acte manqué » font

désormais partie du patrimoine linguistique commun. Mais au-delà du lexique, il nous a légué une éthique de la vérité intérieure. Il a prouvé que la souffrance n’est pas une fatalité organique, mais un récit qui demande à être entendu. Dans un monde de plus en plus fragmenté, son œuvre rappelle que la voix de l’intellect, pour discrète qu’elle soit, finit toujours par se faire entendre. Freud nous enseigne que la véritable liberté ne consiste pas à nier nos conflits internes, mais à trouver le courage de les nommer pour cesser d’en être les otages. Il reste celui qui a appris à l’homme moderne que la lumière ne se trouve pas en fuyant l’obscurité, mais en osant y descendre avec la parole pour seule boussole.



↑ Milton FRIEDMAN, Daniel KAHNEMAN et Claude LÉVI-STRAUSS

Milton FRIEDMAN

La liberté pour seule boussole

Milton Friedman (1912–2006) fut le héraut d’une révolution économique qui a redessiné le globe. Chef de file de l’École de Chicago, ce Prix Nobel a fait de la liberté individuelle le pivot central de sa pensée. Pour lui, l’interventionnisme étatique était un frein à l’épanouissement humain. Il prônait au contraire le marché comme l’instrument démocratique le plus pur, fondé sur la coopération volontaire. Ses théories monétaristes ont inspiré les plus grands virages politiques

de la fin du XX^e siècle. Friedman voyait dans le capitalisme libéral non seulement un moteur de prospérité, mais surtout la condition préalable indispensable à toute liberté politique.

Fils d’immigrants à Brooklyn, son parcours incarne l’ascension par le mérite et l’excellence académique. Son style, marqué par un sens aigu du débat et une clarté pédagogique rare, traduisait une indépendance d’esprit typique d’une tradition qui refuse de se plier aux diktats de la majorité. Pour lui, l’émancipation économique était le meilleur rempart contre les tyrannies. Il considérait l’efficacité économique comme une forme de responsabilité envers la société, visant à maximiser le bien-être par l’initiative privée. Malgré les controverses suscitées par ses théories, il est

resté l’avocat inébranlable d’un monde où l’individu est le seul juge légitime de son propre intérêt.

L’influence de Friedman sature encore les politiques monétaires des banques centrales. Il a placé la liberté de choix au cœur de la modernité, contestant l’idée que le gouvernement puisse se substituer à la responsabilité personnelle. Son héritage est celui d’une confiance absolue en l’humain, rappelant que la prospérité naît de l’audace et non de la contrainte. En affirmant que la liberté est un tout indivisible, il est devenu l’architecte d’un monde d’échanges où chaque acteur est le moteur de son propre destin. Sa clarté et sa combativité restent des modèles pour ceux qui croient que le marché, bien utilisé, est un levier de civilisation.

Daniel KAHNEMAN

L’horloger de la pensée

Daniel Kahneman (1934 – 2024) a brisé le mythe de « l’Homo œconomicus » rationnel. Psychologue couronné par un Nobel d’économie, il a révélé les biais cognitifs qui sabotent nos jugements les plus sérieux. À travers son analyse des « Systèmes 1 et 2 », il a montré comment notre cerveau privilégie l’intuition rapide au détriment de la logique lente, nous rendant chroniquement vulnérables à l’erreur. Son œuvre n’est pas une critique de l’intelligence, mais

une invitation à l’humilité. En identifiant nos failles mentales, Kahneman a ouvert la voie à une gestion plus réaliste du risque et à une compréhension plus fine des comportements humains dans la politique et la finance.

Son enfance de juif caché dans la France occupée a sans doute forgé son acuité pour l’incertitude et la peur. Cette expérience précoce de la fragilité humaine a nourri une empathie profonde qui traverse toute sa recherche. Son esprit critique et son goût pour la remise en question des évidences manifestent un héritage intellectuel où la lucidité face au chaos est une vertu cardinale. Pour lui, la science était un moyen de « réparer » la décision humaine, une offrande pour éviter les catastrophes nées de l’aveuglement. Il incarne un

judaïsme de la connaissance introspective, scrutant l’âme avec la précision du scientifique pour en extraire des vérités universelles.

L’impact de Kahneman est total : de la médecine au marketing, ses concepts de « biais de confirmation » ou « d’aversion à la perte » sont devenus des standards mondiaux. Il a jeté un pont entre psychologie et économie, créant un champ de recherche en pleine expansion. Sa modestie légendaire rappelle que nous sommes souvent aveuglés à notre propre aveuglement. En nous apprenant à ralentir notre pensée, il a offert à l’humanité les outils d’une sagesse nouvelle. Sa vie nous rappelle que la vérité se cache souvent derrière nos illusions de clarté et que le progrès dépend de notre capacité à corriger nos propres intuitions.

Claude LÉVI-STRAUSS

L’inventeur de l’universel

Claude Lévi-Strauss (1908–2009) a radicalement transformé notre perception des cultures humaines. En fondant l’anthropologie structurale, il a démontré que les sociétés dites « primitives » possédaient des logiques mentales aussi complexes et rigoureuses que les nôtres. De « Tristes Tropiques » à ses études sur les mythes, il a révélé une « grammaire universelle » de l’esprit humain cachée derrière la diversité des coutumes. Pour lui, la culture est un système de signes permettant d’ordonner le monde. En mettant fin à la hiérarchie entre civilisations,

il a prouvé que la pensée sauvage possède sa propre poésie. Il fut la conscience mélancolique d’un siècle qui détruit sa propre richesse, s’érigeant en précurseur de l’écologie humaine.

Issu d’une famille d’artistes juifs français, son exil aux États-Unis durant l’Occupation fut le catalyseur de sa méthode. Sa posture de « regard éloigné » lui a permis de se décentrer, observant toutes les cultures avec un respect égal, sans jamais s’y emprisonner. Cette capacité « d’outsider » à chercher les invariants de l’humanité par-delà les frontières définit son approche. Pour Lévi-Strauss, l’anthropologie servait à préserver la richesse spirituelle des peuples menacés par l’uniformisation. Il incarne un judaïsme de l’universel, attentif à la fragilité des équilibres et à la dignité de chaque système social, quelle que soit sa technologie.

L’apport de Lévi-Strauss est une véritable décolonisation de la pensée. Il a instauré un relativisme culturel éclairé, rappelant que l’homme n’est pas le maître de la nature mais l’une de ses composantes fragiles. Aujourd’hui, son influence irrigue la philosophie et l’esthétique. Son écriture, d’une beauté cristalline, reste un modèle d’excellence scientifique. En nous apprenant que comprendre l’autre est le seul moyen de se comprendre soi-même, il a gravé l’idée que nous appartenons tous à une seule et même aventure de l’esprit. Sa leçon est celle de l’humilité : le monde a commencé sans l’homme et s’achèvera sans lui.

Karl MARX

L'anatomiste des révolutions

Karl Marx (1818 – 1883) n’a pas seulement théorisé l’économie, il a aussi disséqué les rouages invisibles qui meuvent les sociétés humaines. Depuis son exil londonien, ce travailleur acharné de la pensée a produit avec « Le Capital » une œuvre monumentale qui demeure, par-delà les tempêtes idéologiques, une grille de lecture incontournable du monde moderne. Pour Marx, l’histoire n’est pas une suite de hasards, mais le résultat de tensions matérielles concrètes : la lutte entre ceux qui possèdent les moyens de production et ceux qui n’ont que leur force de travail à vendre. En révélant des concepts tels que la plus-value ou l’aliénation, il a forcé l’humanité à regarder en face la réalité de l’exploitation. Sa rupture avec la philosophie contemplative est nette car il ne s’agit plus de comprendre le monde dans le silence des bibliothèques, mais de fournir les outils intellectuels nécessaires à sa transformation radicale.

Bien que son père se soit converti pour contourner les lois discriminatoires de la Prusse, Marx est l’héritier d’une longue lignée de rabbins d’élite. Cette ascendance, si elle ne s’est jamais traduite par une pratique

religieuse, irrigue son œuvre d’une force dialectique et d’une exigence de justice qui confinent au prophétisme. On retrouve chez lui cette passion typiquement juive pour l’exégèse, appliquée cette fois à l’analyse des rapports sociaux. Sa volonté de bâtir une société sans classes peut se lire comme une version sécularisée de l’espoir messianique, où la rédemption ne vient pas du ciel, mais de l’action collective des hommes. En se positionnant en concurrent critique, Marx a incarné une forme de résistance intellectuelle qui refuse les faux-semblants de l’ordre établi. Son engagement total pour les déshérités reflète une ambition de restaurer les structures mêmes de l’existence, faisant de la révolution non pas une fin en soi, mais le moyen d’accéder enfin à une humanité universelle.

L’influence de Marx sature encore notre présent, des débats sur la mondialisation à la critique de la marchandisation du vivant. S’il est le père des mouvements ouvriers et de l’État-providence, il est aussi celui qui nous rappelle sans cesse que l’économie est avant tout un rapport de force. Aujourd’hui, sa voix résonne avec une pertinence renouvelée face aux crises financières et à l’explosion des inégalités. Il a légué une méthode d’analyse impitoyable qui déshabille les fétiches de la consommation pour montrer les réalités humaines qu’ils dissimulent. Marx nous enseigne que le changement est la seule constante de l’histoire et que la conscience de classe est le premier pas vers la dignité. Son héritage demeure un cri de ralliement pour tous ceux qui refusent de considérer la pauvreté comme une fatalité, nous rappelant que l’histoire reste à écrire et que les chaînes les plus solides sont celles que l’on finit par briser ensemble.

Jonas SALK

L’offrande à l’humanité

Jonas Salk (1914 – 1995) est le virologue qui a terrassé la poliomyélite, libérant des millions d’enfants de la menace de la paralysie. Mais sa véritable prouesse, celle qui l’a élevé au rang de héros planétaire, fut son refus de breveter son vaccin. « Peut-on breveter le soleil ? », demandait-il, renonçant à une fortune colossale pour garantir l’accès universel à son invention. Salk a incarné une éthique médicale absolue, considérant la science comme un bien commun destiné à soulager la douleur. À travers le Salk Institute, il a créé un sanctuaire où la biologie dialogue avec l’architecture pour améliorer la condition humaine, prouvant que le génie n’est complet que lorsqu’il est désintéressé.

Fils d’immigrants ouvriers à New York, il a grandi avec une soif de savoir et un sens aigu de la responsabilité sociale. Sa vie fut une pratique radicale du don, voyant dans la santé un droit humain fondamental et non une marchandise. Il incarne ce judaïsme de la réparation du monde, où l’excellence académique est inséparable de l’engagement moral. Sa modestie face au succès et sa détermination face aux sceptiques ont fait de lui le symbole d’une science au service de la vie. Pour Salk, la réussite ne se calculait pas en profits, mais en vies sauvées, faisant de son existence une leçon de générosité qui continue de hanter positivement l’industrie pharmaceutique.



↑ Karl MARX, Jonas SALK et Barbara TUCHMAN

L’impact de Salk est incalculable : il a ouvert la voie à l’éradication de maladies dévastatrices et redéfini les standards de la santé publique. Son exemple est une référence constante dans les débats sur l’accès aux médicaments essentiels. Il a légué une vision de la recherche comme un service public, rappelant que notre responsabilité est d’être de « bons ancêtres » pour les générations futures. Salk nous a appris que la véritable gloire ne s’achète pas et que la science, lorsqu’elle est guidée par le cœur, a le pouvoir de vaincre les peurs les plus sombres. Il reste le bienfaiteur dont le brevet appartient à l’humanité tout entière.

Barbara TUCHMAN

La plume du destin

Barbara Tuchman (1912 – 1989) a réconcilié la rigueur de l’archive avec la puissance du récit romanesque. Double Prix Pulitzer, elle a exploré les failles de l’âme humaine à travers les grands basculements de l’histoire, des causes de la Grande Guerre dans « Les Canons d’août » à l’absurdité

des politiques suicidaires dans « La Marche vers la folie ». Autodidacte au style incisif, elle a rendu les enjeux géopolitiques accessibles sans jamais les simplifier. Pour elle, l’histoire n’est pas une science froide, mais le théâtre des passions et des erreurs humaines. Elle fut l’observatrice ironique de la comédie du pouvoir, méditant sans cesse sur la fragilité des civilisations.

Issue d’une lignée de diplomates juifs new-yorkais, elle a grandi dans un milieu imprégné par la politique internationale. Son exigence de vérité et son talent pour la narration traduisent une vigilance constante pour la justice et la paix. Elle incarne un judaïsme de la connaissance historique, où l’étude du passé sert de boussole au présent. En s’imposant comme une autorité dans un milieu intellectuel encore sexiste, elle a

prouvé que l’intelligence du récit est une force souveraine. Tuchman voyait dans l’histoire une manière d’offrir au public les clés de sa propre destinée, transformant ses livres en outils de compréhension pour les crises de notre temps.

Son œuvre survit par sa capacité à démontrer que ce sont les choix individuels et non des forces abstraites, qui façonnent le destin des nations. Ses analyses sur la stupidité politique restent d’une actualité brûlante pour les citoyens d’aujourd’hui. Elle a légué une méthode fondée sur le détail révélateur et la clarté du jugement, rappelant que la mémoire est le seul rempart contre la répétition des fautes passées. Tuchman nous a appris que la sagesse commence par l’humilité face à la complexité humaine. Son héritage est un miroir tendu à notre présent, nous rappelant que la connaissance est la seule lumière capable de freiner la marche vers la folie. 🕯️

LES GARDIENS DU SENS

Le rabbinat et les figures spirituelles qui ont guidé le GIL vers la modernité



↑ Rabbīn Nathan ALFRED, Rabbīn François GARAI et Rabbīn Josué FERREIRA

Rabbīn Nathan ALFRED

Lesprit sans frontières

Formé au l'Université de Cambridge, le rabbin Nathan Alfred – «successeur» de Rabbi François – incarne une figure de «passeur» dont l'horizon ne connaît pas de limites géographiques. De Singapour à Bruxelles, son parcours dessine une géographie spirituelle singulière, aboutissant aujourd'hui à la Communauté Juive Libérale de Genève. Sa méthode ? Rendre le sacré intelligible dans un monde globalisé et mobile. Rabbīn

itinérant dans l'âme, il adapte les concepts millénaires aux réalités d'une existence moderne, refusant les dogmes figés pour privilégier l'accompagnement individuel. Dans sa vision, le judaïsme est un espace d'inclusion radicale où chaque trajectoire personnelle trouve sa place, transformant la spiritualité en un levier de compréhension mutuelle.

Cette identité européenne et plurielle se nourrit d'une érudition polyglotte, capable de traduire les sagesses anciennes dans le langage de la cité d'aujourd'hui. Pour lui, la conversation avec les textes ne s'arrête jamais, elle s'enrichit au contraire des

apports de la science et de la philosophie contemporaine. «Rabbi Nathan» porte une voix de modération sur la scène internationale, convaincu que la religion doit agir comme un ferment de paix. Il redéfinit la «Tsedaka» non comme une simple charité, mais comme un engagement social actif qui transcende les clivages communautaires. Son approche, teintée d'humour et d'une bienveillance manifeste, lui permet de dialoguer avec toutes les générations, exigeant de chacune une même honnêteté intellectuelle.

Son œuvre se cristallise dans sa capacité à structurer des communautés au cœur de métropoles laïques et cosmopolites. Il a fait la preuve que la tradition, loin d'être un

frein, offre des réponses concrètes aux crises identitaires du XXI^e siècle. Aujourd'hui, son influence se déploie à travers l'Europe où il coordonne les efforts du judaïsme progressiste avec une polyvalence rare. Il dessine les contours d'une communauté ouverte, où le débat est un moteur de solidarité. En considérant le judaïsme comme une lumière éclairant tous les aspects de l'existence, il trace la voie d'un rabbinat tourné vers demain. Sa démarche rappelle que la véritable spiritualité ne craint jamais la rencontre, faisant du voyage vers l'autre la plus noble des destinations.

Rabbīn François GARAI

Le bâtisseur de ponts

Le rabbin François Garaï, né à Paris en 1945, est bien plus que le fondateur de la Communauté Juive Libérale de Genève (GIL) : il en est la sève. Pendant plus d'un demi-siècle, ce pédagogue hors pair a œuvré pour que la tradition ne soit pas un musée, mais un laboratoire. Sous son impulsion, une modeste assemblée est devenue une institution phare où les valeurs démocratiques et la modernité s'articulent sans heurts avec les textes ancestraux. Loin des consensus tièdes, il a imposé une vision audacieuse, plaçant l'égalité des genres au cœur du culte et faisant du dialogue interreligieux une exigence éthique. Pour lui, le judaïsme se définit comme une pensée en mouvement, une quête intellectuelle qui refuse de sacrifier la rigueur de l'étude aux sirènes de la facilité.

Sa trajectoire s'est forgée dans les défis de l'après-guerre, une époque où il fallait reconstruire non seulement des murs, mais aussi des sensibilités. Sa pratique rabbinique se lit comme une interprétation vivante des enjeux sociaux : pour lui, être juif implique d'assumer une parole citoyenne, loin de tout

repli identitaire. Cette liberté revendiquée fait de la foi un choix conscient, débarrassé du poids des habitudes sociales. Son investissement au sein de la Plateforme Interreligieuse de Genève illustre cette volonté de faire de la synagogue un acteur de la paix civile. En plaçant l'éducation et l'altérité au sommet de ses priorités, il a concrétisé l'idéal du «Tikkoun Olam» – la réparation du monde – au sein même de la cité genevoise.

Le rayonnement de «Rabbi François» se mesure à la maturité spirituelle des générations qu'il a formé. Il a réussi le pari de faire du judaïsme progressiste une force incontournable en Suisse, capable de peser sur les débats de bioéthique ou de justice sociale. Même émérite, sa parole reste une boussole. Il laisse derrière lui une transmission incandescente, guidée par l'idée que la tradition consiste à transmettre le feu plutôt qu'à adorer les cendres. Son leadership, marqué par le courage face aux conservatismes, démontre que l'ancrage dans ses racines est le plus sûr chemin vers l'universel. En unissant le respect du passé à l'audace créatrice, il a offert au judaïsme libéral un avenir aussi solide que son histoire.

Rabbīn Josué FERREIRA

Le souffle de la transmission

Né en France au sein d'une famille aux racines espagnoles et portugaises, le rabbin Josué Ferreira s'est établi à Genève en y apportant une sensibilité nourrie par une double culture et un parcours européen affirmé. Ses études, menées entre la France et Londres pour son rabbinat, lui ont permis de forger une identité ancrée dans les valeurs humanistes du continent. Bien qu'il se défende d'être un spécialiste des humanités classiques, sa rigueur académique et sa

curiosité intellectuelle colorent singulièrement son ministère au sein du GIL, où les sources de la tradition juive dialoguent naturellement avec les enjeux de la pensée moderne.

Rabbīn de terrain avant tout, il se distingue par une présence empreinte d'une grande empathie lors des moments charnières de la vie des fidèles. Pour lui, le soutien moral ne va jamais sans une profondeur de réflexion constante. Il a fait de la transmission – au sens le plus large et le plus dynamique du terme – et de l'enseignement de l'hébreu les deux piliers indissociables de son action. Il demeure convaincu que la maîtrise de la langue est la véritable clé d'une autonomie spirituelle et d'un accès direct aux sources.

Pour lui, le judaïsme n'est pas une relique du passé, mais une force vive capable d'irriguer le présent par ses principes de justice et de compassion. Sa pédagogie de la proximité transforme le texte sacré en un miroir du quotidien, un outil précieux pour se comprendre soi-même et décrypter la complexité du monde contemporain. Cette vision se manifeste dans un engagement total : chaque cours et chaque prêche visent à réveiller la conscience éthique. «Rabbi Josué» incarne ainsi une fidélité active à l'histoire, transformant l'héritage reçu en un moteur d'action pour aujourd'hui. Sa présence à Genève témoigne d'une volonté farouche de maintenir vivante une flamme qui, tout en respectant le chemin parcouru par les générations précédentes, s'adresse avec force et clarté aux défis de l'homme moderne. 🕯️

ÉCLAIREURS DU SACRÉ

Les penseurs et philosophes qui ont réconcilié tradition et modernité



↑ Martin BUBER, Rebecca N. GOLDSTEIN et Emmanuel LEVINAS

Martin BUBER

Le philosophe du dialogue

Martin Buber, né à Vienne en 1878 et mort à Jérusalem en 1965, est l'un des penseurs les plus influents du vingtième siècle, dont la réflexion a irrigué tant la théologie que la psychologie et la pédagogie. Sa pensée culmine dans son œuvre magistrale « Je et Tu », publiée en 1923, où il définit

l'existence humaine comme une rencontre permanente. Pour Buber, l'homme ne devient un « Je » qu'au contact du « Tu », qu'il s'agisse de son prochain ou du « Tu éternel », Dieu. Ce partisan d'un humanisme radical a consacré sa vie à jeter des ponts, refusant les systèmes clos et les idéologies pétrifiées. Acteur central de la renaissance culturelle juive en Allemagne avant d'émigrer en Palestine en 1938, il a prôné inlassablement un dialogue entre Juifs et Arabes, convaincu que la paix ne peut naître que d'une

reconnaissance mutuelle sincère et d'une coexistence fondée sur la relation humaine plutôt que sur la force politique.

Son héritage culturel est profondément marqué par sa redécouverte du hassidisme, ce mouvement mystique d'Europe de l'Est dont il a recueilli et réécrit les contes pour les rendre accessibles à l'Occident. Sa judéité est une spiritualité de la présence et de l'enthousiasme, loin de tout formalisme légaliste. En traduisant la Bible en allemand avec Franz Rosenzweig, il a cherché à restituer la puissance sonore et l'oralité du texte original, voyant dans l'Écriture une parole vivante adressée à chaque individu. Pour Buber, être juif consiste à réaliser le divin dans le monde concret, à travers les relations sociales et communautaires. Il incarne un judaïsme de l'ouverture, où la tradition n'est pas un fardeau mais une source d'inspiration pour agir dans le présent, faisant de chaque instant une opportunité de rencontre sacrée avec l'autre et avec la création.

L'impact de Martin Buber sur notre monde contemporain réside dans sa critique visionnaire de la déshumanisation et de la chosification des rapports sociaux. Sa distinction entre la relation « Je-Tu », empreinte de respect, et la relation « Je-Cela », où l'autre est traité comme un objet, reste une clef d'analyse essentielle pour comprendre les crises de la modernité. Son apport majeur est d'avoir placé la responsabilité relationnelle au cœur de l'éthique, influençant des courants allant de la psychothérapie humaniste à la philosophie de l'éducation. Aujourd'hui, alors que les communications numériques s'intensifient au détriment de la rencontre réelle, sa pensée rappelle que « toute vie véritable est rencontre ». Et que le dialogue n'est pas une simple conversation, mais un engagement spirituel qui exige du courage, de l'écoute et une vulnérabilité assumée pour bâtir une société authentiquement humaine.

Rebecca N. GOLDSTEIN

La raison de la foi

Rebecca Newberger Goldstein, née en 1950 à White Plains, New York, est une figure rare capable de faire dialoguer avec un égal brio la rigueur de la philosophie analytique et la profondeur de la fiction romanesque. Élevée dans une famille juive orthodoxe avant de devenir professeure de philosophie et chercheuse en sciences cognitives, elle explore dans son œuvre les tensions entre la raison scientifique et le besoin de sens spirituel. Lauréate de la « National Humanities Medal », elle est l'auteure d'ouvrages marquants comme « 36 arguments pour l'existence de Dieu », où elle mêle narration et démonstration logique. Sa pensée refuse le réductionnisme simpliste, cherchant à comprendre comment l'individu moderne peut concilier

Emmanuel LEVINAS

Le visage de l'autre

Emmanuel Levinas, né en Lituanie en 1906 et naturalisé français en 1930, a opéré un basculement majeur dans l'histoire de la philosophie en plaçant l'éthique au-dessus de la métaphysique. Marqué par ses études auprès de Husserl et Heidegger, mais plus encore par l'expérience de la captivité durant la Seconde Guerre mondiale et la destruction de sa famille dans la Shoah, il a consacré son œuvre à repenser l'humain après la barbarie. Pour Levinas, le point de départ de toute pensée n'est pas le « Je pense », mais la rencontre avec le visage d'autrui. Ce visage, dans sa nudité et sa fragilité, nous adresse un commandement muet mais absolu : « Tu ne tueras point ». À travers des ouvrages

une vision du monde fondée sur la preuve avec l'héritage d'une tradition ancienne. Elle incarne cette nouvelle garde d'intellectuels qui voient dans la philosophie un outil pour naviguer dans la complexité de l'identité juive contemporaine.

Son héritage culturel est au centre de sa quête intellectuelle. Bien qu'elle se définisse comme une athée humaniste, Goldstein reste profondément imprégnée par la structure mentale et éthique du judaïsme. Elle utilise sa formation philosophique pour interroger les grandes figures de la pensée juive, notamment Spinoza, auquel elle a consacré une biographie intellectuelle magistrale, « Le traître de Dieu ». Elle y analyse comment l'excommunication de Spinoza a marqué la naissance de la subjectivité juive moderne, capable de critiquer la tradition de l'intérieur. Pour Goldstein, la judéité est une conversation ininterrompue avec le passé, faite de questionnements radicaux et d'une passion pour la vérité. Elle

comme « Totalité et Infini », il définit la subjectivité non pas comme une affirmation de soi, mais comme une responsabilité infinie envers l'autre, faisant de nous les otages volontaires du destin de notre prochain.

Son héritage culturel juif est la sève qui nourrit l'intégralité de sa rigueur phénoménologique. Formé à l'exégèse traditionnelle dans sa jeunesse, il a su marier la pensée grecque et la sagesse hébraïque d'une manière inédite. Ses « Lectures talmudiques » ont prouvé que les textes anciens recèlent une modernité philosophique capable d'éclairer les problèmes les plus brûlants de la cité. Pour Levinas, la judéité est une religion d'adultes, fondée sur la difficulté de l'étude et l'exigence de la Loi plutôt que sur l'effusion mystique. Il voit dans le judaïsme l'essence même de l'éthique : un appel à sortir de soi pour servir autrui. Sa judéité se manifeste dans ce refus du sacré irrationnel au profit d'une justice concrète, faisant de la relation à l'autre le

montre que l'on peut s'éloigner de l'observance religieuse tout en restant fidèle à une certaine manière juive de questionner le monde, où l'intellect est le premier instrument de la dignité humaine.

L'impact de Rebecca N. Goldstein sur notre monde contemporain réside dans sa capacité à rendre les débats métaphysiques accessibles et vibrants. Elle a su montrer que les questions sur l'existence de Dieu ou la nature de la conscience ne sont pas des abstractions académiques, mais des enjeux vitaux qui façonnent nos existences. Son apport majeur est d'avoir réconcilié l'émotion et la logique, prouvant que la science ne vide pas le monde de sa merveille, mais qu'elle exige simplement une nouvelle forme de spiritualité, plus lucide et plus exigeante. Aujourd'hui, son influence se fait sentir auprès d'un public qui refuse de choisir entre l'héritage de ses ancêtres et les lumières de la raison. Elle nous rappelle que « la vie de l'esprit est une aventure continue », et que la véritable sagesse consiste à habiter nos doutes avec autant de ferveur que nos certitudes d'autrefois.

seul chemin possible vers le divin. Il reste la figure emblématique d'un judaïsme libéral par son esprit, où la tradition est un outil de libération intellectuelle.

L'impact d'Emmanuel Levinas sur notre monde contemporain est colossal, car il a fourni les fondements d'un humanisme renouvelé, capable de résister aux totalitarismes et à l'indifférence. Sa philosophie du visage est devenue une référence majeure dans les domaines du droit, de la médecine et de l'action humanitaire, rappelant que l'individu précède toute catégorie politique ou sociale. Son apport majeur est d'avoir montré que notre identité ne se construit pas contre les autres, mais par et pour les autres. Aujourd'hui, sa pensée est un rempart contre le repli sur soi et le narcissisme ambiant, nous obligeant à reconnaître notre dette envers chaque visage que nous croisons. Levinas a légué une vision où la paix n'est pas un simple accord entre puissances, mais l'acte spirituel de se tenir pour responsable de tout ce qui arrive à l'autre. 🕯



↑ René CASSIN et Beate KLARSFELD

René CASSIN

L'architecte des droits universels

René Cassin, né à Bayonne en 1887, est le visage de la conscience juridique mondiale du XX^e siècle. Blessé gravement durant la Première Guerre mondiale, il tire de cette souffrance une détermination inébranlable à bâtir un ordre international fondé sur la paix et la dignité. Premier civil à rejoindre le général de Gaulle à Londres en 1940, il devient le juriste de la France libre, rédigeant les textes qui maintiennent la légitimité de la République face au régime de Vichy. Son œuvre culmine au lendemain de la Shoah, lorsqu'il devient l'un des principaux rédacteurs de la Déclaration universelle des droits de l'homme en 1948. Pour ce combat incessant, il reçoit le

prix Nobel de la paix en 1968, utilisant la dotation pour fonder l'Institut international des droits de l'homme. Sa vie entière fut un plaidoyer pour que le droit ne soit plus un outil de puissance, mais un bouclier pour les plus vulnérables.

Son héritage culturel juif est la source invisible de son engagement universel. Issu d'une famille juive française parfaitement intégrée, Cassin incarne cet idéalisme prophétique qui voit dans la justice la valeur suprême. Il ne sépare jamais sa lutte pour les droits de l'homme de son attachement à ses racines. Président de l'Alliance israélite universelle pendant vingt-huit ans, il œuvre à l'éducation et à l'émancipation des populations juives à travers le monde. Sa judéité se manifeste dans son refus du fatalisme et sa croyance en la perfectibilité des institutions humaines. Pour lui, la vocation juive consiste à porter un message de justice qui dépasse les frontières confessionnelles pour s'adresser à l'humanité entière. Il a su marier la tradition de l'étude et de l'exégèse avec

les exigences de la modernité laïque, faisant du droit un outil de rédemption pour une civilisation meurtrie.

L'impact de René Cassin sur notre monde contemporain est structurel. Les institutions qu'il a contribué à créer, comme la Cour européenne des droits de l'homme, dont il fut le président, restent les derniers remparts contre l'arbitraire. Son apport majeur est d'avoir placé l'individu au centre du droit international, autrefois réservé aux seuls États. Aujourd'hui, alors que les libertés fondamentales sont menacées, sa pensée nous rappelle que « les droits de l'homme n'ont pas de patrie » et qu'ils exigent une vigilance de chaque instant. Son nom est devenu synonyme d'un humanisme exigeant qui ne cède jamais devant la force brute. En entrant au Panthéon en 1987, il a rejoint les grandes figures de la liberté, nous léguant une boussole éthique pour naviguer dans les crises du présent. Cassin nous enseigne que la paix n'est pas l'absence de conflit, mais le règne sans partage de la justice.

LES CONSCIENCES ÉVEILLÉES

Ces justes et militants qui ont fait du droit et de la dignité leur seule boussole

Beate KLARSFELD

La sentinelle de la vérité

Beate Klarsfeld, née à Berlin en 1939, incarne avec son mari Serge une forme de militantisme mémoriel radical et efficace. Fille d'un soldat de la Wehrmacht, elle choisit de rompre le silence coupable de l'Allemagne d'après-guerre par un acte spectaculaire : en 1968, elle gifle publiquement le chancelier Kurt Georg Kiesinger pour dénoncer son passé nazi. Cet acte fondateur marque le début d'une vie consacrée à la traque des criminels de guerre impunis et à la documentation de la Shoah. Par ses actions directes, ses recherches historiques et sa pression constante sur les gouvernements, elle a forcé l'Europe à regarder son passé en face. Sa détermination a permis de traduire en justice des figures comme Klaus Barbie ou Maurice Papon, transformant le devoir de mémoire en un acte politique et judiciaire concret qui a durablement marqué la conscience européenne.

Son héritage culturel est celui d'une identité choisie et d'une solidarité absolue avec le peuple juif. Bien que non juive de naissance, Beate Klarsfeld a fait du destin juif son propre combat, se définissant par son action aux côtés de Serge Klarsfeld et de la communauté des fils et filles de déportés. Sa démarche est celle d'une réconciliation par la vérité, refusant l'amnésie collective qui protégeait les anciens responsables du Troisième Reich. Sa judéité est une judéité d'alliance, forgée dans la lutte contre l'antisémitisme et pour la reconnaissance de la spécificité de la Shoah. En documentant chaque convoi de déportation, elle a redonné un nom et une dignité aux victimes, s'inscrivant dans la tradition juive du souvenir qui fait de la

mémoire un rempart contre l'anéantissement. Son parcours démontre que la responsabilité face à l'histoire ne connaît pas de frontières religieuses ou nationales.

L'impact de Beate Klarsfeld sur notre monde contemporain réside dans la création d'un modèle de vigilance citoyenne. Elle a prouvé qu'un individu, armé de sa seule volonté et de la vérité historique, pouvait faire basculer des institutions et obtenir justice. Son apport majeur est d'avoir transformé la perception sociale de la mémoire qui n'est plus une simple commémoration, mais un combat actif pour la vérité. Aujourd'hui, son action reste une référence pour tous ceux qui luttent contre l'impunité des crimes de masse. Beate Klarsfeld nous aura transmis que le confort du silence est le complice de la barbarie et que « le pardon n'appartient pas aux vivants » lorsqu'il s'agit de crimes contre l'humanité. Son nom est devenu un symbole de courage moral, nous enseignant que la véritable dignité d'une nation se mesure à sa capacité à affronter ses propres ténèbres pour construire un avenir fondé sur la justice.

Léon SCHWARTZENBERG

Le médecin de la cité

Léon Schwartzberg, né à Paris en 1923, fut bien plus qu'un cancérologue de renommée mondiale. Il fut aussi un militant acharné de la dignité humaine sous toutes ses formes. Engagé dans la Résistance dès son plus jeune âge, il garde de cette période un refus viscéral de l'injustice et de l'exclusion. Médecin visionnaire, il a révolutionné l'approche de la maladie en plaçant le patient et sa parole au cœur du soin, n'hésitant pas à briser les tabous sur la fin de vie ou l'annonce du diagnostic. Son engagement a rapidement débordé les murs de l'hôpital pour investir le champ

social et politique. Ministre éphémère de la Santé, il a surtout marqué les esprits par son soutien indéfectible aux sans-papiers, aux mal-logés et aux toxicomanes. Pour lui, la médecine était une forme d'action politique visant à soigner les plaies d'une société qui rejette ses membres les plus fragiles.

Son héritage culturel juif irrigue chacune de ses prises de position. Issu d'une famille marquée par les persécutions, Schwartzberg portait en lui une conscience aiguë de la vulnérabilité et de la nécessité de la solidarité. Sa judéité se manifestait dans son interprétation de la valeur de la vie humaine, qu'il considérait comme infinie, mais aussi dans son exigence éthique de justice sociale. Il incarnait cette figure du Juste qui ne peut rester indifférent à la souffrance de l'autre, quel qu'il soit. Pour lui, l'héritage juif n'était pas un repli identitaire, mais une ouverture au monde, une injonction à réparer le monde, le « Tikkoun Olam ». Dans ses écrits comme « Requiem pour la vie », il explore les



↑ Léon SCHWARTZENBERG



↑ **Élie WIESEL**

questions morales avec une acuité qui rappelle les grands débats talmudiques, cherchant toujours à concilier la rigueur de la loi et la compassion nécessaire face à la détresse humaine.

L'impact de Léon Schwartzberg sur notre monde contemporain réside dans son humanisation de la pratique médicale et son courage civique. Il a ouvert la voie aux débats actuels sur l'éthique médicale, les soins palliatifs et le droit de mourir dans la dignité. Son apport majeur est d'avoir montré que la science sans conscience n'est que ruine de l'âme et que le savoir médical donne une responsabilité particulière dans la cité. Aujourd'hui, son nom reste associé aux grandes luttes pour les droits des exclus, rappelant que la santé est un droit universel qui ne doit souffrir aucune exception. Il nous a légué une vision de la société où la fraternité n'est pas un vain mot, mais une pratique quotidienne.

Élie WIESEL

Le messenger de l'humanité

Élie Wiesel, né en 1928 à Sighet en Transylvanie, est devenu après sa survie aux camps d'Auschwitz et de Buchenwald la voix universelle de la mémoire juive. Son premier récit, « La Nuit », a brisé le silence de l'après-guerre pour mettre des mots sur l'innommable, transformant sa souffrance personnelle en un témoignage pour l'humanité entière. Écrivain, philosophe et pédagogue, il a consacré sa vie à témoigner de la Shoah, non pour s'enfermer dans le passé, mais pour empêcher que l'indifférence ne permette de nouveaux génocides. Lauréat du prix Nobel de la paix en 1986, il a utilisé sa tribune mondiale pour défendre les opprimés de toutes origines, des victimes

de l'apartheid aux minorités persécutées en ex-Yougoslavie. Sa présence frêle mais sa parole puissante ont fait de lui un témoin incontournable, rappelant sans cesse que le contraire de l'amour n'est pas la haine, mais l'indifférence.

Son héritage culturel est profondément enraciné dans le monde du hassidisme et de l'étude juive traditionnelle qu'il a connue durant son enfance. Sa judéité est une quête spirituelle incessante, marquée par le silence de Dieu à Auschwitz mais nourrie par la richesse des textes. Il a su transmettre la ferveur des contes hassidiques et la profondeur de la pensée biblique à travers une œuvre immense, de « Célébration hassidique » à ses analyses de figures prophétiques. Pour Wiesel, être juif, c'est porter en soi une mémoire plurimillénaire qui impose une responsabilité envers autrui. Sa judéité est un humanisme de l'écoute et de la transmission, où le souvenir est un acte de résistance contre le néant. Il voyait dans le dialogue entre les cultures la seule issue possible face à la barbarie, faisant de la tradition juive un pont vers l'universel sans jamais renier la singularité de son expérience.

L'impact d'Élie Wiesel sur notre monde contemporain est indélébile, car il a imposé la Shoah comme un événement central de la conscience historique moderne. On lui doit d'avoir théorisé la responsabilité du témoin et d'avoir fait du « Plus jamais ça » un impératif moral concret. Aujourd'hui, sa pensée continue de guider ceux qui luttent contre le racisme et l'oubli. Il nous a légué une vision du monde où la parole est une arme de construction massive et où chaque récit est une graine d'espoir. En affirmant que « celui qui écoute le témoin devient témoin à son tour », il a créé une chaîne de transmission qui nous engage tous. Élie Wiesel nous aura enseigné que même au cœur des ténèbres les plus épaisses, l'homme peut rester un être de lumière par sa capacité à raconter, à se souvenir et à s'indigner. Son héritage est un appel vibrant à ne jamais se taire devant l'injustice. 🕯️



GEROFINANCE

RÉGIE DU RHÔNE



Soyez sûr de frapper à la bonne porte

Tous types de biens et surtout le vôtre.

Gérance, copropriétés, mises en valeur, location résidentielle

gerofinance.ch Genève | Vaud | Fribourg | Neuchâtel | Valais



LES VOIX ET MÉLODIES DU PATRIMOINE

Les voix et mélodies du patrimoine : les maestros et icônes qui ont résonné au-delà des frontières

Barbara

La longue dame brune de la mémoire

Barbara (1930–1997), née Monique Serf, a fait de la chanson un espace sacré, un territoire où la pudeur et l’aveu se rejoignent dans un murmure. Son destin fut forgé dans les flammes de l’Occupation et les silences de l’enfance, une période d’errance où la survie dépendait de la discrétion. Devenue la « Longue Dame brune », elle a hanté les scènes avec son piano pour unique compagnon, créant un lien organique, presque religieux, avec un public qu’elle chérissait par-dessus tout. Ses compositions, de « Nantes » à « L’Aigle noir », sont des paysages intérieurs où chaque mot semble avoir été arraché à la nuit pour devenir lumière. Sur les planches, son corps tout entier semblait se plier à la dictée de ses émotions, faisant de chaque récital une cérémonie de retrouvailles. Elle n’interprétait pas ses titres, elle les vivait, offrant

une performance théâtrale où le silence entre les notes comptait autant que la mélodie. Cette intensité dramatique a transformé le music-hall en un lieu de confession intime, accessible à tous ceux qui reconnaissaient en elle leurs propres fêlures.

Le poids de l’histoire et la conscience de l’exil irriguent la moindre de ses respirations artistiques. Sa judéité était celle de la fuite et du souvenir, une force invisible qui l’a poussée à chercher la fraternité au-delà des rancœurs. Son geste magnifique à Göttingen, tendant la main à une jeunesse allemande alors qu’elle-même avait fui la traque nazie, illustre cette capacité à transcender les traumatismes par la poésie. Elle incarnait cette résilience juive européenne qui choisit la création comme réponse au néant. Chanter était pour elle une nécessité vitale, une façon de transformer la douleur en une mélodie universelle capable de panser les plaies les plus secrètes. Dans cette quête de réconciliation, elle a su trouver les mots justes pour évoquer l’absence et le pardon sans jamais verser dans le ressentiment. Son écriture, dépouillée mais d’une précision foudroyante, s’apparente à une quête de vérité où l’on cherche, derrière l’ombre du

passé, une raison de croire en l’avenir. Elle portait en elle la mémoire de ceux qui ne peuvent plus parler, faisant de son micro une voix pour les disparus.

Son sillage dans la chanson française est celui d’une exigence absolue. Elle a brisé les conventions de l’interprétation, imposant un style où l’émotion pure prime sur la démonstration vocale. En s’engageant très tôt dans la lutte contre le sida, elle a prouvé que l’artiste doit être une sentinelle de l’ombre, attentive aux souffrances de son temps. Barbara nous a légué bien plus que des chansons : elle nous a laissé une éthique de la fragilité, dévoilant que la beauté est la seule transmutation possible du passé, une force capable de guider ceux qui cherchent leur chemin dans le silence des épreuves. Cet engagement ne se limitait pas à la scène, car elle allait à la rencontre des plus isolés dans la discrétion la plus totale. En refusant les compromis commerciaux, elle a maintenu une intégrité qui force le respect et inspire encore aujourd’hui de nombreux auteurs. Elle a démontré que la vulnérabilité, loin d’être une faiblesse, est le moteur d’une puissance artistique capable de traverser les modes. Sa trace demeure indélébile, inscrite dans le cœur de ceux pour qui la musique est le dernier refuge de l’authenticité humaine.

Leonard BERNSTEIN

Le maestro de l’universel

Leonard Bernstein (1918–1990) s’est imposé comme l’incarnation d’une musique affranchie de toute hiérarchie, un créateur total refusant de sacrifier le prestige de l’opéra à l’énergie brute de Broadway. Premier chef d’orchestre né sur le sol américain à s’imposer devant les institutions européennes les plus rigides, il a profondément transformé la figure du maestro en y insufflant une chaleur et une pédagogie alors inédite. Avec « West Side Story », il a capturé le pouls électrique de l’Amérique urbaine, transformant les rythmes de jazz et de danses latines en un langage symphonique d’une complexité redoutable, prouvant ainsi que l’excellence académique pouvait parfaitement s’épanouir dans la modernité la plus populaire. Son style de direction, d’une expressivité presque athlétique, n’était jamais une démonstration de force, mais plutôt une invitation à ressentir physiquement chaque pulsation de la partition. En brisant la barrière entre l’élite et le grand public, il a offert à la direction d’orchestre une visibilité médiatique sans précédent, notamment grâce à ses célèbres « Young People’s Concerts » télévisés qui ont formé des générations d’auditeurs à travers le monde.

Fils d’immigrants ukrainiens, Bernstein a puisé dans la liturgie et les textes bibliques la substance de ses œuvres les plus intimes et torturées, à l’image de sa symphonie « Kaddish ». Sa démarche artistique s’apparentait à une quête de sens permanente, une manière de confronter le divin



↑ Barbara et Leonard BERNSTEIN

aux horreurs et aux doutes d’un vingtième siècle tourmenté. Pour lui, l’identité juive ne se limitait pas à un héritage culturel, mais impliquait une mission concrète de justice sociale, une volonté farouche de rapiécer le monde par le biais de l’harmonie sonore. Il a conçu la musique comme une prière laïque et universelle, capable de bâtir des ponts là où les dogmes érigent des murs. Cette dimension spirituelle imprègne également ses œuvres plus profanes, où l’on retrouve systématiquement cette tension entre l’angoisse de l’homme moderne et un besoin viscéral de transcendance. En intégrant des éléments de la tradition hébraïque au cœur du répertoire contemporain, il a su créer une œuvre qui, tout en étant profondément ancrée dans son histoire personnelle, parle au cœur de l’humanité entière, indépendamment des croyances ou des origines géographiques.

Cette foi inébranlable en la puissance de l’art face à la violence a marqué ses engagements les plus spectaculaires, comme lorsqu’il dirigea la Neuvième symphonie

de Beethoven au pied du Mur de Berlin à peine tombé. À cette occasion, il substitua symboliquement le mot « Liberté » au mot « Joie » dans l’Ode de Schiller, marquant ainsi un moment d’histoire où la baguette du chef devenait un outil de diplomatie culturelle. Qu’il analyse les structures de Bach pour des enfants ou qu’il s’investisse politiquement contre les discriminations raciales, il est demeuré l’ambassadeur d’une culture vivante, exigeante mais toujours accessible. Son parcours démontre que la musique possède cette faculté unique de nommer l’indicible et que l’engagement social d’un artiste constitue le moteur indispensable d’une société libre et consciente. Par sa capacité à fusionner les genres, du ballet à la messe, Bernstein a laissé derrière lui un vaste territoire sonore où la technique n’est jamais une fin en soi, mais le vecteur d’une émotion partagée. Il a prouvé que la figure du musicien ne devait pas rester confinée dans une tour d’ivoire, mais se situer au centre de la cité, là où l’art peut réellement influencer le cours du destin collectif et apaiser les tensions humaines.

Leonard COHEN

Le grand prêtre de la mélancolie

Leonard Cohen (1934–2016) fut bien plus qu’un chanteur; il fut un officiant de la parole, un poète égaré dans le siècle pour nous parler de l’âme. D’abord écrivain reconnu au Canada avant d’habiter la scène mondiale de sa voix de baryton, il a exploré les thèmes de l’amour, de la perte et de la quête spirituelle avec une densité biblique. Ses chansons, comme « Hallelujah », sont devenues des standards éternels, polies pendant des années par cet ascète de l’écriture. Sous son éternel costume et son chapeau feutre, il cachait une lucidité féroce sur la finitude humaine.

Sa judéité était la colonne vertébrale de tout son univers. Issu d’une lignée de rabbins montréalais, il a baigné dans la liturgie qui a forgé sa diction et son sens du sacré. Pour lui, le judaïsme n’était pas une simple origine, mais un langage vivant qui irriguait ses textes de références talmudiques. Même pendant ses années de retraite bouddhiste, il se définissait comme un « juif observant », voyant dans la spiritualité un outil pour approfondir sa foi d’origine. Il a incarné la figure du prophète mélancolique, dialoguant avec le Créateur jusqu’à son dernier souffle.

L’impact de Cohen réside dans sa capacité à rendre la spiritualité palpable dans un monde désenchanté. Il a transformé le doute et la fêlure en une source de lumière, offrant un viatique pour la solitude moderne. Maître absolu de la poésie chantée, il a laissé derrière lui une sagesse ancienne qui nous invite à chercher la rédemption au cœur des ténèbres. Le chanteur aura montré que l’élégance est une politesse de l’âme face au chaos et que la beauté est indissociable de la rigueur morale et de la souffrance acceptée.

Bob DYLAN

Le prophète des métamorphoses

Bob Dylan, né Robert Allen Zimmerman en 1941, occupe une place singulière dans la culture contemporaine, celle d’un bâtisseur ayant élevé la chanson populaire au rang de haute littérature, un exploit validé de manière historique par l’attribution d’un prix Nobel. Des clubs feutrés de Greenwich Village aux stades monumentaux, son parcours se définit par une suite de ruptures radicales et de renaissances imprévisibles. En troquant brutalement le folk acoustique contre l’électricité saturée du rock au milieu des années 1960, il a non seulement bravé l’hostilité des puristes, mais il a surtout libéré la structure de la chanson de ses carcans traditionnels. Son génie réside précisément dans cette capacité à rester insaisissable, refusant systématiquement l’étiquette de porte-parole d’une génération pour préserver l’autonomie totale de sa création. Sur scène, il pratique une déconstruction systématique de son propre répertoire, triturant les mélodies et réinventant les textes au point de les rendre méconnaissables, fuyant la complaisance de la nostalgie pour privilégier l’urgence absolue de l’instant présent. Cette quête d’un renouvellement permanent fait

de lui une figure centrale de la modernité, capable d’embrasser le surréalisme puis la sagesse mélancolique sans jamais se laisser emprisonner par son propre mythe.

Cette vision du monde prend racine dans une enfance imprégnée de récits bibliques et des réalités rugueuses des traditions ouvrières du Minnesota. Sa judéité s’exprime à travers une structure mentale héritée des prophètes d’Israël, se manifestant par un goût prononcé pour l’exégèse, les paraboles et une dénonciation virulente des vanités de son temps. On retrouve dans la densité de ses textes une poésie psalmique où la recherche de la justice et le questionnement incessant de l’âme humaine occupent une place prépondérante. Malgré des mues spirituelles parfois déroutantes et médiatisées, Dylan revient inlassablement vers ses racines, incarnant un judaïsme de l’errance, de l’interrogation et de la confrontation directe face à l’hypocrisie de la société marchande. Ses chansons fonctionnent comme des commentaires talmudiques du quotidien, où chaque mot semble pesé pour sa capacité à révéler une vérité cachée sous le vernis des apparences. Il n’offre jamais de réponses définitives, préférant la posture du marcheur solitaire qui observe les failles de l’humanité avec une lucidité abrasive, transformant ses doutes personnels en une mythologie collective où chaque auditeur peut projeter ses propres incertitudes métaphysiques.

L’influence de Dylan constitue avant tout une démonstration éclatante d’indépendance artistique et intellectuelle. Il a redéfini les contours de l’expression



↑ Leonard COHEN, Bob DYLAN et George GERSHWIN

individuelle en prouvant que la musique populaire pouvait porter des réflexions philosophiques et sociales sans perdre sa force d’impact ni sa saveur originelle. Aujourd’hui, il demeure le modèle de l’intégrité créative, capable de rejeter les attentes commerciales les plus pressantes pour suivre la boussole de son seul instinct. En plaçant la métamorphose au cœur de son processus, il démontre que l’immobilisme artistique équivaut à un renoncement, incitant au mouvement perpétuel comme unique réponse à la pétrification des idées. Sa trajectoire fait de la route et de la parole les seuls ancrages valables dans un univers soumis à un changement permanent, rappelant que la fonction du poète est d’éveiller les consciences par la dissonance plutôt que de les endormir par le confort des certitudes. À travers ses milliers de concerts et ses textes d’une profondeur inépuisable, il a ouvert une voie où la chanson devient un miroir exigeant, forçant chacun à affronter la complexité du réel. Dylan ne se contente pas de chanter le monde, il le fragmente pour mieux en explorer les zones d’ombre, laissant derrière lui une œuvre monumentale qui continue de défier le temps et les interprétations simplistes.

George GERSHWIN

L’alchimiste du rêve américain

George Gershwin (1898–1937) fut l’étincelle qui a donné à l’Amérique sa véritable identité musicale. Fils d’immigrants juifs russes, ce génie autodidacte a réalisé l’impossible synthèse entre l’énergie du jazz de Harlem et la tradition classique européenne. De ses débuts à Broadway jusqu’à sa célèbre « Rhapsody in Blue », il a incarné une modernité solaire et bouillonnante. Son opéra « Porgy and Bess » a offert au monde des mélodies universelles, prouvant qu’il était un bâtisseur de ponts capable de traduire le tumulte des gratte-ciel et la nostalgie des rues de New York.

Sa trajectoire illustre la soif de savoir et d’intégration de la diaspora juive dans le Nouveau Monde. Bien qu’il n’ait pas composé d’œuvres liturgiques, sa musique est imprégnée d’une spiritualité de l’enthousiasme. Sa judéité affleure dans ses inflexions mélodiques rappelant les lamentations des cantors, mais aussi dans sa capacité à voir dans la souffrance afro-américaine une fraternité de destin. Pour lui, la musique était une terre d’accueil sans frontières où les différences deviennent une harmonie supérieure. Il incarne ce judaïsme libéral qui fait de la création le moteur de la dignité humaine et le chemin le plus court vers l’universel.

L’influence de George Gershwin s’enracine dans son audace à avoir aboli les hiérarchies entre les genres musicaux, prouvant avec éclat que le jazz pouvait devenir un langage savant et l’opéra une célébration populaire. Aujourd’hui, ses standards résonnent avec la même pertinence dans les clubs de nuit que dans les salles philharmoniques les plus prestigieuses, témoignant d’une vitalité créative qui ne s’est jamais démentie au fil des décennies. En disparaissant prématurément à seulement trente-huit ans, il a ouvert une voie privilégiant la liberté de ton et l’ouverture d’esprit, montrant que la composition gagne en force lorsqu’elle accepte une part d’improvisation et de risque. Sa trajectoire illustre l’idée que la musique atteint sa pleine dimension lorsqu’elle réussit à faire battre tous les cœurs à l’unisson, indépendamment des origines sociales ou culturelles. Cette vision propose un monde qui refuse les compartiments étanches pour se nourrir exclusivement de la rencontre, de l’échange et du métissage des styles, faisant de chaque note le pont entre des univers que tout semblait opposer.



← Billy JOEL

Billy JOEL

Le pianiste de nos vies ordinaires

Billy Joel, né en 1949, a réussi l’exploit de transformer le quotidien des classes moyennes américaines en standards mondiaux. Surnommé le « Piano Man », il a su capturer l’âme de New York et de Long Island à travers des mélodies d’une efficacité redoutable, mêlant rock, jazz et influences classiques. Avec plus de 150 millions d’albums vendus, il est devenu le narrateur privilégié des espoirs et des déceptions de l’homme de la rue. Ses chansons ne sont pas de simples divertissements ; ce sont des chroniques sociales, des récits de vie qui parlent au plus grand nombre, créant un lien de confiance inaltérable avec son public.

Son histoire familiale est marquée par l’exil et la survie. Petit-fils d’immigrants juifs allemands spoliés par les nazis, il a hérité d’une conscience aiguë de la précarité du monde et d’une volonté farouche d’intégration. Sa judéité affleure dans son ironie mordante, son sens du tragique et cette mélancolie européenne qui donne de la profondeur à ses ballades les plus populaires. Pour lui, la musique a été l’outil de l’assimilation réussie, une revanche sur l’histoire où la créativité devient une célébration de la liberté conquise aux États-Unis.

Billy Joel a préservé l’exigence du « songwriting » classique en traversant les décennies sans jamais céder aux artifices des modes passagères. Sa trajectoire démontre qu’un artiste peut dominer les classements mondiaux tout en restant viscéralement attaché à ses racines sociales, s’imposant ainsi comme une figure culturelle capable de fédérer toutes les générations. Son répertoire agit

comme une chronique de la mémoire collective du dernier demi-siècle, illustrant l’idée que si l’individu n’est pas l’instigateur du chaos ambiant, il lui appartient d’y sculpter sa propre trajectoire et sa sensibilité. Cette démarche souligne que la reconnaissance n’a de sens que si elle s’accompagne d’une fidélité absolue à son histoire et à son identité d’origine. En plaçant l’authenticité de l’expérience humaine au cœur de ses compositions, il a transformé le quotidien des classes populaires en une épopée mélodique universelle où la dignité de l’homme ordinaire devient la matière première d’une œuvre intemporelle. Sa contribution majeure réside dans cette capacité à transformer le piano en un témoin des luttes et des espoirs de son temps, prouvant que la sincérité reste le rempart le plus solide contre l’érosion culturelle.

Gustave MAHLER

Le symphoniste de l’abîme et du ciel

Gustave Mahler (1860 – 1911) est le géant qui a conduit la musique européenne du romantisme vers la modernité. Chef d’orchestre visionnaire et exigeant, il a dirigé les plus grandes scènes mondiales, mais c’est dans ses compositions monumentales qu’il a déposé ses tourments. Ses symphonies étaient conçues comme des mondes entiers, embrassant la totalité de l’expérience humaine : on y trouve le sacré et le trivial,



↑ Gustave MAHLER et Felix MENDELSSOHN

les marches funèbres et les chants d’oiseaux. Musicien de l’adieu et de la nostalgie, il a utilisé l’orchestre pour exprimer les déchirements d’une âme en quête de sens, prophétisant que son temps viendrait bien après sa disparition.

Son destin fut marqué par le sentiment d’une éternelle errance. Né en Bohême, vivant à Vienne, il se sentait « trois fois sans patrie » : comme étranger parmi les Autrichiens, comme Autrichien parmi les Allemands et comme Juif dans le monde entier. Bien que converti au catholicisme pour obtenir la direction de l’Opéra de Vienne, sa sensibilité est restée profondément ancrée dans sa culture d’origine. Elle se manifeste dans son ironie grinçante et sa capacité à mêler le tragique au grotesque. On entend dans ses partitions l’écho des chants yiddish et des prières synagogales, transfigurés par une science orchestrale absolue. Sa judéité était une blessure ouverte, le moteur d’une quête de rédemption dans un empire rongé par l’antisémitisme.

L’influence de Mahler est incalculable, ouvrant la voie à toute la création musicale du XX^e siècle. Il a fait de l’angoisse

existentielle un matériau noble, offrant au public une expérience cathartique unique. Aujourd’hui, ses symphonies sont vécues comme des miroirs de nos propres doutes. En affirmant que la tradition consiste à transmettre le feu plutôt qu’à adorer les cendres, il nous a légué une leçon de liberté créatrice totale. Mahler nous enseigne que la véritable beauté naît de la confrontation avec nos propres ombres et que chaque note doit être un combat pour la lumière contre l’effacement du silence

Felix MENDELSSOHN

L’architecte de l’harmonie européenne

Felix Mendelssohn incarne l’élégance du romantisme européen, mariant la rigueur des maîtres anciens à une sensibilité lyrique proprement révolutionnaire. Véritable trait d’union entre les époques, il a jeté les bases de l’enseignement musical moderne à Leipzig et

sauvé de l’oubli l’œuvre de Jean-Sébastien Bach, réconciliant ainsi l’Europe avec son héritage spirituel. Son style, d’une fluidité aérienne, fait de lui le premier grand chef d’orchestre moderne, soucieux d’une précision historique qui définit encore aujourd’hui l’identité musicale de l’Occident.

L’identité de Mendelssohn se situe au carrefour de deux mondes, héritier de l’humanisme des Lumières et d’une prestigieuse lignée d’intellectuels juifs. Cette ascendance nourrit une volonté constante de forger une culture universelle où la raison dialogue avec l’émotion, par-delà les attaques antisémites de certains contemporains. Il incarne un idéal d’intégration par l’excellence, où la fidélité à une tradition intellectuelle exigeante permet une création affranchie de toute frontière nationale ou religieuse. Ses oratorios illustrent sa capacité à transformer le texte sacré en une fresque humaine dramatique, atteignant une dimension purement métaphysique.

Investi d’une mission de transmission, Mendelssohn a structuré la vie musicale en promouvant la figure de l’artiste citoyen responsable du patrimoine. Ses réformes pédagogiques placent l’exigence intellectuelle au cœur de la pratique, faisant de l’art un vecteur de civilisation capable de transcender les clivages par la recherche de l’équilibre. Sa trajectoire définit une modernité qui honore ses racines tout en privilégiant l’intégrité et la clarté face aux excès de l’exhibitionnisme romantique. La puissance de son œuvre rappelle que la musique est un dialogue permanent entre les siècles, exigeant autant de respect pour le passé que d’audace pour l’avenir.

Paul SIMON

Le poète des frontières invisibles

Paul Simon (né en 1941) s’impose comme l’un des orfèvres les plus raffinés de la chanson américaine, un bâtisseur de ponts sonores dont l’exigence n’a d’égale que la curiosité. De son duo mythique avec Art Garfunkel à une carrière solo marquée par l’expérimentation, il a passé six décennies à explorer les limites de la mélodie et du verbe. Artisan visionnaire de la « World Music » avec l’album « Graceland », il a osé briser les barrières géopolitiques pour collaborer avec des musiciens sud-africains en plein apartheid, faisant de la musique un acte de diplomatie spirituelle et un défi aux conventions ségrégationnistes. Simon est avant tout un poète de la métropole, capable de décrire la solitude moderne et les interstices de l’existence urbaine avec une précision chirurgicale. Sa capacité à intégrer des polyrythmies complexes à des structures pop classiques a redéfini les standards de la production musicale contemporaine. Il ne se contente pas d’emprunter des sons, il s’immerge dans les cultures pour en extraire une substance nouvelle, transformant chaque album en un carnet de voyage anthropologique.

Son héritage culturel juif hongrois constitue le moteur profond de sa curiosité intellectuelle et de son rapport au texte. Dans son écriture, on retrouve l’esprit de l’exégèse : il questionne sans cesse le sens caché derrière les apparences de la vie quotidienne, transformant l’insignifiant en objet de réflexion métaphysique. Ses textes résonnent comme des psaumes urbains, traitant de l’exil intérieur, de la quête de sens et de la persévérance face au temps qui s’enfuit. Pour Simon, cette identité se manifeste par une capacité de métissage permanent, ce besoin viscéral de comprendre l’altérité pour mieux définir sa propre place dans le monde. Sa pudeur et son exigence de vérité font de son œuvre un pont organique entre la tradition littéraire d’Europe centrale et la vitalité électrique du Nouveau Monde. Cette démarche se traduit par une ironie subtile et une mélancolie qui évitent toujours le pathos, préférant la clarté du constat à l’emphase du sentiment. On décèle dans ses structures narratives une forme de sagesse ancienne, réactualisée par le rythme frénétique de la vie new-yorkaise.

L’influence de Paul Simon s’enracine dans son refus systématique du repli identitaire et des formules commerciales éprouvées. Il a démontré avec éclat que la pop pouvait atteindre une haute complexité poétique tout en restant accessible, prouvant que l’intelligence du propos n’exclut jamais l’immédiateté de l’émotion. Maître absolu du récit chanté, il a influencé des générations de musiciens par sa rigueur formelle et son refus de la stagnation artistique. Son œuvre propose une réflexion continue sur la mobilité de l’identité, rappelant que la musique commence précisément là où les mots échouent à traduire la complexité des rapports humains. Sa trajectoire souligne que l’audace véritable consiste à préserver sa vulnérabilité tout en cherchant, dans chaque accord et chaque silence, la trace d’une fraternité humaine partagée. En explorant les racines du gospel, du reggae ou du mbaqanga, il a patiemment tissé une tapisserie sonore où les différences ne sont plus des obstacles, mais les fils nécessaires d’une même harmonie. Cette quête d’universalité fait de lui un témoin privilégié de son siècle, un artiste qui a su transformer ses doutes en une célébration vibrante de la diversité créatrice.



← Paul SIMON et Amy WINEHOUSE

Amy WINEHOUSE

La voix soul et le blues de l’âme

L’existence d’Amy Winehouse (1983–2011) fut un éclair de génie pur dans un ciel musical souvent trop formaté. En quelques années, elle a imposé une présence qui semblait venir d’une autre époque, mélangeant la rudesse du jazz de club et l’immédiateté de la soul moderne. Originaire d’une famille juive du nord de Londres, elle a grandi au son des standards de Broadway et des disques de jazz que son père chérissait. Cette culture de la mélodie parfaite, alliée à une sensibilité à fleur de peau, lui a permis de donner naissance à un son nouveau, où la technique vocale vertigineuse servait une confession intime permanente.

L’album « Back to Black » n’était pas seulement un succès commercial massif, c’était un cri de vérité. Sous son imposante coiffure rétro et ses tatouages de marin, Amy Winehouse dissimulait une musicienne d’une précision rare, capable d’habiter chaque note avec une urgence tragique. Elle ne se contentait pas de chanter ses textes, elle les vivait, exposant ses failles et ses amours toxiques sans aucun filtre protecteur. Pour une génération saturée d’images lisses, sa vulnérabilité est devenue un phare. Elle a prouvé que la musique n’est jamais aussi puissante que lorsqu’elle accepte de se montrer nue, transformant ses dérives personnelles en une œuvre d’une dignité artistique absolue.

Son identité, bien que vécue en dehors des cadres institutionnels, était le socle de sa résistance. Elle portait son étoile de David comme un insigne de fierté, un lien indéfectible avec une lignée de conteurs et d’écorchés vifs. Cet ancrage culturel se manifestait dans son humour mordant et

sa loyauté envers ses racines londonniennes. Depuis sa disparition, l’action de sa fondation témoigne d’une volonté de transformer son parcours douloureux en une main tendue vers les talents fragiles. Elle a laissé derrière elle une leçon de sincérité radicale qui continue d’inspirer les plus grandes voix actuelles. Amy Winehouse reste cette interprète qui a refusé le compromis, nous rappelant que l’art est d’abord le miroir de nos propres vérités, aussi sombres soient-elles. 🎵

LES ARCHITECTES DU RIRE

Ces esprits subversifs qui ont réinventé l'humour et la dérision

Mel BROOKS

Le roi du rire irrévérencieux

Né Melvin Kaminsky à Brooklyn en 1926, Mel Brooks est le maître incontesté de la parodie et de l'humour absurde, un artiste total qui a marqué l'histoire du cinéma en osant rire de tout, surtout du pire. Après avoir servi durant la Seconde Guerre mondiale, il a débuté comme scénariste pour la télévision avant de conquérir Hollywood avec des chefs-d'œuvre comme « Les Producteurs », « Frankenstein Junior » ou « Le Shérif est en prison ». Son génie réside dans sa capacité à briser le quatrième mur et à utiliser le burlesque pour désamorcer la terreur. Brooks n'est pas seulement un réalisateur, il est aussi un dynamiteur de tabous qui a compris que l'humour est l'arme la plus efficace contre la

tyrannie. Pour lui, faire rire est un acte de survie et de triomphe de l'esprit sur la bêtise humaine. En tournant en dérision les figures du mal, il a prouvé que « le rire est une protestation contre la mort » et que l'insolence est la forme la plus haute de la politesse envers la liberté.

Son héritage culturel est celui d'une judéité new-yorkaise exubérante, héritière de la tradition du « Borscht Belt » et du théâtre yiddish. Sa judéité se manifeste dans son autodérision constante, son rythme comique effréné et sa volonté de « réduire Hitler en miettes par le ridicule ». Pour Brooks, être juif, c'est porter une mémoire millénaire tout en refusant le statut de victime, préférant l'offensive du trait d'esprit à la lamentation. Il incarne ce judaïsme du « chutzpah », cette audace incroyable qui permet de transformer le sacré en comédie pour mieux en souligner l'humanité. En intégrant des références culturelles juives au cœur de la culture populaire américaine, il a permis une forme d'intégration par le rire, où l'humour devient

le terrain d'une fraternité universelle. Pour lui, le rire est une « Tsedaka » de l'esprit, une manière de donner de la joie à un monde qui en manque cruellement, tout en restant fidèle à ses racines de Brooklyn.

Mel Brooks aura inventé un genre cinématographique où la parodie devient une critique sociale, montrant que l'on peut traiter de sujets graves avec une légèreté apparente sans jamais trahir le sérieux du propos. Aujourd'hui, son influence se fait sentir chez tous les créateurs qui utilisent l'absurde pour dénoncer les préjugés. Il a légué une œuvre qui est un antidote au fanatisme, rappelant que « tant que nous rions, nous sommes invincibles ». Son énergie créatrice, intacte malgré les décennies, demeure une leçon de vitalité et d'optimisme. Brooks aura enseigné que la véritable élégance consiste à ne jamais se prendre au sérieux, tout en prenant l'humour très au sérieux, car c'est la seule musique capable de faire danser la pensée sur les ruines des certitudes.



↑ Mel BROOKS et Larry DAVID

Larry DAVID

Le prophète de l'inconfort

Larry David, né à Brooklyn en 1947, est l'architecte d'une révolution comique fondée sur la sublimation de l'agacement. Co-créateur de « Seinfeld » et maître d'œuvre de « Curb Your Enthusiasm », il a transformé l'observation maniaque de nos petites lâchetés en un art de la dissection sociale. À l'écran, son double hyperbolique refuse de sacrifier sa logique interne à l'autel des conventions, déclenchant des catastrophes par pure honnêteté brutale. David a breveté la « comédie du malaise » : ici, le rire ne cherche pas à rassurer, mais à exposer les névroses de la classe moyenne avec une précision chirurgicale. En faisant

de l'obstination le moteur de son œuvre, il prouve que nos travers les plus inavouables constituent, paradoxalement, le socle de notre humanité commune.

Loin d'un folklore de façade, sa judéité infuse son œuvre comme une grammaire de l'existence, faite de scepticisme urbain et d'une casuistique appliquée au trivial. Larry David n'est pas dans la célébration, mais dans la dispute permanente. Pour lui, chaque interaction sociale est un contrat mal rédigé qu'il convient de renégocier. On retrouve chez lui l'héritage des moralistes juifs qui utilisent l'autocritique féroce et l'ironie pour tester la solidité des structures sociales. En évacuant tout sentimentalisme, il transforme l'identité juive en un espace mental où le questionnement obsessionnel devient une stratégie de survie. Son humour est une réponse rationnelle à l'absurde, une symphonie de sarcasmes où la vérité crue l'emporte toujours sur la politesse hypocrite.

L'empreinte de David sur la culture contemporaine est celle d'une libération : il a rendu l'antipathie fascinante. En imposant des personnages volontairement « non aimables », il a brisé les codes de la fiction classique pour ouvrir la voie à l'ère de l'anti-héros névrosé. Son héritage ne réside pas seulement dans une écriture fondée sur l'improvisation, mais dans une éthique de la transparence. Dans un monde de plus en plus corseté par le conformisme, son audace à explorer les zones d'ombre de la vie en société agit comme une soupape de sécurité. Il nous rappelle que la véritable liberté est un luxe coûteux : celui de dire tout haut ce que chacun réprime tout bas, au risque, assumé et même savouré, d'agacer la terre entière.



↑ Adam SANDLER et Groucho MARX

Groucho MARX

L'anarchiste du verbe

Groucho Marx, né Julius Henry Marx en 1890 à New York et disparu en 1977, est l'icône absolue de l'esprit dévastateur, l'homme au sourcil circonflexe et au cigare vengeur qui a dynamité les structures du langage et de l'autorité. Avec ses frères, il a conquis le music-hall puis le cinéma, imposant un style où le non-sens et la répartie fulgurante faisaient voler en éclats les conventions de la haute société. Que ce soit dans « La Soupe au canard » ou « Une nuit à l'opéra », Groucho incarnait l'intrus magnifique, celui qui entre dans les salons pour en ridiculiser les occupants par la force d'une logorrhée absurde et géniale. Sa voix nasillarde et sa démarche de héron ont créé un personnage de séducteur raté et de charlatan

sublime, dont l'insolence était la seule véritable loi. Pour lui, le monde était un gigantesque malentendu qu'il convenait d'aggraver par le rire, faisant de l'anarchie verbale le plus beau des beaux-arts.

Héritier d'une judéité immigrée, pauvre et débrouillarde, où l'esprit est la seule richesse que l'on ne peut pas vous voler, il manie avec virtuosité le paradoxe, se méfie de toutes les formes d'institutions et revendique un goût pour la subversion par le mot. Pour Groucho, être juif, c'est être celui qui regarde la société de l'extérieur avec une ironie mordante, refusant d'appartenir à un club qui l'accepterait comme membre. Il incarne ce judaïsme de la parole vive, héritier du « pilpoul » transformé en comédie, où l'on démonte les arguments de l'adversaire par l'absurde. En utilisant l'humour comme un levier social, il a offert aux déshérités une revanche symbolique sur les puissants et les arrogants. Pour lui, la vie était une farce métaphysique où la seule dignité résidait dans

le refus de se laisser impressionner par les titres et les décorations, préférant la vérité d'un bon mot à la solennité des discours officiels.

L'impact de Groucho Marx sur notre monde contemporain est colossal car il a défini les bases de l'humour moderne, du surréalisme à la satire politique. Il aura libéré le comique de la narration traditionnelle pour en faire un flux de conscience pur et imprévisible. Aujourd'hui, sa silhouette reste un symbole de résistance intellectuelle contre le sérieux ennuyeux et la pomposité. Il a légué une philosophie de l'irrévérence qui continue d'inspirer les humoristes du monde entier, rappelant que « l'humour est un moyen de ne pas mourir de la réalité ». Son talent pour démasquer l'hypocrisie par la bêtise feinte demeure un modèle d'intelligence stratégique. Il enseigne que la parole est une arme de libération massive et que le rire est la seule réponse digne face à un univers qui ne nous donne pas d'explications. Et de rappeler que, derrière chaque cigare, se cache un esprit qui refuse de plier devant les faux-semblants de l'existence.

Adam SANDLER

Le cœur de l'amérique ordinaire

Né à Brooklyn en 1966, Adam Sandler occupe une place à part dans la galaxie hollywoodienne : celle d'un électron libre capable de naviguer entre la farce potache et la tragédie brute. Propulsé par le « Saturday Night Live », il a édifié un empire sur la figure de l'éternel adolescent, ce colérique au cœur tendre dont l'inadaptation sociale devient une force comique. Son style, fusion rare de slapstick et de vulnérabilité, repose sur un lien viscéral avec le public. De la bouffonnerie de Billy Madison à la tension électrique de « Uncut Gems », Sandler déploie une

énergie sans filtre. Pour lui, l'humour est un sanctuaire contre la brutalité du réel, une célébration de la loyauté et de l'enfance persistante qui refuse de s'incliner devant les injonctions d'une maturité austère.

Loin des tourments existentiels habituels, sa judéité s'exprime comme une évidence solaire, une identité vécue avec une décomplexion joyeuse. Sandler a fait entrer le patrimoine juif au cœur de la culture pop, non par la névrose, mais par l'affect. Sa célèbre « Chanukah Song » illustre cette volonté de transformer l'appartenance en une fête collective. Il incarne un judaïsme de la proximité, celui des tablées bruyantes et de la solidarité clanique, loin des clichés du cérébral anxieux. En mettant en scène des héros juifs ordinaires, tour à tour athlètes maladroits ou pères de famille protecteurs, il a normalisé cette identité sur le grand écran. Pour lui, l'ancrage dans

ses racines est la condition même de sa sincérité : chaque projet devient une extension de son cercle intime, où la bienveillance l'emporte sur le cynisme.

Son empreinte réside dans son modèle de liberté totale au sein d'une industrie ultra-codifiée. Sa force majeure est d'avoir préservé une éthique de « bon gars », privilégiant sa bande de fidèles aux stratégies de carrière froides. Son influence se mesure à cette capacité rare de se réinventer chez des cinéastes d'auteur tout en restant l'icône d'un rire populaire. Il a imposé une vision de la célébrité dénuée de sophistication artificielle, centrée sur l'idée que « faire rire les siens » est la mission ultime. Sous le masque du pitre, Sandler révèle une vérité universelle : la vulnérabilité est une puissance. Il enseigne que l'humour, même le plus simple, demeure le meilleur rempart pour rendre l'existence un peu plus douce et beaucoup plus humaine.

LÉGUER AU KEREN HAYESSOD C'EST LÉGUER À ISRAËL

Plus que jamais, soyez au cœur d'Israël

Faites votre legs, donation ou assurance-vie au Keren Hayessod

CONTACT EN TOUTE CONFIDENTIALITÉ :
Legs et donations -Suisse Romande
Iftah Frejlich : kerenge@keren.ch
Tel : 022 909 68 55
www.keren.ch

Le Keren Hayessod existe depuis 1920 et est l'organe officiel de collecte pour Israël. Il aide les populations les plus fragiles en Israël et agit dans les situations d'urgence.

Jerry SEINFELD

Le maestro du rien

Jerry Seinfeld, né à Brooklyn en 1954, est le puriste du stand-up, celui qui a hissé l’observation du quotidien au rang de science exacte. En créant la série qui porte son nom, il a imposé une comédie « sur rien », évacuant le drame pour ausculter les détails microscopiques de nos vies : files d’attente, codes de politesse ou irritations triviales. Son humour est une mécanique de précision au rythme métronomique. Seinfeld ne se confie pas, il cartographie les absurdités ordinaires que nous traversons sans les voir. Pour lui, le rire est un outil de rangement, une manière de mettre le monde en boîte pour en domestiquer le chaos.

Son héritage culturel se traduit par une forme de rigueur intellectuelle, où l’exégèse traditionnelle se déplace vers la sociologie de comptoir. Sa judéité n’est pas un folklore, mais une méthode : celle du détail obsessionnel et de la dispute infinie sur des points de protocole futiles. Seinfeld transforme chaque situation banale en un cas de jurisprudence comique. C’est un judaïsme de l’esprit pur, sans pathos, où l’acuité critique sert de seule boussole. En refusant tout message moralisateur, il atteint une forme d’universalité et démontre que nos petites névroses sont, au fond, le seul terrain où l’humanité se

retrouve vraiment. La comédie devient chez lui un sacerdoce de l’observation, une quête de la phrase parfaite capable de résumer toute l’incohérence de la civilisation.

Seinfeld est bel et bien le « définisseur » du stand-up moderne, dont il demeure le mètre-étalon. Il a prouvé qu’une blague pouvait être aussi élégante qu’une équation et que le comique n’avait pas besoin de tragédie pour être profond. Aujourd’hui, à travers « Comedians in Cars Getting Coffee », il continue d’explorer l’essence du dialogue. Il lègue une éthique de l’exigence et du travail acharné tout en démontrant que le monde est un spectacle permanent pour qui sait regarder. Il rappelle que la vie est une suite de petites victoires sur des problèmes dérisoires et que le rire est la récompense suprême pour avoir survécu à une journée ordinaire avec élégance.



← Jerry SEINFELD et Sarah SILVERMAN

Sarah SILVERMAN

La provocatrice au cœur tendre

Sarah Silverman, née dans le New Hampshire en 1970, est l’une des voix les plus audacieuses de l’humour actuel, utilisant la provocation frontale pour secouer les consciences. Passée par le « Saturday Night Live », elle a bâti un style où la crudité assumée sert une réflexion sociale aiguisée. Son personnage, souvent faussement candide ou narcissique, lui permet d’aborder de front le racisme, le sexisme ou la Shoah. Elle utilise ainsi le malaise comme un levier pour briser les hypocrisies de la bien-pensance. Pour elle, l’humour est une chirurgie sociale : on expose les plaies pour mieux les comprendre, tout en conservant une vulnérabilité qui désarme ses détracteurs.

Sa judéité est un moteur d’insoumission, un héritage qui lui donne le droit — et le devoir — de questionner tous les dogmes. Loin de la posture victimaire, elle s’approprie les tabous et les stéréotypes pour les vider de leur venin. Être juive, pour elle, c’est refuser d’être l’esclave des traumatismes du passé en les passant au crible d’une ironie salvatrice. Elle incarne une parole libérée où l’insolence est au service d’un humanisme radical. En testant les limites du sacré, elle mène un combat pour une identité qui ne s’excuse jamais d’exister. Le rire devient ici un acte politique de réappropriation, transformant l’appartenance en un laboratoire où se mesurent la tolérance et la liberté d’expression.

Sarah Silverman peut être considérée comme une pionnière car elle a ouvert la voie à une génération de femmes refusant les rôles convenus. Elle a prouvé que l’on pouvait être « choquante » par éthique, utilisant la comédie pour porter des messages de justice. Aujourd’hui, ses podcasts et spectacles stimulent le débat public par leur mélange de finesse

intellectuelle et de vérité crue. Elle montre que le rire est le chemin le plus court entre deux personnes. Sa capacité à exposer ses propres fragilités, de la dépression à la solitude, fait d’elle une sentinelle de l’honnêteté émotionnelle. Elle démontre enfin que la véritable audace n’est pas de choquer pour le plaisir, mais de chercher la vérité là où elle gratte, pour finir par en rire ensemble. 🇮🇱

PASSION ET ENGAGEMENT

Les femmes de conviction qui ont brisé les plafonds de verre

→ Betty FRIEDAN et
Ruth BADER GINSBURG



Betty FRIEDAN

L'éveil de la conscience féminine

Betty Friedan, née Bettye Naomi Goldstein (1921 – 2006), est l'étincelle intellectuelle qui a embrasé la seconde vague du féminisme américain. En 1963, son ouvrage « La Femme mystifiée » agit comme un électrochoc dans le confort feutré des banlieues résidentielles. Elle y nomme « le mal qui n'a pas de nom », à savoir cette angoisse sourde des femmes

au foyer éduquées, prisonnières de rôles domestiques aliénants. En brisant le mythe de la ménagère comblée, elle ne se contente pas de théoriser. Cofondatrice de la « National Organization for Women » (NOW), elle descend dans l'arène pour mener la grève des femmes pour l'égalité en 1970. Friedan a politisé l'intime, exigeant pour ses semblables une place de plein droit dans la cité, le travail et la création. Sa voix, souvent abrasive mais d'une lucidité redoutable, a redessiné les fondations de la famille et de la société moderne.

Ses racines proviennent d'une judéité séculière du Midwest, forgée par une confrontation précoce avec l'exclusion. Fille d'un bijoutier russe et d'une mère ayant dû sacrifier son métier de journaliste, elle a très vite perçu l'antisémitisme et le sexisme comme deux symptômes d'une même pathologie sociale. Cette judéité s'exprime aussi dans une passion pour la justice et un esprit critique hérité de la « Haskala » où la connaissance est l'outil premier de l'émancipation. Pour elle, le combat féministe était le prolongement naturel des luttes pour les droits civiques. Elle incarne cette figure de l'intellectuelle engagée pour qui le Tikkoun Olam

commence par libérer les femmes de leurs chaînes invisibles. Son identité n'était pas un repli, mais le socle d'une résistance acharnée contre toutes les formes d'aliénation.

L'impact de Betty Friedan est une révolution des mentalités dont nous habitons encore les structures. Son apport majeur fut de déplacer le curseur féministe de la simple revendication légale vers une mutation profonde de la psyché collective. Si les femmes occupent aujourd'hui les sphères de décision, c'est en partie grâce à l'impulsion de celle qui affirmait que « la seule façon pour une femme de se trouver vraiment est de réaliser son propre travail créateur ». Malgré les critiques de courants plus radicaux, elle demeure la sentinelle qui a sonné l'alarme contre le sacrifice de soi, enseignant du même coup que la liberté est un muscle qui s'exerce quotidiennement et que la véritable égalité réside, avant tout, dans le pouvoir souverain de choisir sa propre destinée.

Ruth BADER GINSBURG

L'icône de la justice égale

Née à Brooklyn en 1933 et disparue en 2020, Ruth Bader Ginsburg demeure la figure la plus emblématique de la lutte pour les droits civiques et l'égalité des sexes aux États-Unis. Deuxième femme nommée à la Cour suprême

en 1993, celle que ses admirateurs appelaient affectueusement « Notorious RBG » a transformé le paysage juridique américain par sa ténacité et son intelligence étincelante. Diplômée de Columbia après avoir surmonté les préjugés misogynes de Harvard, elle a consacré la première partie de sa carrière à démanteler méthodiquement les lois discriminatoires, non seulement pour les femmes mais pour tous les citoyens. Sa stratégie, d'une précision chirurgicale, consistait à démontrer que l'inégalité de genre nuit à l'ensemble de la société. Juge à la voix douce mais aux opinions dissidentes d'une force morale inépuisable, elle est devenue une icône culturelle, prouvant que la loi est un instrument vivant de justice sociale et que le changement durable se construit « un pas après l'autre, avec persévérance ».

Héritière d'une judéité new-yorkaise pétrie de valeurs intellectuelles et d'un sens aigu de l'équité, elle l'est aussi d'immigrants juifs et profondément marquée par les enseignements de sa mère et par la tradition prophétique du « Tzedek, Tzedek Tirdof » (« Justice, justice tu poursuivras »). Sa judéité se manifeste dans sa passion pour l'exégèse du texte, sa rigueur analytique et sa conscience permanente de la vulnérabilité des minorités. Pour elle, être juive signifiait porter la mémoire de l'exclusion pour mieux protéger ceux que la loi oublie. Elle arborait souvent, sur sa robe de juge, des colliers de dentelle appelés

« jabots », utilisant ces ornements comme des signes codés de son autorité et de sa résistance. Elle incarne ce judaïsme de l'engagement civique où l'étude et l'action ne font qu'un, faisant de la Constitution américaine le terrain d'application d'une éthique millénaire. Sa foi résidait dans le droit, perçu comme un rempart sacré contre l'arbitraire et la tyrannie de la majorité.

Ruth Bader Ginsburg a colossalement marqué notre monde contemporain car elle a ouvert des portes autrefois fermées à des millions de personnes. Son apport majeur est d'avoir fait entrer la question de l'égalité réelle dans le marbre constitutionnel, changeant radicalement la vie quotidienne des familles, des travailleurs et des étudiants. Aujourd'hui, elle reste une source d'inspiration pour les nouvelles générations d'activistes et de juristes qui voient en elle le modèle de l'intégrité absolue. Elle a légué une vision de la démocratie comme un projet inachevé nécessitant une vigilance constante, rappelant que « les droits ne sont jamais acquis pour toujours ». Son amitié célèbre avec des collègues aux idées opposées témoigne de son respect pour le débat civilisé et la recherche du consensus, convaincue que la véritable force n'est pas dans le cri, mais dans l'argumentation implacable et que se battre pour ce qui tient à cœur est le seul moyen de rendre le monde un peu plus juste pour ceux qui nous succèdent.



↑ Nadine GORDIMER, Gisèle HALIMI et Rose SCHNEIDERMAN

Nadine GORDIMER

La conscience de l’Afrique du Sud

Nadine Gordimer (1923–2014) fut bien plus qu’une romancière: elle fut le scalpel littéraire de l’Afrique du Sud. Prix Nobel de littérature en 1991, elle a passé sa vie à disséquer la pathologie de l’apartheid et l’érosion de l’âme humaine sous l’oppression. De «Ceux de July» à «La Fille de Burger», son œuvre traque les non-dits, les amours interdites et les fractures d’une société ségréguée. Loin d’être une spectatrice passive, Gordimer fut une militante de l’ombre au sein de l’ANC alors clandestin, transformant sa plume en une arme de précision contre le régime de Pretoria. Pour elle, écrire était un engagement total, une plongée dans la «vie intérieure des autres» pour faire émerger une vérité collective capable de briser les chaînes du préjugé colonial.

La judéité, héritée de parents juifs letton et anglais, fut le prisme de sa lucidité, une identité de l’entre-deux qui l’a empêchée de succomber au confort de sa condition de Blanche privilégiée. Ayant grandi dans une ville minière, elle a très tôt établi un parallèle entre les pogroms d’Europe et le racisme systémique de son propre sol. Cet héritage ne s’exprime pas chez elle par le rite, mais par une exigence prophétique de justice: être juive en Afrique du Sud, c’était l’impossibilité de l’indifférence. Elle incarne un judaïsme de l’universel où la mémoire de la persécution devient le moteur d’une solidarité radicale avec la majorité noire. Gordimer a transformé son sentiment d’exil intérieur en une force créatrice, faisant du destin juif une passerelle vers la libération de tout un peuple.

L’impact de Gordimer réside dans son refus de sacrifier l’exigence esthétique à la simple propagande. Son apport majeur est d’avoir prouvé que la fiction est le meilleur rempart contre le mensonge politique et le silence complice. Aujourd’hui, elle demeure la référence absolue pour quiconques’interroge sur la responsabilité de l’écrivain face à la tyrannie. Elle laisse une œuvre qui refuse les simplifications

morales, nous rappelant que «la vérité réside dans la nuance du cœur humain». Ses livres autrefois interdits sont aujourd’hui des piliers de la résistance intellectuelle. Elle nous enseigne que l’appartenance n’est pas un héritage passif, mais un choix éthique de chaque instant et rappelle qu’aucune liberté n’est réelle tant qu’un seul homme demeure privé de ses droits.

Gisèle HALIMI

L’avocate du droit à la dignité

Gisèle Halimi, née Zeiza Gisèle Élise Taïeb en 1927 à La Goulette en Tunisie et disparue en 2020, est l’une des figures les plus ardentes de l’histoire du droit et du féminisme au XX^e siècle. Avocate insoumise, elle a fait de la barre un tribunal pour l’Histoire, transformant chaque procès en une tribune politique pour la liberté. Sa carrière est marquée par des combats de rupture, depuis la défense des

militants de l’indépendance algérienne jusqu’au célèbre procès de Bobigny en 1972, où elle obtint la relaxe d’une jeune fille ayant avorté après un viol. Co-fondatrice du mouvement «Choisir la cause des femmes», elle a été la cheville ouvrière de la dépénalisation de l’avortement et de la reconnaissance du viol comme un crime. Députée et ambassadrice à l’UNESCO, elle n’a jamais cessé de plaider pour une «clause de la femme la plus favorisée» en Europe. Pour elle, la loi n’était pas une fin en soi, mais un outil vivant devant être forcé par la volonté humaine pour garantir l’autonomie et le respect de chaque individu.

Son héritage culturel est celui d’une judéité méditerranéenne et rebelle, forgée dans le refus des traditions patriarcales de son enfance. Née dans une famille juive modeste où l’on aurait préféré un fils, elle entame sa première grève de la faim à dix ans pour obtenir le droit de ne pas servir ses frères. Sa judéité se manifeste dans cet esprit de résistance absolue contre l’oppression et dans une quête de justice qui ne souffre aucun compromis. Elle a porté en elle la double culture de l’Orient et de l’Occident, utilisant cette position de «frontière» pour dénoncer toutes les formes de colonialisme et d’aliénation. Pour elle, être juive consistait à refuser le destin tout tracé par la naissance pour embrasser une identité choisie, fondée sur l’universalisme des droits de l’homme. Elle incarne ce judaïsme de l’émancipation, où la parole est une arme sacrée pour briser les silences séculaires et rendre leur honneur aux humiliés, faisant de sa propre vie le manifeste d’une femme qui «n’a jamais demandé la permission d’exister».

Gisèle Halimi aura marqué son univers de manière indélébile car elle a redéfini la place des femmes dans la cité et devant la justice. Son apport majeur est d’avoir fait sortir les questions de l’intime et du corps

de la sphère privée pour en faire des enjeux démocratiques fondamentaux. Aujourd’hui, les avancées législatives sur l’IVG et la parité portent l’empreinte de son audace et de sa rigueur juridique. Elle a légué une méthode de combat où l’intelligence du droit s’allie à la passion militante. Sa vie demeure un modèle pour les nouvelles générations d’avocats et de militants qui voient en elle la preuve que la ténacité d’une seule voix peut changer le destin de millions de personnes. Elle aura aussi démontré que la véritable justice ne se reçoit pas, elle s’arrache par la lutte, et que ne jamais se résigner est le premier devoir de quiconque aspire à la liberté. Nous retiendrons enfin que le courage est la condition de toutes les autres vertus. Ce qui n’est pas rien.

Rose SCHNEIDERMAN

La voix du pain et des roses

Rose Schneiderman (1882–1972) est l’âme du syndicalisme féminin américain, une force de la nature qui a transformé la révolte des ateliers en conquêtes législatives. Émigrée de Pologne à New York, elle affronte dès ses treize ans l’enfer des manufactures de chapeaux. Cette confrontation brutale avec l’exploitation forge une militante d’exception: elle cofonde le premier syndicat de femmes de son secteur avant de devenir la première femme à la direction d’un syndicat national. Oratrice magnétique, elle fige l’histoire en 1912 par une exigence restée célèbre: «Le travailleur doit avoir du pain, mais il doit aussi avoir des roses». Par cette formule, elle arrache la question ouvrière au seul terrain comptable pour en faire un enjeu de dignité, de culture et de loisir. Conseillère

stratégique d’Eleanor et Franklin Roosevelt, elle sera l’une des chevilles ouvrières du «New Deal», gravant la protection sociale au cœur du contrat démocratique.

La judéité est celle du prolétariat yiddish de «l’East Side», une identité de combat où la solidarité du ghetto se mue en éthique universelle. Fille d’immigrants, elle puise dans le «Yiddishkeit» une soif de justice inextinguible et un refus viscéral de l’arbitraire. Son judaïsme ne se contemple pas, il s’exerce: c’est une «Tsedaka» institutionnalisée qui transforme la charité en droit social. Après l’incendie tragique de l’usine Triangle Shirtwaist en 1911, elle transmute le deuil de sa communauté en une puissance politique implacable, dénonçant la responsabilité des nantis avec une verve prophétique. Elle incarne cette figure de la «rebelle juive» pour qui l’émancipation individuelle est indissociable du salut collectif. Pour Rose, porter cet héritage signifiait lier organiquement le droit de vote des femmes, la justice raciale et la fin de l’esclavage industriel.

Schneiderman aura impacté les structures de protection dont nous bénéficions encore aujourd’hui. Elle aura humanisé le capitalisme en imposant l’idée que le bien-être de l’ouvrier est le baromètre de santé d’une nation. Son slogan «Du pain et des roses» demeure le cri de ralliement de ceux qui refusent que la culture soit un luxe réservé à une élite. Elle a légué une vision du syndicalisme comme un vecteur de civilisation, capable de convertir la colère en lois protectrices. En martelant que la femme qui travaille veut «vivre et non simplement survivre», elle a imposé la reconnaissance de la valeur du travail féminin. Son enseignement peut se traduire ainsi: la puissance politique naît de la base et la solidarité est la seule force capable de briser, durablement, l’indifférence des puissants.

Susan SONTAG

La conscience critique de la modernité

Née à New York en 1933 et disparue en 2004, Susan Sontag demeure l’une des intellectuelles les plus brillantes et les plus polémiques de la seconde moitié du XX^e siècle. Romancière, essayiste, cinéaste et militante, elle a exercé un magistère moral sur la vie culturelle américaine en soumettant la photographie, le cinéma et la politique à une analyse esthétique et philosophique d’une rigueur implacable. Avec ses recueils « Contre l’interprétation » ou « Sur la photographie », elle a redéfini notre manière de voir le monde, nous mettant en garde contre la saturation des images et l’anesthésie de la sensibilité. Femme d’engagement, elle s’est rendue à Hanoï pendant la guerre du Vietnam et a mis en scène « En attendant Godot » à Sarajevo sous les bombes, affirmant que l’art est le rempart ultime contre la barbarie. Sontag n’était pas seulement une théoricienne, elle était également une « esthète

militante », une penseuse de terrain qui a exploré avec la même acuité les métaphores de la maladie et les vertiges de la pop culture, refusant toute étiquette pour rester une conscience libre et insoumise.

Avec, comme héritage culturel, une judéité new-yorkaise intellectuelle et cosmopolite vécue comme une ouverture radicale sur le monde et une exigence de lucidité, elle reste issue d’une famille d’origine juive polonaise et lituanienne. Elle a grandi dans un environnement marqué par l’assimilation mais conservant cette tradition de l’exégèse et du questionnement permanent propre au judaïsme. Sa judéité se manifeste dans sa passion pour les penseurs d’Europe centrale comme Walter Benjamin ou Elias Canetti, et dans une méfiance viscérale envers les simplifications idéologiques. Pour elle, être juive consistait à habiter une position de marginalité critique, voyant dans l’identité moins un héritage fixe qu’une responsabilité intellectuelle envers la vérité. Elle incarne ce judaïsme de l’universel, où la culture européenne et l’avant-garde américaine fusionnent pour dénoncer les complaisances de l’époque. Sa vie fut une quête de « sérieux » au sens le plus noble du terme, faisant de la pensée un acte de résistance contre le kitsch et la banalité du mal.

L’impact de Susan Sontag sur notre monde contemporain réside dans sa capacité à avoir anticipé les dérives de notre société du spectacle et de la consommation d’images. Son apport majeur est d’avoir élevé la critique culturelle au rang de genre littéraire à part entière, capable de lier l’intime au politique avec une élégance souveraine. Aujourd’hui, ses réflexions sur la « douleur des autres » et sur la manière dont nous consommons les tragédies lointaines restent d’une brûlante actualité à l’heure des réseaux sociaux. Elle a légué une œuvre qui nous rappelle que « l’intelligence est une forme de beauté », et que notre devoir premier est de rester « éveillés » face aux manipulations du langage. Sa lutte personnelle contre le cancer, qu’elle a transformée en une réflexion universelle sur la condition humaine, demeure une leçon de courage et de clarté. Elle enseigne que le rôle de l’intellectuel est de compliquer les réponses trop simples et que la véritable élégance consiste à mettre son esprit au service d’une attention passionnée au monde.



← Susan SONTAG et Gloria STEINEM

Gloria STEINEM

Le visage de la révolution tranquille

Gloria Steinem, née en 1934 dans l’Ohio, est l’icône la plus rassembleuse du féminisme américain contemporain. Journaliste d’investigation, elle frappe les esprits en 1963 en s’infiltrant comme « Bunny » dans un club Playboy pour en dévoiler l’envers sordide. Cet acte de bravoure lance une carrière dédiée à la déconstruction du patriarcat. En cofondant le magazine « Ms. » en 1972, elle politise la presse féminine, imposant des sujets alors tabous comme les violences domestiques et l’équité salariale. Oratrice au charisme magnétique, elle a porté un féminisme intersectionnel avant

l’heure, liant indissociablement le droit des femmes à la lutte contre le racisme. Pour elle, le militantisme dépasse le slogan : c’est une « révolution intérieure » visant à renverser les structures de domination pour réinventer le pouvoir.

Elle a hérité d’une judéité libérale et nomade, imprégnée d’une lignée de femmes insoumises. Petite-fille de Pauline Steinem, suffragette juive renommée, elle a reçu en héritage la résistance comme principe d’éducation. Sa judéité s’exprime dans une sainte horreur des hiérarchies injustes et une quête de vérité qui innerve chaque ligne de ses écrits. Pour Gloria, cet ancrage est un levier d’empathie universelle : être juive, c’est appartenir à une histoire de survie qui oblige à contester tous les dogmes. Elle a fait de sa position de « outsider » — héritée d’une enfance itinérante — une force de liaison, utilisant sa notoriété pour humaniser le féminisme. Elle incarne un judaïsme de l’ouverture

où la sororité devient une arme de construction massive, capable de panser les plaies d’une société obsédée par le contrôle.

Gloria Steinem a rendu l’égalité non seulement nécessaire, mais désirable. Elle a jeté des ponts entre des mondes disparates, rappelant que l’humanité précède toujours l’étiquette. Aujourd’hui, elle demeure la figure tutélaire des nouvelles générations, prouvant qu’une vie de combat peut s’écrire avec une élégance constante. Son récit « Ma vie sur la route » témoigne d’une éthique fondée sur l’écoute et le voyage vers l’autre. En exhumant l’histoire effacée des femmes, elle leur a rendu une généalogie de courage. Et d’enseigner que la liberté est un horizon mouvant, une marche de longue haleine qui exige autant de patience que d’audace. Sa victoire ultime est d’avoir permis à des millions de femmes de « devenir la personne qu’elles étaient censées être ». ♣

L'ESPRIT DE CONQUÊTE

Les légendes du sport et du jeu qui ont défié le destin

Garry KASPAROV

L'architecte du conflit total

Garry Kasparov, né à Bakou en 1963, est largement considéré comme le plus grand joueur d'échecs de tous les temps. Devenu champion du monde à vingt-deux ans en battant Anatoly Karpov, il a régné sur l'échiquier mondial pendant plus de quinze ans avec une agressivité et une profondeur stratégique sans précédent. Son parcours est marqué par une volonté de fer et une capacité d'innovation qui ont transformé les échecs en un sport de haut niveau, intégrant très tôt l'apport de l'informatique. Mais Kasparov n'est pas qu'un joueur, c'est aussi un intellectuel engagé qui a su transformer son aura sportive en un levier politique. Après sa retraite de la compétition en 2005, il est devenu l'un des opposants les plus virulents au régime de Vladimir Poutine, prônant la démocratie et les droits de l'homme. Sa vie est un combat perpétuel pour la liberté, que ce soit devant soixante-quatre cases ou sur la scène internationale.

Son héritage culturel juif, par son père Kim Weinstein, est une composante essentielle de sa construction intellectuelle, bien qu'il ait grandi dans un environnement soviétique complexe. Kasparov incarne cette lignée de génies des échecs issus de la « Mitteleuropa » et de l'espace russe, où le jeu était perçu comme une forme d'émancipation et d'excellence culturelle. Sa judéité se manifeste dans sa soif insatiable de savoir, sa rigueur d'analyse et son refus des compromis face à l'autorité. Pour lui, l'échiquier est un espace de vérité absolue où seule la force de l'esprit compte. Il s'inscrit dans la tradition du judaïsme éclairé, valorisant la dialectique, la confrontation d'idées et la responsabilité individuelle. Cette éthique du combat et de la clarté mentale irrigue tant sa pratique sportive que son militantisme politique, faisant de lui un héritier direct des grandes consciences juives du vingtième siècle.

L'impact de Kasparov sur notre monde contemporain réside dans sa réflexion pionnière sur la relation entre l'intelligence humaine et l'intelligence artificielle. Sa défaite historique contre l'ordinateur Deep Blue en 1997 a ouvert une ère nouvelle dans notre compréhension de la technologie. Son apport majeur est d'avoir théorisé la collaboration nécessaire entre l'homme et la machine plutôt que leur simple opposition. Aujourd'hui, ses

analyses sur la géopolitique et la cybersécurité font autorité, rappelant que la stratégie est un outil de survie face aux tyrannies. En affirmant que « la victoire n'est pas un état permanent, mais un processus », il nous donne une leçon de résilience. Kasparov nous enseigne que l'excellence exige un questionnement permanent et que le courage consiste à appliquer la même rigueur logique à la défense de ses idéaux qu'à l'exécution d'un plan de jeu magistral.

Ágnes KELETI

La danseuse de la survie

Ágnes Keleti, née à Budapest en 1921, est la plus grande gymnaste juive de l'histoire et l'une des athlètes les plus médaillées des Jeux olympiques. Son parcours est une épopée de résilience qui dépasse largement le cadre des gymnases. Promise à une carrière internationale dès son plus jeune âge, elle voit ses rêves brisés par l'occupation nazie de la Hongrie. Pour échapper à la déportation, elle se procure de fausses identités chrétiennes et travaille comme domestique



↑ Garry KASPAROV et Ágnes KELETI

dans un petit village, tandis que son père et d'autres membres de sa famille périssent à Auschwitz. Ce n'est qu'à l'âge de trente et un ans, un âge canonique pour sa discipline, qu'elle participe à ses premiers Jeux à Helsinki en 1952, avant de triompher à Melbourne en 1956. Son style, marqué par une élégance musicale et une technique parfaite au sol, a révolutionné la gymnastique artistique moderne.

Son héritage culturel est celui d'une femme qui a dû cacher son identité pour survivre avant de la revendiquer avec éclat sur la scène mondiale. Après les Jeux de 1956, elle refuse de rentrer en Hongrie sous domination soviétique et s'installe en Israël, où elle devient une figure centrale de l'éducation physique nationale. Sa judéité est

une force discrète mais indéracinable, forgée dans l'épreuve et la perte. Elle incarne la survie du peuple juif par l'excellence du corps et de l'esprit. Pour Keleti, la gymnastique n'était pas seulement une compétition, mais une célébration de la vie retrouvée et de la liberté de mouvement. Son engagement en Israël a permis de bâtir une infrastructure sportive solide pour les générations futures, prouvant que le sport peut être un outil puissant de reconstruction nationale et d'affirmation identitaire après le traumatisme de la Shoah.

L'impact d'Ágnes Keleti sur notre monde contemporain réside dans son incroyable longévité et son statut d'icône de la vitalité. Devenue la plus ancienne championne olympique vivante, elle reste un symbole d'espoir pour tous ceux qui ont dû affronter la barbarie. Son apport majeur est d'avoir prouvé que le talent peut

s'épanouir malgré les années perdues et que la volonté humaine peut triompher des circonstances les plus tragiques. Aujourd'hui, elle est célébrée non seulement pour ses dix médailles olympiques, mais pour son message de paix et de persévérance. Elle nous rappelle que le corps n'est pas seulement un outil de performance, mais le temple d'une histoire personnelle et collective. Ágnes Keleti nous enseigne que « le secret de la vie est le mouvement » et que la véritable victoire consiste à rester fidèle à soi-même, peu importe les masques que l'histoire nous oblige parfois à porter.

Emanuel LASKER

Le philosophe de la lutte

Emanuel Lasker, né en 1868 dans ce qui était alors la Prusse, a détenu le titre de champion du monde d'échecs pendant vingt-sept années consécutives, un record inégalé. Bien plus qu'un simple joueur, Lasker était un polymathe, docteur en mathématiques et philosophe, ami proche d'Albert Einstein. Son approche du jeu était révolutionnaire car il fut le premier à introduire une dimension psychologique systématique sur l'échiquier. Pour Lasker, les échecs n'étaient pas une recherche de la vérité mathématique pure, mais une lutte entre deux personnalités. Il choisissait souvent des coups objectivement imparfaits mais qui plaçaient ses adversaires dans des situations inconfortables, exploitant leurs faiblesses nerveuses. Cette vision du jeu comme une forme de combat existentiel a profondément influencé la stratégie moderne, bien au-delà des soixante-quatre cases, s'appliquant à la théorie des jeux et à la prise de décision en situation d'incertitude.

Son héritage culturel est celui de l'intellectualisme juif allemand de la fin du XIX^e siècle, une période d'intense floraison scientifique et culturelle. Fils d'un chantre de synagogue, Lasker portait en lui une tradition de l'exégèse et de la rigueur logique qu'il a appliquée tant à ses recherches mathématiques qu'à ses écrits philosophiques.

Sa judéité se manifestait dans son cosmopolitisme et son besoin constant de théoriser la notion de lutte pour la vie, ou Machologie. Il voyait dans les échecs un microcosme de l'existence humaine, où l'individu doit faire face à l'adversité avec courage et raison. Forcé à l'exil par la montée du nazisme, il a fini sa vie à New York, incarnant jusqu'au bout cette figure de l'intellectuel juif errant, capable de s'adapter et de briller partout où la pensée est libre. Son héritage est celui d'une raison triomphante qui refuse de se laisser enfermer dans des schémas rigides.

L'impact de Lasker sur notre monde contemporain est visible dans notre compréhension moderne de la stratégie et de la psychologie de la compétition. Ses travaux mathématiques sur l'algèbre commutative restent fondamentaux, mais c'est sa philosophie de la lutte qui résonne le plus aujourd'hui. Il a été l'un des premiers à comprendre que la raison humaine est indissociable des émotions et que la gestion du stress est la clef de la performance. Son apport majeur réside dans cette synthèse entre la science et l'intuition, entre la logique froide et la compréhension de l'âme humaine. Aujourd'hui, Lasker est étudié non

seulement par les joueurs d'échecs, mais par les théoriciens de la décision qui voient en lui un précurseur de l'analyse comportementale. Il nous aura appris que la véritable maîtrise consiste à transformer chaque obstacle en une opportunité de connaissance de soi.

Judit POLGÁR

La reine sans couronne

Judit Polgár, née à Budapest en 1976, a brisé l'un des plafonds de verre les plus résistants du monde sportif. Éduquée par son père selon une méthode expérimentale visant à prouver que le génie s'acquiert par le travail, elle est devenue grand maître international au jeu d'échecs à l'âge de quinze ans, battant le record de précocité de Bobby Fischer. Contrairement à la quasi-totalité de ses contemporaines, Judit a refusé de participer aux compétitions

féminines, choisissant de se confronter exclusivement aux hommes pour atteindre le plus haut niveau mondial. En 2005, elle s'est hissée au huitième rang mondial, battant au cours de sa carrière onze champions du monde, dont Kasparov et Carlsen. Son style de jeu, d'une agressivité tactique redoutable, a forcé le respect d'un milieu alors très machiste, redéfinissant totalement la place des femmes dans les disciplines intellectuelles de haut niveau.

Son héritage culturel juif est au cœur du projet éducatif de la famille Polgár. Dans la Hongrie de l'après-guerre, où la mémoire de la Shoah était encore vive, son père László a vu dans l'excellence intellectuelle une forme de protection et d'affirmation pour ses trois filles. Judit incarne cette tradition juive de l'éducation comme valeur suprême, où l'étude et la discipline sont les outils de l'émancipation. Sa judéité s'exprime dans cette persévérance face à l'adversité et ce refus des étiquettes restrictives. Pour elle, l'échiquier était le seul tribunal impartial, un espace où l'origine ou le genre s'effacent devant la puissance du calcul et de l'imagination. Elle a su transformer un héritage marqué par la résilience en une conquête solaire, faisant de son nom un symbole de réussite universelle ancré dans une identité fière et assumée, loin des complexes du passé.

L'impact de Judit Polgár sur notre monde contemporain est immense car elle a ouvert la voie à des milliers de jeunes filles dans les domaines des sciences, des technologies et du sport de haut niveau. Son apport majeur est d'avoir démontré par les faits que les capacités cognitives n'ont pas de genre. Aujourd'hui retirée de la compétition, elle se consacre à sa fondation et à la promotion des échecs comme outil pédagogique dans les écoles du monde entier. Son influence se fait sentir dans les débats actuels sur l'égalité des chances et la méritocratie. Elle reste une icône de la confiance en soi et de l'audace, prouvant

que pour changer le monde, il faut parfois oser jouer selon ses propres règles et que la véritable égalité commence par le courage de se mesurer aux meilleurs, sans concession ni traitement de faveur.

Mark SPITZ

Le sillon de l'excellence

Mark Spitz, né en 1950 en Californie, reste l'une des figures les plus emblématiques de l'histoire olympique. Son exploit aux Jeux de Munich en 1972, où il remporta sept médailles d'or en battant sept records du monde, est demeuré inégalé pendant trente-six ans jusqu'à l'avènement de Michael Phelps. Avec son allure de star de cinéma et sa moustache légendaire, Spitz a transformé la natation, sport alors confidentiel, en un spectacle planétaire. Cependant, derrière la gloire se cache un parcours marqué par la pression et la rédemption. Après une relative déception aux Jeux de Mexico en 1968, il a su mobiliser une force mentale exceptionnelle pour atteindre la perfection quatre ans plus tard. Son triomphe à Munich, dans la ville même où se déroula le tragique attentat contre l'équipe israélienne, a conféré à sa victoire une dimension symbolique et émotionnelle qui dépasse largement les bassins de compétition.

Son héritage culturel juif a joué un rôle déterminant dans sa quête d'excellence. Encouragé par un père qui lui répétait que « nager n'est pas tout, gagner est tout », Spitz a grandi avec une éthique du travail acharnée, typique des familles juives américaines de l'après-guerre cherchant la reconnaissance par le succès éclatant. Sa judéité est devenue centrale lors de la tragédie de Munich ; en tant qu'athlète le plus en vue des Jeux et symbole du succès juif, il dut être évacué

d'urgence sous protection militaire pour sa sécurité. Cet événement a marqué un tournant dans sa conscience identitaire, faisant de lui, malgré lui, un porte-drapeau de la résilience juive face à la terreur. Spitz incarne cette figure de l'athlète moderne qui, par sa réussite, devient un rempart symbolique contre l'antisémitisme, prouvant que la force et la détermination peuvent triompher sur le terrain même de l'histoire la plus douloureuse.

L'impact de Mark Spitz sur notre monde contemporain réside dans sa professionnalisation de l'image de l'athlète de haut niveau. Il fut l'un des premiers à comprendre le potentiel marketing du sport, ouvrant la voie au vedettariat sportif actuel. Son apport majeur est d'avoir hissé la natation au rang de discipline reine de l'olympisme, inspirant des générations de nageurs par sa technique de nage papillon et son mental d'acier. Aujourd'hui, il reste une référence absolue en matière de préparation psychologique et de gestion de la pression. Son nom est synonyme de perfection athlétique et de dépassement de soi. En restant une figure active du mouvement olympique, il continue de promouvoir les valeurs de paix et d'excellence. Il nous rappelle aussi que « le talent est donné, mais le succès se mérite » et que la véritable grandeur consiste à savoir porter le poids de l'histoire tout en atteignant les sommets de sa propre discipline. 🇮🇱



← Yotam OTTOLENGHI

LES SAVEURS DE LA MÉMOIRE

Ces artisans du goût qui ont porté le patrimoine culinaire juif aux tables du monde entier

Yotam OTTOLENGHI

L'alchimiste des saveurs retrouvées

Yotam Ottolenghi, né à Jérusalem en 1968, a opéré une véritable révolution dans la gastronomie mondiale en déplaçant le centre de gravité des saveurs vers le Levant. Après des études de littérature et de philosophie, il s'installe à Londres où il fonde son premier établissement en 2002. Son style, immédiatement reconnaissable à l'explosion de couleurs et d'épices, a transformé la perception de la cuisine du Moyen-Orient, la faisant passer

d'une tradition familiale à une esthétique culinaire de pointe. À travers ses ouvrages comme « Plenty » ou « Jerusalem », il a imposé des ingrédients autrefois méconnus, tels que le zaatar, le sumac ou la mēlasse de grenade, sur les tables du monde entier. Son approche, à la fois généreuse et intellectuelle, privilégie le produit brut et la célébration des légumes, faisant de lui l'un des chefs les plus influents de sa génération.

Son héritage culturel est le reflet de la complexité de sa ville natale, Jérusalem, qu'il décrit comme un laboratoire de saveurs croisées. Sa judéité s'exprime dans cette capacité à mélanger les traditions culinaires juives, tant ashkénazes que séfarades, avec les influences arabes et méditerranéennes. Ottolenghi ne conçoit pas la cuisine comme un sanctuaire figé, mais comme un espace de dialogue et de partage. En collaborant étroitement avec son ami et partenaire Sami Tamimi, d'origine palestinienne, il a démontré que la table peut être un lieu de réconciliation symbolique, où les mémoires s'entrelacent sans se nier. Son travail est un hommage permanent à la diversité du monde juif et à son aptitude historique à assimiler les cultures environnantes pour créer quelque chose de radicalement nouveau et vibrant.

L'impact de Yotam Ottolenghi sur notre monde contemporain dépasse largement le cadre des fourneaux. Il a redéfini notre manière de manger, en mettant l'accent sur la fraîcheur, le partage et une forme de décontraction sophistiquée. Son apport majeur réside dans sa capacité à avoir rendu la « cuisine juive » universelle en l'intégrant dans un courant plus large, celui de la cuisine ensoleillée et saine. Il a déclenché ce que certains appellent l'effet Ottolenghi, une curiosité renouvelée pour les cuisines du monde qui valorisent l'histoire des produits et le respect des saisons. Aujourd'hui, son nom est devenu synonyme d'une forme de joie de vivre gourmande et cosmopolite. Il nous enseigne que la cuisine est le plus court chemin pour comprendre l'autre, et que « chaque ingrédient raconte une histoire de migration et de survie » au fil des siècles.

Joan NATHAN

L'ambadrice du patrimoine américain

Joan Nathan, née en 1943 dans le Rhode Island, est devenue au fil des décennies la voix la plus autorisée de la cuisine juive aux États-Unis. Formée en France et ayant vécu en Israël, elle a su croiser les regards pour documenter avec une précision d'historienne l'évolution du patrimoine culinaire juif dans le creuset américain. À travers ses émissions de télévision sur PBS et ses nombreux ouvrages comme « Jewish Cooking in America », elle a transformé des plats familiaux souvent perçus comme modestes en véritables piliers de la culture nationale. Son travail ne se limite pas à la nostalgie : elle explore inlassablement comment les traditions ashkénazes et séfarades se sont adaptées aux ingrédients locaux et aux nouvelles mœurs sociales pour créer une identité culinaire juive-américaine unique et dynamique.

Son héritage culturel se définit par une curiosité sans limites pour les racines de la transmission. Pour Joan Nathan, le judaïsme est une religion de la table et de l'histoire orale. Elle a passé sa carrière à interviewer des

survivants de la Shoah, des immigrants de la première heure et des chefs contemporains pour comprendre comment la « hallah » ou le « gefilte fish » ont voyagé et muté. Sa judéité s'incarne dans cette recherche constante de sens derrière chaque geste culinaire. Elle démontre que la cuisine juive est par essence une cuisine de mouvement, capable d'absorber les influences de l'Allemagne, de la Pologne, du Maroc ou de la Russie tout en gardant un noyau de fidélité indestructible aux lois alimentaires et à l'esprit du Shabbat. Son approche est celle d'un judaïsme libéral, fier de son passé mais résolument tourné vers l'ouverture et l'échange.

L'impact de Joan Nathan sur notre monde contemporain réside dans sa capacité à avoir fait entrer la culture juive dans le « mainstream » américain par la porte de la gastronomie. Elle a permis à des millions de personnes, juives ou non, de découvrir la richesse d'une tradition qui célèbre la survie par le plaisir et le partage. Son apport majeur est d'avoir prouvé que la nourriture est un outil politique et social puissant, capable de briser les préjugés et de favoriser le dialogue interculturel. Aujourd'hui, ses recherches font autorité et servent de socle à une nouvelle génération de cuisiniers qui voient dans leurs racines une source inépuisable de créativité. Joan Nathan nous rappelle avec force que « manger, c'est se souvenir » et que la préservation des recettes familiales est un acte de résistance contre l'anonymat de la modernité et l'effacement des mémoires collectives.

→ Claudia RODEN
et Joan NATHAN



Claudia RODEN

La mémoire vivante de l'exil

Claudia Roden, née au Caire en 1936, occupe une place de sentinelle dans le panorama de la culture juive contemporaine. Anthropologue du goût, elle a consacré sa vie à collecter les recettes et les récits des communautés juives du bassin méditerranéen et au-delà. Installée à Londres après l'expulsion de sa famille d'Égypte en 1956, elle a ressenti l'urgence de préserver un patrimoine qui risquait de s'évanouir avec l'exil des Juifs d'Orient. Son œuvre monumentale, « Le Livre de la cuisine juive », publié en 1996, est le fruit de seize années de recherches méticuleuses. Ce texte n'est pas qu'un simple

recueil culinaire, mais une archive mémorielle indispensable qui documente la diaspora à travers ses saveurs. Par son travail, Roden a élevé la gastronomie au rang de discipline historique, prouvant que les recettes sont souvent les seuls bagages que les exilés emportent avec eux.

Son héritage culturel est celui d'une judéité séfarade lumineuse, faite d'hospitalité et de raffinement. À travers ses portraits de plats comme le « hamin » ou les gâteaux aux amandes, elle raconte l'histoire de l'Espagne médiévale, de l'Empire ottoman et de l'Égypte moderne. Pour Roden, la cuisine est le fil d'Ariane qui relie les générations entre elles malgré les ruptures de l'histoire. Elle a su mettre en lumière la diversité incroyable du monde juif, souvent réduit aux seules traditions d'Europe de l'Est. Sa judéité se manifeste dans cet acte de transmission sacrée, où chaque plat est une prière pour ne pas oublier ses racines. Elle explore le lien intime entre la

foi, le calendrier des fêtes et les saveurs qui les accompagnent, faisant de la table le centre névralgique de la survie spirituelle et culturelle d'un peuple dispersé.

L'impact de Claudia Roden sur notre monde contemporain est fondamental car elle a ouvert la voie à une compréhension culturelle de la nourriture. Elle a influencé des générations de chefs en leur apprenant à regarder les recettes comme des textes sacrés de l'humanité. Son apport majeur réside dans la réhabilitation des cuisines orientales et séfarades, autrefois déconsidérées, en leur redonnant leur noblesse et leur complexité. Aujourd'hui, ses écrits servent de boussole à tous ceux qui cherchent à comprendre comment les cultures s'influencent et s'enrichissent mutuellement par le biais des échanges commerciaux et des migrations. Claudia Roden nous a enseigné que « la cuisine est le dernier bastion de l'identité », un refuge où l'on peut toujours retrouver le goût de la maison perdue et la chaleur de la communauté. 🌿

“We think about your investments all day. So you don't have to all night.”

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch



Pérenniser les richesses et les rêves.

C'est ça faire œuvre utile.

Edmond de Rothschild fait naître et développe des richesses pérennes, en cultivant chaque idée comme un terreau fertile. De cette vision engagée de la richesse, de cette confiance en la vie et le progrès, naît une croissance harmonieuse, génératrice d'opportunités pour les générations futures.

Franz Baechler (1929-2010), Jardins de Château Clarke (1983), Listrac-Médoc, France.



EDMOND
DE ROTHSCHILD